PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

AUG 15 1936

REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1936

UL CLAUDEL.	*Suite de Printemps et d'Été.*	481
DE GRUNWALD.	*Les Débuts de Metternich*	492
INCE DE METTERNICH.	*Mémoires inédits*	494
. GISCARD D'ESTAING.	*Péril des Classes moyennes*	538
LIX DE CHAZOURNES.	*Rio Magdalena.*	550
DRÉ THÉRIVE.	*Blason de la Hongrie.*	584
EPHEN HUDSON.	*Richard Kurt.* — II.	602
LAND DE MARÈS.	*Le Grand-Duché de Luxembourg.*	635
GEORGES PARCHEMINEY.	*La Question de l'Hypnotisme.*	647
CQUES GREBER.	*L'Urbanisme de Paris.*	674
ENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire.*	685
EXANDRE ARNOUX.	*Cinéma.*	693
RANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre.*	704
NOTUS.	*Jacques Doriot.*	713

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE NUMÉRO 15

La REVUE DE PARIS il y a cent an

(Première REVUE DE PARIS)

La Revue de Paris *d'août* 1836 *comprend des études de Léon Gozlan, Alp Karr, Granier de Cassagnac, Nisard, Philarète Chasles, etc..., etc... Du Bulletin me de la Revue nous extrayons les passages suivants* :

Les plus grands malheurs tombent à la fois sur l'Espagne. Après une g de trois ans qui a énervé le pays et fortifié la faction carliste, voici que les princi villes, Saragosse, Cadix, Cordoue, Séville, Malaga, entonnent l'hymne de R proclamant la Constitution de 1812, et pendent leurs gouverneurs. Quand m cette constitution ne rappellerait pas de souvenirs de réactions et de misères, q même elle serait un chef-d'œuvre de sagesse politique, ce ne serait pas moins une que d'exhumer ce symbole intempestif; avant de songer à la charte de 1812, il s'occuper de la guerre civile de 1836 : l'Espagne serait sauvée si un homme ca savait utiliser toutes ces ardeurs et les tourner contre don Carlos. Quant aux sances signataires du traité de quadruple alliance, interviendront-elles? non doute; mais on peut croire que les secours indirects, par voie d'enrôlement, dev dront plus sérieux, plus efficaces, et qu'une grande capacité militaire sera app au commandement de la légion étrangère.

Les enfants émancipés de la métropole espagnole, les Mexicains, se montrent énergiques dans la guerre qu'ils font au Texas révolté. La capture de Santa-Anna es événement qui les afflige sans les abattre. Le gouvernement est confié à d'au mains, et de nouvelles forces sont préparées contre l'insurrection, que fomentent ouvertement les États-Unis. Quand on entend dans la Chambre des communes angl M. B. Hoy, révéler que le Texas veut, à l'exemple de l'état de Michigan, se ré aux États-Unis, pour continuer librement l'infâme *trafic des noirs*, on est tent rire des mystifications que la philanthropie de notre pauvre vieille Europe subit cha jour dans le Nouveau Monde, ce pays vierge, cet asile des républiques, des i neuves, du progrès et de la vertu. Quand on songe, si l'on en croit le même M. H que la proportion des vaisseaux négriers partant de Cuba est progressive, on déplorer l'impuissance des théories contre le fait.

Pour dire un dernier mot sur l'Espagne, il faut enregistrer le démenti donné les feuilles officielles à la nouvelle du rappel de M. de Rayneval. La mission de M. B Lecomte n'est que temporaire.

. . . . . .

L'Académie française a tenu sa séance annuelle le 11 août. On se dema comment ce corps, dont les membres pris à part sont tous gens d'esprit et de go ne produit rien, ne fait rien qui soit empreint de goût ou d'esprit. Dans cette pet salle ronde, où l'on peut voir à dix pas de soi l'extravagant toupet et l'enlumin provocante de M. de Salvandy, le buisson de cheveux qui couvre les épaules M. de Jouy, il n'y a que du sommeil, de l'abattement et de la fatigue.

La séance de jeudi était consacrée à la distribution de plusieurs prix, dont plus ridicule est depuis longtemps le prix d'éloquence : à la tribune, au barreau, d la presse, en France, en Angleterre, vous cherchez un homme éloquent, et vous trouvez par siècle un ou deux. N'allez pas plus loin que le pont des Beaux-Arts; l'Ac démie fait des hommes éloquents par brassées; elle en fait un tous les ans et lui don un brevet de style moyennant lequel il n'obtiendrait pas un feuilleton dans le plus pe journal, dans la moindre *Abeille*, dans le moindre *Garde national* de département

VERE NOVO

PETITE SUITE DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ

1. — PAYSAGE FRANÇAIS.
2. — PAYSAGE DE MAI.
3. — COUPS DE TONNERRE.
4. — LE CHANT DU COUCOU.
5. — LUNA PERFECTA.
6. — L'AUBE DE JUIN.
7. — DEUX GRAINS DE SEL.
8. — SIESTE.
9. — ŒILLETS.

PAYSAGE FRANÇAIS

La rivière sans se dépêcher
Arrive du fond de la vallée

Assez large pour qu'un pont
La traverse d'un seul bond

Le clocher par-dessus la ville
Annonce une heure tranquille

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

Le dîner sera bientôt prêt
Tout le monde l'attend, au frais

On entend les gens qui causent
Les jardins sont pleins de roses

La rose propage et propose
L'ombre rouge à l'ombre rose

La campagne fait le pain
La colline fait le vin

C'est une sainte besogne
Le vin, c'est le vin de Bourgogne!

Le citoyen fort et farouche
Porte son verre à sa bouche

Mais la poule pousse affairée,
Sa poulaille au poulailler

Tout le monde a fait son devoir
En voilà pour jusqu'à ce soir

Le soleil dit :
Il est midi

PAYSAGE DE MAI

Toute la nature met
Son habit fleuri de mai

L'habit est là préparé
Mais elle est nue à moitié

Le chêne n'en finit pas
D'endosser son falbalas

C'est drôle sur le peuplier
Ces petites feuilles mouillées

Et l'odeur! mon nez opine
Qu'il s'agit de l'aubépine

De la terre crue émane
L'innocence des pivoines

Parmi les épinards persiste
L'affaire des frères Narcisse

La laitue et l'escarole
Se disputent la parole

L'iris nous tire violet
Sa langue en cabriolet

Et l'autre sens devant dimanche
A mis sa chemise blanche

La vache dans l'herbage épais
Se remplit de beurre frais

Le cœur de la fleur sacrée
L'abeille le trouve sucré

Il fait chaud et il fait froid
Il fait tous les temps à la fois!

Mais le thème est ce soir au prône
Le Rhône qui rejoint le Rhône

Parmi les saules et les îles
Il coule furieux tranquille

A ses flots agités le ciel
Mêle une huile essentielle

Les Alpes en diadème
Exhaussent Jérusalem

Le monde est délicieux!
C'est beau ce grand fleuve au milieu!

Le coucou et le rossignol
S'expriment en espagnol

Le bruit des hommes s'est tû
« *Je t'aime et toi m'aimes-tu?* »

La lune dans le ciel là-haut
S'amuse à parler tout haut

Et dans l'eau gazouille étonnée
Une lune déboutonnée

COUPS DE TONNERRE

Avec un énorme cahot
L'orage sort du chaos

Et du fin fond de la Savoie
Nous fait remarquer sa voix

Le ciel bientôt est envahi
Par l'ombre du Sinaï

Comme un char accablé de gerbes
Volumineux et superbe

Il s'avance, il s'étale, il monte,
Dans un bruit de tôle et de fonte

Et puis patatras! tout s'écroule
Ce sont des futailles qui roulent

Tout est pris dans un seul éclair
C'est une hémorragie d'eau claire!

Avec un bruit assourdissant
La robe du Tout-Puissant

Se déchire en quatre morceaux
Il pleut par tapes et par seaux!

Jupiter à grands coups de fouet
Cingle son monstrueux jouet

Il empile à coups de talon
Encelade sur Pantalon

Enfin c'est le grand tralala!
Mais quelqu'un n'approuve pas

Car l'homme en toute chose de goût
Compare l'effet et le coût

Or à quoi rime je vous prie
Cet étalage de furie

Dont le résultat tout net
Est de remplir une tinette?

Ce gaspillage à coups de trique
Du potentiel électrique?

Un peu de colère là-haut
C'est parfait mais pas trop n'en faut

Contre on ne sait qui ou quoi
Se mettre en un pareil état!

Le sage ne peut digérer
Un tonnerre exagéré

LE CHANT DU COUCOU

(D'après une chanson anglaise du XIIIe siècle : *Sumer is icumen in.*)

Il est venu l'été si doux!
Chante, coucou!
Quelqu'un m'appelle, « m'aimez-vous? »
La forêt m'a sauté au cou
Chante coucou!

L'agneau bêle après sa maman
La tourtre fait roucoucou
Le canard son petit cancan
Chante coucou!

Cou cou! cou cou! là-bas, là-bas! Chante chante coucou!
Comme il fait bon! comme il fait doux!
Chante coucou cou! Chante coucou!
Chante coucou! chante coucou cou!

LUNA PERFECTA

Si mince au-dessus du lavoir
Qu'il faut regarder pour la voir
La lune apparait ce soir

Ce n'est rien, un arc de feu!
Une raie dans le ciel bleu
Elle croîtra peu à peu

Dessous c'est le mois de beauté
De la sainte simplicité
C'est l'évangile médité

Autrement dit le mois de juin
C'est la rose et c'est le foin
Une étoile entre les sapins.

Quelle belle étoile, Seigneur!
Toute créature est en fleur!
C'est le mois du Sacré-Cœur

Du foin que l'on met en meules
La senteur se mêle au miel
De la rose avec le tilleul

Mais déjà au-dessus du Rhône
Arrondissant sa coupe jaune
La lune épanche un autre arôme

Ce n'est plus le frais aveu
Qu'exhale à la Fête-Dieu
La campagne toute bleue

Brillante à travers la poussière
La lune repasse à la terre
Sa tunique de lumière

Proserpine succède à Flore
Vois ce qu'au delà de la mort
J'ai réussi avec de l'or!

La vigne le blé les bois
Ce qui donne et ce qui reçoit
Le disque au milieu du mois
Tout a mûri à la fois

L'arbre cède à son fruit et penche
La moisson est toute blanche
C'est jeudi et c'est dimanche

La terre et le firmament
Et l'âme comme l'élément
Tout est couleur de froment

Parmi les étoiles en fête
Sur la nature satisfaite
Se lève une lune parfaite

L'AUBE DE JUIN

Le dernier rêve s'est enfui.
Une lune sans couleur
Trépasse au fond de la nuit.
Qu'ai-je fait de la douleur?
Le jour nouveau, il a lui!
Vite, levons-nous sans bruit!
Quelle est cette divine odeur?
Le dernier rossignol s'est tû.
Turlututu!

Il est cinq heures du matin.
Un ange chante en latin.
Juin pendant que je dormais
S'est mis à la place de Mai.
C'est lui qui vient de m'octroyer
Cette rose de pleurs noyée.
La terre a reçu le baptême.
Bonjour, mon beau soleil, je t'aime!
Un peu mouillé mais tout neuf,
Le voici qui sort de son œuf,
Rouge comme un coquelicot.
Cocorico!

Tant de gaité, tant de rire,
La caille qui tirelire,
Le bœuf et le gros cheval
Qu'on mène chez le maréchal,
Comme un enfant à mon cou
Le baiser du vent sur ma joue,
Tant de clarté, tant de mystère,
Tant de beauté sur la terre,
Tant de gloire dans les cieux,
Que plein de larmes le vieux
Poète reste *a quia.*
Alleluia!

DEUX GRAINS DE SEL

1. — *Pour le baptême de Philippe.*

Monsieur le curé, c'est Philippe,
Et l'eau déjà l'a fait chrétien.
Donnez-lui maintenant le sel,
Puisque pour arriver au ciel
Il n'en faut qu'un petit grain.

2. — *Pour le baptême de Violaine.*

Violaine, petit bouquet
De muguet,
Tendez la langue, s'il vous plaît,
Pour que Monsieur le curé
Y mette le sel sacré.
Après le sel et la noyade
Nous sommes tous camarades.
Alors je vais vous embrasser,
Petite personne salée!

SIESTE

Deux heures après dîner
Il est temps de se reposer

Ni mouvement aucun bruit
Deux heures après midi

Un chien prudent vient inspecter
La terrasse du café

Tout est fermé à la mairie
Item à la gendarmerie

Dans le vide de l'église
Le crucifix agonise

Le jet d'eau devant chez le notaire
Suit son rêve protocolaire

Mais la chambre silencieuse
Dégage une odeur ombreuse

De feuillage et de lilas
De cire et de chocolat

Dans la corbeille à ouvrage
Le livre abandonné surnage

Et l'œil sous le long cil éteint
Tenant sa main avec sa main

Insensible à travers le store
A ce rayon qui la colore

Sommeille dans le demi-soleil
Une jeune fille vermeille

ŒILLETS

Quarantaines, giroflées,
Les œillets les œillets surtout!
Phlox, pétunias, fumée,
Puissant encens du mois d'août!

Œillets surtout, pointe et poivre
Des jardins de la canicule,
Effort à travers le cadavre
De l'esprit qui pointe et qui brûle!

Chaleur humaine de la chair,
Bouffée de braise et d'incendie,
Promenade payée cher
Dans la fournaise de midi!

Œillets!... Adieux, la compagnie!
Le grain de poivre est éteint!
C'est comme quelqu'un de parti
Dont sombre le pas lointain.

Alors que me voulez-vous?
Et pourquoi quand je me réveille
Ceci dans le noir et le trou
Qui dégage du soleil?

Souvenir, présence, élixir,
Tout à la fois, qu'est ceci
Pour dire ce qu'il veut dire
Qui profite de la nuit?

Après tant d'orage et de bruit
Remontante vers le seuil
C'est l'âme enfin qui a compris
Et qui parle toute seule!

Tous les sens aux aguets, j'attends,
Je remémore et respire
Le noir œillet intermittent,
Sentinelle du désir!

PAUL CLAUDEL

LES DÉBUTS DIPLOMATIQUES DE METTERNICH A PARIS

(DOCUMENTS INÉDITS)

Les *Mémoires et Documents* du prince de Metternich publiés vers 1880 par son fils, le prince Richard, sous la rédaction de A. de Klinkowstrœm ont servi pendant un demi-siècle de source inépuisable à tous les historiens qui s'étaient imposé la tâche d'étudier l'œuvre et le caractère du grand chancelier autrichien. Albert Sorel et Ch. de Mazade — pour ne citer que les plus éminents des biographes français de Metternich — y ont puisé les éléments les plus précieux de leur documentation. Mais depuis que la débâcle de la monarchie austro-hongroise a rendu accessibles aux savants les trésors jalousement gardés dans les Archives secrètes de la Cour et du Gouvernement de Vienne, le champ des recherches, concernant la vie de Metternich, a pu être utilement élargi. Le prince Richard de Metternich, désireux avant tout de défendre la mémoire de son père contre les attaques conjuguées des libéraux et des pangermanistes, n'avait ni la possibilité matérielle ni même le désir de rendre public tout ce qu'avait écrit son père au cours de sa longue et glorieuse existence. Un triage préalable n'avait-il pas été fait d'ailleurs par le Chancelier lui-même afin de léguer à la postérité une justification documentée de son activité politique? Il était inévitable que la publication des *Mémoires* comportât de grandes lacunes, certains faits désagréables étant passés sous silence, certains passages compromettants supprimés. Les professeurs Srbik et Bibl, auteurs de remarquables ouvrages sur Metternich, ont fait au cours des vingt dernières années de véritables trouvailles dans les quarante mille dossiers des archives secrètes qui relatent l'activité diplomatique et gouvernementale du Prince. Mais ces grands savants ont étudié la question sous un angle purement autrichien : il s'agissait pour l'un de démontrer la grandeur de l'idée autrichienne personnifiée par Metternich, pour l'autre de l'accabler comme destructeur involontaire de cette grandeur. Les rapports de Metternich avec la France

tels qu'ils se reflétaient dans les dossiers du Ballplatz n'ont pas encore été mis en lumière, exception faite pour les belles études du baron de Bourgoing, historiographe du duc de Reichstadt. Guidé par les aimables conseils du professeur Bittner, l'éminent directeur des archives viennoises, je me suis appliqué, lors d'un récent séjour en Autriche, à combler — ne fût-ce que partiellement — cette lacune. Il m'est apparu tout de suite que le récit fait par Metternich lui-même des débuts de son ambassade à la cour de Napoléon dans le premier volume de ses *Mémoires* était édulcoré à l'extrême et privé de tous les détails pittoresques qui se trouvent dans les rapports originaux. Le motif de ces omissions était clair : il importait à Metternich de faire valoir les actions d'éclat de son ambassade en passant sous silence une première période d'observations qui lui paraissait terne et sans éclat : n'avait-il pas été privé de tout rapport direct avec l'Empereur pendant les dix mois de la campagne de Prusse? Le prince Richard, son fils, a dû être du même avis: il commence (dans le deuxième volume des *Mémoires et Documents*) la publication des rapports authentiques de Paris à la date du 26 juillet 1807, tandis que l'arrivée de Metternich dans la capitale avait eu lieu en juillet 1806. A nos yeux, la correspondance de cette première année prend une toute autre valeur : elle nous montre les débuts difficiles du jeune diplomate dans l'arène de la grande politique européenne; elle nous fait voir, sous un aspect très curieux, Paris et la société française au moment de la campagne de Prusse et nous fournit les premiers éléments du grand drame qui devait se jouer quelques années plus tard entre Napoléon et le plus astucieux de ses adversaires.

Je publie une sélection des rapports de M. de Metternich sous leur forme originale sans rien y changer. Leur français paraîtra par moments défectueux : il ne s'améliore que graduellement au contact de l'atmosphère parisienne. Metternich était considéré comme l'un des meilleurs stylistes diplomatiques de son époque. Mais pour nous, habitués à nous exprimer d'une façon plus simple, plus directe, ses phrases paraîtront bien artificielles et alambiquées : on croirait par moments avoir devant soi un M. de Norpois avant la lettre. Mais le don d'observation du diplomate autrichien reste inégalé; les premiers jugements qu'il porte sur Napoléon et sur Talleyrand sont aussi remarquables que ses considérations profondes sur les rapports franco-russes et franco-polonais, sur la mentalité française, sur les causes des succès impériaux et que sa vision prophétique de la future lutte des géants.

***

Dès sa prime jeunesse et son mariage avec la petite-fille de Kaunitz, Metternich était promis à un avenir des plus brillants. Pourtant, avant d'être nommé ambassadeur à Paris, il n'avait occupé que des postes secondaires à Dresde et à Berlin. On peut aisément s'imaginer quel dut être l'orgueil de ce jeune diplomate de trente-trois ans appelé

désormais à représenter l'empire germanique auprès de Napoléon. Qu'importait à cet ambitieux la débâcle que venaient de subir les armées de son maître, l'empereur François? Ne voyait-il pas au contraire une possibilité inespérée de redonner à son nouveau poste diplomatique un éclat terni par les militaires? Ne voyait-il pas s'offrir à lui une chance inouïe de jouer un rôle de premier plan dans les destinées de l'Europe?

La première apparition de Metternich sur la scène de la grande politique devait débuter par une fausse sortie. A peine avait-il franchi la frontière de la France qu'il lui arriva un contretemps extrêmement désagréable. Le 21 juillet 1806 il écrit de Strasbourg à son chef le comte de Stadion, ministre des Affaires étrangères.

CONSTANTIN DE GRUNWALD

MÉMOIRES INÉDITS

Je m'empresse d'avoir l'honneur de prévenir Votre Excellence d'un incident qui entrave de la manière la moins prévue mon voyage pour Paris. Arrivé ici cette nuit vers une heure, j'ai été on ne peut plus étonné d'apprendre par le courrier qui me précédait pour commander les relais que le maître de poste, se renforçant d'un ordre du préfet, se refuse de me donner des chevaux. L'heure étant avancée, il prit le parti de m'arrêter un appartement; à peine arrivé, j'eus la confirmation d'une mesure s'étendant sans exception aucune sur tous les étrangers.

Dans une seconde lettre confidentielle écrite de sa propre main et confiée au courrier Lippscher, Metternich continue ses doléances.

Ma dépêche principale, dit-il, quoiqu'écrite d'une manière ostensible pour les postes d'Allemagne qui sont toutes sous la griffe française, renferme tous les détails de l'indécente entrave qui vient d'être portée à la continuation de mon voyage. Mon passage pour Paris a été regardé sur toute la route comme la boussole de la Paix; le séjour que je fais ici et les causes qui m'y forcent ont, comme bien on peut s'en douter, été interprétés de vingt manières différentes. Les bruits les plus ridicules circulaient hier sur mon compte : beaucoup de personnes surtout, rapprochant le fait des mouvements

militaires du moment, prétendaient que les nouvelles que j'avais reçues de Paris et qui prouvaient une rupture toute prête entre les deux puissances me portaient à repasser le Rhin ce matin.

Qu'on imagine la fureur et l'indignation de Metternich! Au lieu de la rencontre fiévreusement attendue avec le Maître du Monde, se trouver aux prises avec un vulgaire maître de poste! Le préfet et les autorités militaires se dérobent, personne ne lui fait la « moindre démonstration de politesse. » On ne pouvait infliger à l'ambassadeur d'une puissance amie un plus grand affront. Metternich s'empresse de protester de la façon la plus énergique contre la mesure arbitraire dont il est victime. Mais le préfet reste ferme; s'appuyant sur un ordre du ministre de la Police, il déclare « qu'il lui est impossible de contrevenir à une mesure aussi positivement enjointe ». Pour sauver la face Metternich mande à Vienne :

Il eût peut-être été de la dignité du caractère dont je suis revêtu que je n'attendisse pas sur le territoire de France qu'il plaise au gouvernement de lever une consigne aussi extraordinaire : j'ai calculé d'un autre côté l'impression fâcheuse qu'eût produit mon passage au Rhin dans un moment surtout où tant de faux bruits inquiètent les habitants des deux rives de ce fleuve.

Que se passait-il? Quelle était la raison de cette brusque interruption d'un voyage officiel? Par la suite, en écrivant ses Mémoires, Metternich a prétendu que Napoléon avait voulu retarder son arrivée à Paris pour mener à bonne fin ses négociations avec M. d'Oubril, représentant de la Cour de Russie. « Si j'étais arrivé à temps dans cette capitale, mon influence aurait empêché le jeune et inexpérimenté négociateur de se compromettre d'une manière aussi mortifiante pour lui. » Cette explication ne saurait être acceptée. Metternich y exagère rétrospectivement son rôle, car il était vraiment impossible d'être plus jeune et plus inexpérimenté que lui. La vérité était beaucoup plus simple et Metternich l'a signalé lui-même dans les rapports qu'il écrivait sur place.

Rapport du 23 juillet.

Il est de fait que beaucoup de troupes de toutes armes d'artillerie et de munitions passent le Rhin. On attend l'arrivée de la Garde impériale à Mayence, soixante mille hommes en tout. Ce mouvement de troupes répand plus ou moins de consternation dans le public qui s'attendait bien plutôt à les voir rentrer dans leurs foyers. Contre qui sont-elles dirigées?

Le 26 juillet.

Le passage continuel de troupes par cette ville, un train d'artillerie de vingt-six pièces de canon et d'autant de pontons qui se sont rendus avant-hier et hier sur la rive droite du Rhin, de nouvelles troupes qu'on attend, la Garde impériale, l'Empereur lui-même!

Il est clair que Napoléon voulait achever sa nouvelle concentration avant de se trouver face à face avec l'envoyé de l'empereur François II. Metternich est donc consigné dans ses modestes quartiers de Strasbourg. Rongeant son frein il profite de son désœuvrement pour observer et pour commencer ses intrigues. Dès le 24 juillet il conseille à Stadion d'établir une surveillance à Carlsruhe. « Il devrait ne pas être difficile à un ministre de s'y procurer tous les renseignements les plus précis en ne faisant que recueillir les motifs des jurons que le militaire vomit contre le gouvernement. » Dès Strasbourg Metternich peut constater le mécontentement du peuple français. Notant l'exaspération générale provoquée par le mouvement des troupes, il dit :

Dépêche chiffrée du 23 juillet.

N'étant pas au fait de nos toutes dernières relations avec la France, le peu de mots que Votre Excellence a bien voulu m'adresser à Kehl me font craindre qu'ils ne soient suite de nouvelles complications. Le public ici les attribue autant à la tension qu'on suppose entre la Prusse et la France qu'à de nouvelles brouilleries (probablement avec l'Autriche) qu'on veut attribuer aux dernières nouvelles de Cattaro.

... La Princesse Borghèse qui vient de se faire porter en litière à Plombières a été à même de se convaincre de l'amour du peuple pour la nouvelle dynastie : elle a été accablée des huées du public sur tous les lieux de son passage; son voyage n'en fournira pas moins les scènes les plus attendrissantes aux « feuilles publiques ».

Lettre du 24 juillet.

Dès Strasbourg l'ambassadeur d'Autriche trouve les premiers concours, les premières complicités : le sieur Deville, premier juge du Tribunal criminel de Strasbourg, vient l'entretenir en secret. Il lui dévoile l'activité du fameux Schulmeister et d'autres espions français à Ulm et à Vienne. Il lui fournit des détails intéressants sur le procès des faussaires des billets de banque autrichiens. Metternich apprend avec stupeur que les juges chargés de l'instruction se trouvent dans l'impossibilité de continuer les poursuites sans se heurter à des obstacles invincibles : on avait accusé le prince de Nassau; on avait décou-

vert depuis que « les entrepreneurs premiers de la fabrique de Marseille étaient le prince Murat et M. de Talleyrand ». « On ne peut s'empêcher de convenir, écrivait malicieusement Metternich, que si la compagnie n'était bonne, du moins elle était illustre... »

C'est ainsi que dès ses premiers pas en terre française Metternich pouvait apercevoir de dangereuses fissures dans la façade grandiose édifiée par le génie de l'Empereur.

Enfin, le 29 juillet, le préfet Shee lui fait savoir que la consigne est levée. Metternich se met immédiatement en route. « Je passerai la nuit du jeudi au vendredi à Bar-sur-Ornain ou à Épernay et serai sans faute rendu à Paris dans la matinée du 2 août. » Dès son arrivée, Metternich constate que sa tâche ne sera pas aussi aisée qu'il avait pu présomptueusement l'imaginer.

Rapport du 11 août.

Les premiers moments d'entretien avec MM. de Vincent et de Floret suffirent pour me convaincre que si de tout temps la position des affaires avait de quoi effrayer tout homme dévoué aux intérêts du service, nulle époque n'offrait moins de chances flatteuses au représentant de l'Empereur, notre maître, que celle de mon arrivée. Tous les partis étaient pris, tous les masques jetés, et le retard qu'on m'avait fait essuyer à Strasbourg se trouvait expliqué par le mouvement rapide imprimé à la machine politique dans la dernière quinzaine de juillet, mouvement dont apparemment on ne voulait pas me rendre témoin.

La seule chose qui pouvait l'encourager était l'attitude « aimable et obligeante » de Talleyrand :

Le ministre des relations extérieures me reçut avec les formalités usitées, venant à ma rencontre jusqu'à la porte de son salon et me faisant prendre place sur un fauteuil qui se trouvait à droite du sien. J'entamais la conversation par tous les lieux communs propres à la circonstance et lui remis copies de mes deux lettres de créances en me qualifiant avec un soin particulier d'Ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur des Romains et d'Autriche. Talleyrand déploya les deux pièces, en fixa les signatures et me fit mille observations sur leur contenu. Il répondit par l'assurance du désir sincère de Sa Majesté l'empereur Napoléon de répondre à tous les sentiments que je venais de lui assurer au nom de notre Auguste Maître; il employa dans cette conversation des tournures amicales et finit par m'assurer que le choix de ma personne avait fait

grand plaisir à l'Empereur. La conversation ayant roulé pendant quelque temps sur des sujets étrangers aux affaires, je lui dis que, quoique une première entrevue n'était guère propre à la discussion d'objets pour la plupart désagréables, je ne pouvais m'empêcher de lui dire, dès le premier moment, combien Sa Majesté Impériale attachait de prix à l'exécution complète du traité de Presbourg et nommément à la rentrée des prisonniers exposés à tout ce qu'il y avait d'embauchage et de suites inséparables de l'état d'indiscipline et d'abandon auquel ils se trouvaient exposés depuis si longtemps et à l'évacuation de la place de Braunau et de la rive droite de l'Isonzo. Le ministre me répondit qu'il ne doutait nullement que tous les objets allaient s'arranger nécessairement avec les questions majeures qui occupaient maintenant nos deux Cabinets. Je lui observais qu'elles étaient parfaitement distinctes; que l'exécution stricte et complète d'un traité ne saurait être soumise à des questions nouvelles, que les événements ne s'arrêtant jamais, on ne parviendrait également jamais à l'accomplissement d'un traité quelconque, en établissant le principe d'*événements ayant un pouvoir rétroactif*. Je saisis cette occasion pour lui parler du peu d'égards que la Cour de France observe vis-à-vis de la nôtre et lui citai entre autre l'espèce d'arrêt auquel je me suis trouvé moi-même exposé tout à l'heure, et dans un moment surtout où on se plaignait hautement à Paris de ne pas y voir arriver un ambassadeur de notre part. M. de Talleyrand se confondit en excuses et me dit que sans doute le général Vincent m'avait déjà informé du déplaisir que l'Empereur lui-même avait ressenti de la fausse interprétation d'un ordre nullement appliquable à moi. Je lui dis que la conduite que j'avais cru devoir tenir à Strasbourg me dispensait sans doute de lui assurer que je n'avais attribué le retard mis à mon arrivée à Paris qu'à un motif pareil. Le reste de notre conversation roula sur l'audience qu'il demanderait pour moi à l'Empereur et sur quelques objets d'étiquette et de détails. Son résumé total a paru me prouver que le ministre des relations extérieures y a mis *tout ce qu'il a pu de formes aimables et obligeantes*.

Les articles des feuilles publiques (annexés à mon rapport) ne furent guère propres à me rassurer sur la tournure que pren-

drait mon audience chez l'Empereur. La ville entière s'occupa de la question si on m'en accorderait une. Une grande partie du public vit une espèce de déclaration de guerre dans les traits indécents lancés contre le Ministère autrichien dans le moment surtout de l'arrivée de l'ambassadeur. Je crus n'y devoir attribuer d'autre valeur que celle d'une de ces boutades trop ordinaires de Napoléon irrité par son côté le plus faible... »

Metternich avait vu juste. Le grand maître des cérémonies ne tarda pas à lui envoyer son aide de camp pour discuter les détails de la cérémonie.

J'avais vu entre temps M. de Talleyrand à peu près tous les soirs chez lui et je n'ai qu'à me louer de sa prévenance personnelle. A neuf heures du soir, à la veille du jour où tous les apprêts pour ma réception à la Cour se trouvaient faits, j'appris que l'Empereur n'accepterait le lendemain que mes lettres de créance en qualité d'*ambassadeur d'Autriche*...

Pour comprendre le passage final de cette dépêche, il faut se rappeler que le 6 août 1806 l'empereur François II avait renoncé au titre d' « Empereur des Romains de nation germanique » et s'était proclamé « Empereur d'Autriche ». Metternich n'était même pas officiellement informé de cette décision qui changeait du tout au tout sa propre situation : celui qui était la veille encore le représentant de toute l'Allemagne devenait le délégué d'une puissance dynastique. « Dieu veuille, avait écrit François le 10 juillet, que Metternich arrive à Paris assez tôt pour tirer profit de notre dignité impériale en faveur de la monarchie autrichienne! »

Début bien dramatique pour le jeune diplomate :

Que Votre Excellence veuille bien se mettre à ma place et calculer que nous étions à deux heures du matin au jour même où je devais avoir mon audience et que je venais d'être informé que Sa Majesté avait résolu définitivement d'annuler une dignité qui, sans valeur désormais pour Elle, n'est regrettable que pour les États d'un Empire qui, sous l'antique égide d'une constitution sanctionnée par des siècles de bien-être et de puissance, ont dû une suite ininterrompue de prospérité au règne glorieux de son Auguste Maître.

... Je n'eus que le choix entre le consentement ou un esclandre résonnant aux quatre coins de l'Europe.

Le lendemain, Metternich se présentait à Saint-Cloud :

Rapport du 11 août (*suite*).

L'Empereur me reçut dans un cabinet dans le fond duquel se trouvèrent l'archichancelier et l'architrésorier de l'Empire, à la droite de l'Empereur se plaça, après m'avoir introduit, le ministre des relations extérieures; dans la croisée se tint le capitaine des Gardes. L'Empereur, debout au milieu de la pièce, écouta attentivement un petit discours que j'avais préparé[1] et dans lequel je pris à tâche d'appuyer sur le désir de l'Empereur notre Auguste Maître de rétablir des relations d'amitié et de *confiance réciproque* qui, en formant le plus sincère et le plus constant de ses vœux, étaient sans doute également conformes aux intérêts des deux empires.

L'Empereur me répondit à peu près en ces termes : « Veuillez bien assurer à l'Empereur que je partage bien sincèrement ce vœu; il est aussi conforme à mes désirs qu'aux intérêts de nos peuples; il me paraît essentiel qu'on fasse tout ce qui sera possible pour effacer tant à la Cour que dans le public à Vienne de petits ressentiments bien naturels après le mal que nous nous sommes fait. Il a fallu écarter quelques sujets de conflits et de contestations. J'espère que maintenant rien ne s'opposera plus à l'établissement des relations les plus sincères. Recevez, vous en particulier, l'assurance que le choix de votre personne m'est très agréable; j'espère et je désire rendre tel votre séjour. » L'Empereur s'étant arrêté, je saisis cette occasion de lui dire que je le priais d'être convaincu qu'il ne le serait qu'autant que je croirais pouvoir contribuer personnellement au rétablissement d'une mutuelle confiance entre les deux Cours : « Veuillez croire, continuais-je, que chez nous tous les ressentiments ont depuis longtemps fait place au plus sincère des désirs d'entretenir avec la France les relations les plus intimes. Sa Majesté l'Empereur François m'a ordonné très expressément d'être l'interprète de ces sentiments prononcés près de Votre Majesté Impériale pour que je m'empresse de les réitérer de nouveau (*sic*); l'assurance que Votre Majesté les partage et qu'elle me charge d'en transmettre l'expression à ma Cour, y fera sans doute le plus grand plaisir. » « Oui, me

1. Dans ses *Mémoires*, Metternich a prétendu par la suite n'avoir fait aucun discours.

dit l'Empereur, je vous prie de le mander. » Il me dit alors : « C'est vous qui avez été ministre à Berlin? » Sur ma réponse que je venais d'y passer trois ans : « J'espère, reprit-il, que si ce séjour vous a convenu, nous parviendrons à vous rendre plus agréable celui de Paris. » Il me congédia après cette phrase et je fus conduit chez l'Impératrice qui m'attendait au milieu de sa Cour. Lui ayant fait les compliments d'usage de Leurs Majestés Impériales, elle me demanda beaucoup de leurs nouvelles; le reste de la conversation ne fut relatif qu'à mon établissement à Paris, au choix d'un hôtel, à l'arrivée de ma famille. Le seul mot remarquable qu'elle me dit fut l'assurance que lui avait donné l'Empereur que Vienne était une *superbe ville.* Toutes ces audiences se passèrent avec toutes les formalités usitées. L'Empereur me parut mettre tout ce qu'il y a de possible de grâces dans l'accueil qu'il me fit. Il conserve continuellement un sourire qui lui est particulier. J'ai tout lieu de croire que l'arrivée du courrier de la veille n'avait pas peu contribué à le mettre de bonne humeur[1].

La réunion de toute la Cour présente un spectacle très imposant, et la richesse des costumes est moins étonnante que l'assiette que toutes les allures ont prises : tout le service se fait comme si depuis cent ans tous les rôles étaient distribués.

Il y eut spectacle le soir à Saint-Cloud, où je me rendis de nouveau. J'allai trouver en rentrant Monsieur de Talleyrand. Je lui témoignai le désir d'être mis à même par lui d'assurer enfin ma Cour que tous les sujets de différends allaient être écartés, la paix de Presbourg exécutée, qu'un nouvel ordre de choses enfin remplacerait celui qui n'avait assurément pas mérité le titre d'un *état de paix.*

« Vous vous serez convaincu, me dit le ministre, par la manière dont s'est expliqué aujourd'hui l'Empereur vis-à-vis de vous-même, qu'il désire la même chose; je crois que tout doit être regardé comme fini (!) Ah! c'est bien aussi le plus sincère de mes vœux. Je dois vous prévenir, continua-t-il, que vous avez personnellement très fort plu à l'Empereur, il s'en est expliqué vis-à-vis de nous tous, dans le moment où vous sortiez de son cabinet. » « Je m'estimerais très heureux,

1. C'était le courrier qui apportait la nouvelle de la fin de l'Empire germanique.

repris-je, si je parvenais personnellement à me rendre utile à mon Souverain! Je n'ai qu'un vœu, celui de faire cesser l'état détestable de relations qui a existé entre nous depuis la dernière guerre surtout; il faut ou la paix ou la guerre entre deux grandes puissances faites toutes deux pour se respecter et pour trouver place l'une à côté de l'autre dans ce monde. Je vous parlerai toujours avec la même franchise avec laquelle je vous parle en ce moment. Vous me trouverez toujours prêt à aborder toutes les *questions directes* seules dignes d'exister entre nous; sous ce rapport ai-je été enchanté de vous voir en prendre l'initiative vis-à-vis du général Vincent dans l'histoire des pamphlets qu'on a dit imprimés à Vienne? pourquoi avoir fait précéder la demande d'articles de gazettes, propres uniquement à irriter les esprits et ne vidant jamais les questions? Vous savez que nul gouvernement, nul peuple même n'est moins pamphlétaire que le nôtre; s'il y a des contrevenants à nos lois les plus positives, faites-nous les connaître : je vous réponds de la punition des auteurs et distributeurs s'ils sont coupables, mais quelle satisfaction nous donnerez-vous s'ils ne le sont pas et que des articles de gazettes aient commencé par injurier le gouvernement lui-même? » Le ministre haussa ses épaules et me dit : « Croyez que j'ai la même manière de voir que vous... »

Malgré cet échange de paroles aimables, Metternich voyait d'ores et déjà que le rétablissement complet de cet état de paix était encore chose bien lointaine. Si Talleyrand lui disait «que tout doit être regardé comme fini », c'était probablement pour ne rien dire. Dans une annexe à la lettre du 11 août, Metternich dépeignait en détails les vraies difficultés de la situation.

Mon rapport principal de ce jour prouvera à Votre Excellence que la Cour d'ici met autant de nuances personnellement prévenantes dans ses relations avec moi, qu'elle n'a cessé d'en mettre d'âpres et d'injurieuses dans celles qui existent entre les deux Cours. Cette tactique est trop communément employée ici pour avoir droit d'étonner; je désire toutefois pouvoir en tirer quelque parti pour le service et je croirai avoir rempli un grand point de vue (*sic*) si je parviens à gagner le terrain nécessaire pour *tout dire*; il ne me paraît malheureusement

que trop prouvé que *le faire* ne sera pas de sitôt réservé à un ambassadeur d'Autriche.

Très réservé quand il s'agit de porter un jugement sur la position des affaires dans les premiers moments de son séjour à la Cour, Metternich constate très vite les grands dangers qui menacent l'Autriche.

La marche insidieuse du cabinet de Saint-Cloud, dit-il, ne connaît plus d'autre rivale en Europe que l'Autriche; elle ne paraît pas contente de l'avoir affaiblie, intimidée — elle tend plus loin... Napoléon connaît la bassesse, la nullité de la Prusse, il ne la craint plus, très sûr d'en faire le premier jour où il croira son tour venu, tout ce qu'il voudra. Il craint nos principes politiques, la loyauté de ceux de l'Empereur et ne redoute malheureusement plus nos moyens intérieurs. Nous sommes assurément la première des victimes qu'il croit devoir immoler à son insatiable ambition, à son ridicule système de domination universelle, nous seuls *le gênons* encore dans l'exécution de ce projet.

Tout me paraît gagné en gagnant du temps pour revivifier nos ressources intérieures, pour remonter notre armée, pour prouver s'il le faut à la France (qui maintenant est synonyme de l'Europe) que la Monarchie autrichienne peut en cédant sur les objets de forme (si toutefois il en existe qui ne soient que cela) défendre encore son intégrité, son unité, le lien qui réunit tant de nations différentes sous un sceptre tutélaire... Ce n'est donc plus qu'en nous, dans notre système politique, dans nos moyens militaires, dans *leur mobilité surtout* que nous pouvons fonder quelque espoir... La France dans ce moment nous regarde non seulement comme inutile, mais comme directement opposés à la marche qu'elle suit et dans laquelle il ne manquera plus que de voir entrer aveuglément le Cabinet de Saint-Pétersbourg pour achever la ruine de l'Europe; lui devenir utile dans cette marche est impossible en ce que la chose ne pourrait se faire qu'à nos dépens; mais n'y aurait-il pas moyen de lui prouver que nous pouvons exister à côté d'elle? Le moment est peut-être le dernier qui nous reste pour nous expliquer sur toutes les bases de nos relations futures avec la France; il s'agit de voir clair, de poser les questions de manière à obtenir des réponses positives ou de

pouvoir interpréter de même le silence auquel on ne s'obstinera peut-être que trop; — de savoir enfin si l'Empereur des Français est définitivement résolu à tenter la destruction totale de la puissance autrichienne; si par des moyens de négociation il y a moyen de le détourner de cette entreprise, ou si enfin il faut préparer des moyens pour la plus légitime défense à laquelle jamais État ne s'est trouvé forcé.

Ce rapport annexe de Metternich présente un intérêt tout particulier. Il offre un démenti formel à ces historiens qui ont prétendu de nos jours que Metternich s'était laissé subjuguer dès ses débuts par la grandeur de Napoléon et avait reconnu une fois pour toutes l'impossibilité de lui résister. Or c'est le contraire qui est vrai. Dès cette première audience et jusqu'à la fameuse entrevue finale de Dresde en 1813, l'homme d'État autrichien devait toujours rester en son for intérieur l'adversaire implacable de l'Empereur. Certes, il était beaucoup trop intelligent pour ne pas reconnaître le génie de Napoléon; certes, il a pu parfois (en particulier au lendemain de la Moskowa) porter des jugements exagérés sur l'étendue de sa puissance. Mais dans le fond il n'a jamais varié. Napoléon lui est toujours apparu comme un danger européen. Metternich n'était peut-être pas de ceux qui pensaient pouvoir « abattre » Napoléon. Il a toujours été convaincu qu'il fallait le « combattre » afin d'imposer à sa puissance de justes limites. Prudent et circonspect, il ne croyait pas aux grandes paroles ni aux actions d'éclat : sa politique à lui — contrairement à celle de Stein — était d'attendre, de louvoyer, de guetter le bon moment et avant tout de gagner du temps.

C'est pourquoi il ne s'est jamais montré hostile à un rapprochement temporaire entre la France et l'Autriche; c'est pourquoi il a préconisé par la suite le mariage de Marie-Louise. Dès les premiers jours de son ambassade, il veut contribuer à ce rapprochement, mais sur un terrain nouveau pour lui il ne s'avance qu'avec prudence : il commence par de très petits moyens. C'est ainsi que dans un rapport du 16 août 1806 il note « le prix extrême que met Napoléon à un échange de décorations entre les deux pays ». L'affaire n'était pas si simple qu'on serait tenté de le croire. Décorer le « bandit corse » et ses maréchaux, hier encore sous-officiers dans l'armée des « sans-culottes », équivalait pour les traditionalistes de la Cour de Vienne à une abjuration de leurs principes les plus sacrés. Qu'on imagine pour prendre un terme de comparaison (du point de vue autrichien) dans l'actualité Trotsky promu grand-croix de la Légion d'honneur sous la présidence de M. Millerand! Aussi, Metternich prenait-il ses précautions :

Je ne me permets, écrivait-il, ni de préjuger, ni même d'aborder une question à laquelle sont attachés tant de prin-

cipes d'honneur, tant d'idées respectables et respectées depuis des siècles! Mais la possibilité, la probabilité même, qu'en cas de rapprochement plus intime entre la Russie et la France pareil échange pourrait contribuer à préparer de plus en plus la liaison la plus dangereuse pour nous, me force bien malgré moi à aborder vis-à-vis de moi-même (*sic*) la question si le moment ne pouvait pas arriver *où peut-être, après tant de sacrifices plus réels, il serait possible de tirer d'un sacrifice de ce genre quelque parti d'une utilité très prononcée pour les intérêts de la Monarchie* (souligné par Metternich), possibilité que je n'hésite pas d'appuyer sur la valeur extraordinaire que Napoléon attache à tous les objets de distinction de ce genre.

Mais tout en préconisant le petit échange d'amabilités comme gage d'un rapprochement futur, Metternich entendait rester ferme pour l'essentiel. Reçu pour la deuxième fois par Napoléon à qui il devait remettre des lettres relatives à l'abdication de la couronne impériale d'Allemagne, Metternich attaque l'Empereur de front et aborde presque sans préambule les questions litigieuses : retour des prisonniers, évacuation de Braunau, remise de la rive droite de l'Isonzo à l'Autriche — trois exigences se basant sur le traité de Presbourg. Une discussion très vive s'engage au sujet de l'Isonzo : Napoléon ne semble nullement disposé à évacuer la rive droite de ce cours d'eau. La suite de l'entretien mérite d'être reproduite textuellement telle qu'elle est exposée par Metternich dans son rapport du 2 septembre 1806 :

— Permettez-moi, sire, — s'exclame l'ambassadeur — de vous exprimer maintenant de vive voix mon étonnement d'entendre qu'il s'agirait d'agiter une question qui ne saurait en être une?

— Ah! dès que vous le prenez ainsi, il ne saurait effectivement en exister que sur de simples objets de détail. Je n'ai nul droit sur la rive droite de l'Isonzo; elle vous appartient en vertu du traité de Presbourg que je suis loin de vouloir enfreindre. Mais, si j'étais l'empereur de l'Allemagne...

— D'Autriche, — repris-je.

— Je proposerais un échange de Montfalcone. Êtes-vous peut-être autorisé à traiter?

Mais Metternich se refuse à admettre la thèse même de l'échange et la conversation passe aux considérations de politique générale.

Je ne veux pas être empereur d'Allemagne. Je n'ai voulu (en créant la Confédération du Rhin) que lier plus intimement les intérêts et le sort de quelques princes à ceux de la France. Je n'ai fait dans cette occasion que ce que firent les Rois de France; sans eux, l'Autriche et la Prusse les auraient depuis longtemps mangés. L'Autriche ne perd rien à cet état de choses; vous êtes la plus belle puissance du continent et n'avez plus dans ce moment qu'à vous défaire de quelques plaies passagères, ce dont le conflit avec les intérêts de l'Empire vous empêchait souvent... Je ne veux rien de plus, nous vivons en paix, nous nous rebattrons dans douze ou quinze ans. Il vous faut ce temps pour refaire votre armée.

Napoléon s'engage ensuite à une diatribe contre les armements de de la Prusse :

A quoi mènent ces armements! Car enfin, tout est affaire de calcul; j'ai deux cent mille hommes en Allemagne, j'en ai cent mille sur les côtes et en Hollande; il faut quatre mois au roi de Prusse pour compléter ses corps d'armée, j'aurai bien plutôt fait la conquête de Berlin et de la plus grande partie de son royaume. Que son armée désire se battre, c'est naturel, elle ne s'est pas encore mesurée, et se croit bonne; mais qu'un Cabinet qui, il est vrai, ne vit que de souvenirs, calcule ainsi, cela est inconcevable... Je sais bien qu'il suffirait que je fasse faire une déclaration par Laforest, qu'il s'en ira dans les vingt-quatre heures si l'ordre de désarmer n'est pas expédié d'ici là, mais je prends si peu garde à eux que je retire mes troupes comme s'ils n'existaient pas. (Ne croit-on pas entendre le futur interlocuteur de Dresde 1813!)

L'entretien avait duré plus d'une heure et se termine sur des assurances de paix, de louanges de l'armée autrichienne :

Quand on a une marine à créer, on ne peut se battre sur terre... Ah! si l'Angleterre n'existait pas! mais la France, quelque forte qu'elle paraisse, ne peut pas résister à l'Autriche et l'Angleterre réunies. *La Providence a l'air d'avoir trouvé la France trop belle et lui a donné l'Angleterre pour bosse.* J'étais bien près de la conquérir, mais il est de fait qu'alors j'aurais été trop puissant.

— Mais Votre Majesté ne me paraît pas trop en droit de se plaindre dans ce moment, — repris-je.

— Eh! — me dit l'Empereur en riant, — je la sens néanmoins toujours cette bosse.

Il compara également dans le courant de la conversation l'*Italie à une belle fille avec laquelle tout le monde voulait coucher*...

— Vous l'avez épousée maintenant, — lui dis-je, — et croyez que nous avons abandonné toute prétention sur elle.

— Qui sait si elle ne vous revient pas un jour, — reprit-il; — les choses de ce monde sont bien variables et vont souvent du train auquel on s'attend le moins.

Cet entretien, qui avait débuté dans une atmosphère orageuse, se terminait donc sur des paroles sybillines de Napoléon desquelles Metternich, toujours optimiste, pouvait tirer des conclusions passablement favorables à sa cause. Il court se renseigner chez Talleyrand; celui-ci lui indique que « Sa Majesté n'est nullement éloignée d'un état de choses plus intime et Metternich s'empresse d'informer son gouvernement le jour même « qu'on peut s'attendre à un complet revirement de la situation ».

Rapport annexe du 2 septembre.

Nous pouvons peut-être nous attendre à voir passer sous peu le projet d'une alliance autant que nous avons eu motif jusqu'à présent de nous supposer toujours exposés à une rupture. Toutes les nuances se confondent dans le *seul* homme qui gouverne en ce moment la France, qui, au sentiment de sa force, réunit tous les extrêmes d'un sang chaud et bouillonnant, qui ne doute de nul obstacle et devant lequel tout ce qui l'approche est réduit au rôle le plus passif... Votre Excellence n'attachera sans doute pas plus de valeur que je ne le fais aux phrases de Napoléon que renferme le récit de mon entretien avec lui. Ce qu'il dit dans ces *moments de calme* peut et doit apparemment être envisagé comme *le type de sa volonté*, mais ce n'est que celle du moment présent — celui qui suit ne doit que trop souvent renverser les bases à peine établies.

Par ailleurs, les raisons qui incitaient Napoléon à changer son attitude envers l'Autriche n'étaient pas difficiles à deviner : l'Empereur se préparait à combattre la Prusse et tendait à isoler cette puissance, comme Metternich le notait très judicieusement, dans son rapport du 16 septembre :

Tout annonce que la rupture avec la Prusse est définitivement arrêtée; on voudrait de nous pour combattre une nouvelle coalition... Ceci a fait naître le projet d'une alliance dont le but principal serait de nous paralyser; on ne nous aime pas plus qu'on ne le faisait naguère, mais on nous cajole *préliminairement* dans l'espoir de tirer parti de notre position passive en cas de revers, sauf à essayer de nous forcer *définitivement* à un parti plus rigoureux en cas de succès dans les nouvelles chances que va courir la France. On ne saurait se cacher que si notre position est infiniment embarrassante, elle offre une foule de combinaisons desquelles une politique sage saura tirer parti : tant pour porter nos forces militaires sur des points essentiels à surveiller que pour nous replacer en Europe sur la ligne qui nous convient.

Désormais, ce ne seront que des nouvelles, concernant les préparatifs militaires et les débuts de la campagne, que Metternich enverra à ses chefs hiérarchiques. Il écrit dans un deuxième rapport en date du 16 septembre :

Tous les apprêts guerriers contre la Prusse se passent avec le plus grand secret; Votre Excellence verra par le *Moniteur* d'hier qu'on veut encore donner le change sur le départ des Gardes de l'Empereur; il suffit de connaître le Cabinet prussien pour croire encore à la possibilité d'une pallinodie (*sic*).

Il joint un « bulletin » de nouvelles où nous lisons sous le 12 septembre :

L'Empereur a passé hier en revue toute sa maison dans la plaine de Sablons; la pluie tombait à verse toute la journée; les Gardes étaient en guêtres de basin blanc qu'ils s'étaient fait faire toutes neuves à 9 francs la paire, qu'ils étaient furieux de voir abîmées par la boue. On dit qu'après la revue l'Empereur a donné l'ordre de visiter et de faire mettre en état les armes et tout l'attirail de campagne, et de faire donner à chaque homme trois paires de souliers. Le général Hulin fut réprimandé, l'état de la Garde étant trouvé inexact; l'Empereur ayant fait lui-même le dénombrement trouva qu'il y manquait trois cents hommes.

Les personnes qui ont assisté à cette revue, et vu l'Empereur courir dans les rangs et parler à ses soldats batailles et vic-

toires sont revenues avec la plus ferme persuasion que la guerre est inévitable.

Bulletin du 15 septembre.

Aujourd'hui, à cinq heures du matin, on a vu partir un nombre considérable de Gardes Impériales : le passage par la barrière a duré trois heures. On dit que ces troupes ainsi que les équipages de l'Empereur, sa cuisine de campagne, les fourgons et les chevaux de ses aides de camp ont pris le chemin de Mayence... Les dames de la Cour parlent du prochain départ de l'Impératrice et du séjour d'hiver qu'elle ferait à Francfort.

Le 24 septembre.

Les Prussiens entrent en lice. Le masque est jeté... Tout ce qu'il y avait de troupes dans les environs de Paris file vers le Rhin, les Gardes sont toutes en marche et transportées sur chariots à Francfort. M. de Knobelsdorf[1] toutefois est encore ici et on le cajole en même temps qu'on invective son Maître... L'Empereur part demain pour Mayence. M. de Talleyrand l'accompagne. Il a invité les ministres des princes confédérés à l'y suivre. Le baron de Dalberg[2] lui ayant dit qu'il demanderait les ordres de sa Cour : « Il faut bien que vous veniez, lui répondit le ministre, il peut y avoir des changements pour tout le monde... »

On ne peut se cacher qu'il doit ressortir un bouleversement nouveau, ou plutôt ne sert-il que de motif et de prétexte pour développer de plus en plus l'énorme plan de Napoléon... La haute sagesse de Sa Majesté Impériale saura sans doute la placer dans une position qui, de manière ou d'autre, quelque avantageuse qu'elle puisse être, nous offrira toujours des chances de distinction et de salut.

Par ailleurs Metternich n'entend pas se limiter au rôle de gazetier. Avec beaucoup d'habileté il insinue à Vienne son propre projet en se basant sur le jugement des Français eux-mêmes; il expose son programme dans la suite de ce rapport du 24 septembre.

L'opinion publique de Paris est *unanime* en ce qui concerne le rôle de l'Autriche dans le conflit. Elle restera, en l'apparence,

1. Le chargé d'affaires de Prusse à Paris.
2. Le futur duc.

spectatrice tranquille des événements, entend-on de partout. Elle ne s'en mettra pas moins en mesure pour se ranger avec succès du côté du vainqueur et réparer de cette manière les pertes qu'elle a essuyées. On n'entend point parler de neutralité parfaite et l'aversion prononcée pour la guerre que partage le peuple avec l'armée elle-même, fait envisager très tranquillement au public les chances d'une coalition nouvelle de l'Europe qui réprimerait avec succès les ambitions démesurées de l'Empereur. Jamais guerre n'a été moins nationale que la présente; elle ne s'en fera pas moins bien, tant est fort l'ascendant que le Souverain a pris sur la nation. C'est par des succès que l'Empereur est sûr de ramener à lui toutes les opinions; le public déplorera des victoires auxquelles il ne laissera pas que d'applaudir dans toutes les occasions où on lui en fera le récit. Des revers très décidés auraient d'un autre côté des suites peut-être incalculables.

(*Ce rapport est suivi de deux annexes : l'un concerne les visées de la France et la formation d'une ligue polonaise, l'autre particulièrement curieuse se rapporte à la politique juive de Napoléon. Le rôle de l'Empereur comme continuateur de l'œuvre jacobine et libérateur des peuples y est défini avec une clarté remarquable.*)

On répand dans le public que Jérôme pourrait bien obtenir la couronne de Pologne; les uns croient que la partie prussienne et la Saxe réunies formeraient son apanage; d'autres étendent les vues sur la Pologne prussienne et russe. Ces propos, qui n'auraient nulle valeur s'ils n'étaient tolérés par le gouvernement, méritent trop de fixer toute notre attention et celle des gouvernements...

Le synode juif, tenu ici depuis quelque temps, semble offrir une chance nouvelle au gouvernement français de se faire des partisans d'autant plus précieux qu'ils se trouvent répandus sur toute la surface de l'Europe... L'impulsion est donnée, les Israélites de tous les pays ont les regards tournés vers le Messie qui semble les affranchir des jougs sous lesquels ils se trouvent; le but de tant de phrases (car ce n'est encore que cela) n'est nullement de lâcher bride aux citoyens professant ce culte dans les pays soumis à la domination française, mais on veut prouver à toute la nation que sa patrie véritable est désormais la France... Napoléon, ne craignant jamais de

suivre un fil saisi par lui, saura tirer de cette mesure nouvelle tous les avantages qu'elle lui promet... Tout en opérant sur les sujets juifs des réformes salutaires pour son pays, le gouvernement français tâche de rattacher à lui, à son existence et à ses intérêts, des millions de sujets malheureusement déjà trop étrangers chez nous à leur sol... L'invitation faite à toutes les synagogues d'Europe d'envoyer ici des députés, me paraît tellement outrepasser les bornes que devrait se prescrire un État que je ne doute pas que la mesure de refuser des passeports aux députés que les synagogues seraient tentées d'envoyer, ne soit adoptée par tous les gouvernements ayant encore une ombre d'indépendance; il n'en est pas moins vrai que, même dans ce cas, Napoléon aura atteint le but de méconter les juifs indigènes de ces pays qui croiront voir, dans une mesure de police toute naturelle, une injuste persécution.

Le 24 septembre Metternich annonce à son gouvernement le départ de Talleyrand pour Mayence. L'ambassadeur ne cache pas son désir de partir avec l'Empereur pour être là « où se broye le sort de l'Europe ». Mais l'autorisation de faire ce voyage ne devait jamais lui parvenir : Napoléon ne tenait nullement à avoir des diplomates à son quartier général et, quant aux bureaucrates viennois, ils ne concevaient probablement pas l'utilité du déplacement coûteux d'une ambassade. Metternich restera donc sur place et sera privé pendant dix longs mois de tout contact direct avec l'Empereur et ses ministres. Le cours des négociations au sujet de l'exécution du traité de Presbourg s'en trouvera donc interrompu : elles n'aboutiront que beaucoup plus tard (en octobre 1807) à la Convention de Fontainebleau. Mais cet isolement politique de Metternich nous vaudra de longues descriptions émaillées de détails savoureux sur l'état d'esprit en France au cours de la campagne de Prusse et sur les réactions que devaient provoquer à Paris les batailles d'Iéna, de Friedland et d'Eylau. Les lettres de Metternich qui se rapportent à ces événements méritent d'être reproduites intégralement.

9 octobre *(Déclaration de guerre contre la Prusse)*.

Le gant est de part et d'autre jeté et ramassé. L'avenir seul prouvera si la puissance de Napoléon ne doit plus rencontrer de bornes ou si cette entreprise nouvelle finira par lui en fixer... Napoléon ne se dissimule point que cette nouvelle guerre, plus que toute précédente, expose le salut et même l'existence de la nouvelle dynastie. La France entière n'a

qu'un sentiment, elle ne prononce qu'un vœu, elle ne forme qu'un désir : celui de voir échouer les plans de son Maître. Les nouvelles des défaites y seront reçues comme celles des victoires peuvent l'être ailleurs; on croit entrevoir de la défaite le gage de la tranquillité future, un contrepoids de l'ambition de l'Empereur. On se trompe, il ne se contentera jamais de moins, lui qui tous les jours met en jeu une existence assurée, qui depuis longtemps ne connaît plus de bornes à ses désirs et qui trouve bien au-dessous d'eux le pinacle auquel son étoile heureuse l'a élevé. J'ai avancé dans une de mes précédentes dépêches que jamais guerre n'avait été moins nationale; l'opinion publique se prononce tous les jours davantage dans ce sens et le fait prouverait la vérité de ma thèse si des succès devaient couronner l'entreprise prussienne. La guerre présente est sans contredit une lutte à mort. Il n'existe plus depuis longtemps que deux partis : l'Europe et Napoléon... La subversion totale de tout ordre existant des choses dans les pays qui encore peuvent se vanter de quelque indépendance ne peut qu'être la suite assurée du succès de l'empereur Napoléon. Nous sommes dans ce cas, sans contredit, les plus éminemment menacés de cette subversion!... La France nous regarde comme dangereuse pour ses intérêts et cela dans le moment même où Monsieur de Talleyrand m'a dit entrevoir dans notre alliance les temps les plus heureux pour les deux Empires. Ils ne le seront pour nous qu'autant que nous aurons réacquis notre force intérieure... Le parti énergique que Sa Majesté Impériale vient de prendre en rassemblant un corps d'armée considérable sur un point également propre à l'attaque et à la défense... doit plus que tout autre lui assurer une réussite favorable... On nous soupçonnerait tout autant d'intelligences secrètes avec la *coalition victorieuse* si nous ne mettions aucun bataillon sur pied de guerre. On nous le dira moins maintenant que si nous n'armions pas du tout.

Le 23 octobre.

Le canon a été tiré avant-hier pour la bataille de Weimar[1]. A en croire les lettres particulières et semi-officielles... les premières opérations de la Grande Armée auraient été

1. Il s'agit de la victoire d'Iéna.

couronnées d'un succès tel que rien ne s'opposerait plus à l'entrée de l'Empereur dans Berlin... Habitué à beaucoup défalquer les citations françaises, on ne saurait malheureusement se faire illusion sur l'excès du mal. Ce qui se prépare, c'est l'anéantissement de la puissance prussienne qui, si elle a été désastreuse pour l'Europe depuis nombre d'années, paraît avoir été destinée à nuire par son existence pour ne pas moins nuire par son déclin.

Dans la suite de ce rapport, Metternich note l'avance des troupes françaises vers les frontières de la Pologne. Il s'attend à ce « qu'on y lance des brandons ».

Un nouveau corps polonais s'organise près des provinces prussiennes... Les dernières manœuvres avec les juifs ne laissent pas de mériter également l'attention; si l'Empereur n'a pas conçu l'idée du grand *Sanhédrin* dans l'intention de le faire coïncider avec ses opérations militaires, il n'y a pas moins de doute qu'il ne négligera pas celle de se présenter en libérateur au peuple chrétien de la Pologne et en Messie à son immense population juive.

Metternich signale que l'agitation continue à régner parmi les Polonais, et continue :

Le 30 octobre (chiffré).

Le petit nombre de ceux qui se trouvent ici ne cachent pas leur conviction que le roi de Pologne ne soit incessamment proclamé.

Le 6 novembre (chiffré).

Tout ce que j'ai dit dans ma dépêche précédente d'une manière ostensible vu le peu de sécurité qu'offrait le courrier n'approche que de loin de l'énergie et de l'étendue des mesures militaires que nous voyons prendre ici. On a l'air de se dire qu'il s'agit d'en finir une bonne fois et si les plans de Napoléon ont été de tout temps conçus sur la plus grande échelle, il paraît qu'il espère maintenant placer le comble sur le monstrueux édifice.

Le 17 novembre.

Le plus morne silence règne dans la capitale, et l'enthousiasme dont parlent les feuilles publiques ne se trouve que dans elles. Les bulletins se lisent dans les spectacles, et n'y sont

accueillis par les applaudissements que de deux ou trois agents de la police; un hymne à la victoire, chanté au grand Opéra le jour du *Te deum* n'a pas produit plus d'effet et il faut être sur les lieux pour se figurer au juste l'extrême indifférence d'un peuple que la nouvelle de l'entrée d'un vaisseau marchand dans un de ses ports intéresserait infiniment plus que celle de la destruction d'un grand Empire.

Le sort de l'Europe est jeté et ce n'est plus que de ses cendres que renaîtra un nouvel état des choses. Rien ne semble plus devoir arrêter l'exécution des plans gigantesques de l'Empereur, et Votre Excellence doit avoir des données plus suivies des mouvements qui se préparent en Pologne que je ne puis lui en fournir ici. Les Polonais de toutes les dénominations qui se trouvent ici, ont donné il y a une quinzaine de jours, un dîner à Kosziusko chez Véry, restaurateur. Le ministre de la police, le Grand Maître des cérémonies, plusieurs sénateurs (entre autres Grégoire, l'*Apôtre des Juifs* dans toutes les époques de la révolution) et plusieurs autres personnages marquants étaient parmi les convives. M. de Ségur a, le premier, porté le toast au rétablissement du trône de Pologne. Les Polonais, sujets prussiens et russes, ont obtenu l'autorisation de rester ici; on leur a déclaré faire une grande différence entre eux et les autres sujets de leurs Maîtres. Un des personnages les plus marquants par leur rang est le prince Radziwill, Grand Maître des cérémonies de la Cour de Saint-Pétersbourg. Il ne paraît pas influer directement sur les affaires, mais je ne puis trop m'expliquer comment le Cabinet russe délivre des permissions d'absence à des hommes dont le rang et l'exemple justifient la présence d'une quantité de moindres personnages qui, n'ayant rien à perdre, sont les plus actifs dès qu'il s'agit de révolutionner leur patrie. Je sais positivement qu'on vient de donner à tous les Polonais de quelque classe qu'ils fussent, l'ordre de se tenir prêts à partir au premier signal. Ce signal paraît devoir être la prise de Varsovie. On soutient les timides par la promesse expresse qu'en cas de non réussite, ils seraient pleinement indemnisés en France des pertes qu'ils pourraient essuyer dans leurs pays. Prévenu que la plupart des sujets russes et prussiens comptent passer par nos États, je refuserai à tous *sans exception* la délivrance

de passeports sous prétexte de ne pouvoir que *viser* ceux qu'ils me présenteraient des envoyés de leurs Cours respectives. Il n'en est pas de même de nos sujets qui justifieraient des permissions de nos autorités... Il est toutefois à supposer qu'un grand nombre tâcheront de rentrer sans autorisation et les circonstances du moment auront sans doute porté depuis longtemps la police à une surveillance extraordinaire sur nos frontières. Kosziusko n'a pas encore bougé d'ici et il ne paraît nullement enclin à se mettre en avant. Toutes les données que j'ai pu me procurer sur son compte prouvent qu'il n'a pas, même dans l'opinion de ses compatriotes, survécu au rôle qu'il a joué en 1792 et que sa médiocrité est généralement reconnue. Je ne serais point étonné qu'il fût un des derniers à apprendre qu'il a adressé sous telle ou telle date une proclamation aux Polonais. Son séjour prolongé ici semblerait prouver qu'on ne songe pas à se servir de plus que son nom; l'opinion générale désigne depuis longtemps le prince Murat pour la Couronne de Pologne et les Polonais d'ici prétendent savoir que Fouché en a reçu il y a peu de jours une lettre par laquelle il l'informe qu'incessamment il serait *élu* à cette nouvelle dignité. Les recherches que j'ai pu faire sur l'effet que produit sur eux l'idée de se voir donner un souverain étranger m'ont toutes convaincu qu'elle n'a rien de répugnant pour leur patriotisme. Madame la princesse Murat s'est fait présenter tout à l'heure les dames polonaises qui se trouvent ici...

Le bruit s'était répandu que l'Empereur reviendrait incessamment à Paris; il semble n'avoir été appuyé que sur la nouvelle du prochain retour de l'Impératrice qui me paraît tout aussi peu fondé. Cette dernière a fait transporter à Mayence toute sa garde-robe d'hiver, et la nature des commandes nouvelles pour lesquelles elle a fait appeler le sieur Leroi, premier marchand de modes de la capitale, fait supposer à ses ouvriers qu'elle monte des costumes pour un nouveau couronnement. Cette donnée, quelque futile qu'elle puisse paraître, acquiert quelque poids par la circonstance que les mêmes ouvriers étaient dans le secret du sacre à Paris plusieurs mois avant le reste du public et que le brodeur, chargé de l'exécution du manteau royal d'Italie, a su à la même époque que l'Empereur réunirait les deux couronnes.

Le 21 décembre.

Toutes les nouvelles les plus sûres confirment les pertes prodigieuses que l'armée française a essuyées depuis l'ouverture de la campagne. On pose entre autres en fait que la levée de quatre vingt mille conscrits de l'an 1807 ne suffira guère pour remplir les lacunes... La correspondance des officiers et employés de la Grande Armée, quoique très surveillée, suffit pour présenter le tableau de toutes les privations auxquelles elle est exposée en Pologne — privations qui augmentent à mesure que l'armée pénètre dans l'intérieur.

La plus grande partie des Polonais qui se trouvaient ici, s'est éclipsée peu à peu. Le Ministre de la police qui paraît principalement chargé de leur conduite a fait signifier aux restants qu'on verrait avec peine leur absence de leur patrie, il a fait entrevoir les suites fâcheuses pour ceux qui ne prendraient pas une part active à sa délivrance et il a offert des secours aux individus que la pénurie d'argent pourrait retenir ici.

Le 29 décembre.

La plus grande stagnation continue à régner ici dans les affaires. Le reste des troupes qui se trouve encore en France est en route pour joindre la Grande Armée... Les deux régiments rouge et vert de la garde de Paris sont également en route pour la Pologne où ils doivent, à ce qu'on dit, faire le service de Varsovie. On parle du projet de rendre mobile une garde nationale qui renfermerait tous les hommes en état de porter les armes depuis l'âge de vingt-deux à quarante-cinq ans, et qui suppléerait au service de toutes les garnisons... On assure que Kosziusko est outré de l'abus qu'on a fait de son nom dans la dernière proclamation dont il a connu l'existence en même temps que tout le public (comme Metternich l'avait prévu). Voulant, à ce qu'on prétend, rester étranger au mouvement actuel dans sa patrie, il doit avoir demandé à retourner en Amérique. On lui a refusé le passeport qu'il sollicitait à cet effet.

1er janvier 1807.

Les préparatifs militaires les plus vigoureux continuent ici sans nulle interruption. La nouvelle levée de quatre-vingt mille hommes prise sur l'année 1807 est achevée et beaucoup

de détachements sont en marche. On ne saurait assez admirer la promptitude extrême avec laquelle tous les ressorts de cette grande machine sont mis en jeu; il suffit d'un mot du souverain pour les mouvoir, un second mot les fait rentrer dans le néant et peut-être jamais grand État n'a-t-il présenté une force aussi extraordinaire et qui repose bien plus sur l'emploi des moyens, que sur la somme des moyens eux-mêmes.

Observateur vigilant, Metternich constate la désillusion qui s'empare graduellement de la France au sujet des Polonais. Il en fait état dans son grand rapport du 8 février.

... J'ai également prédit « *que les succès probables des armées françaises seraient reçues ici comme de véritables défaites* ». Ce que j'ai prévu est non seulement arrivé, mais l'*observateur sur les lieux* peut *seul* croire à l'excès de la lassitude et du mécontentement de ce peuple dont chaque jour nous offre des preuves en foule. Les cabinets étrangers ont beau défalquer sur les récits des gazettes, ils ne supposeront jamais que *rien* de ce que renferment des articles entiers *n'est vrai*; — on ne sauroit supposer par exemple que la lecture d'un bulletin dans les spectacles ne provoque pas le plus léger applaudissement et que l'illumination, ordonnée comme de coutume par la police à tous les propriétaires de maisons lors de la célébration des victoires remportées sur les Russes, et annoncée dans toutes les feuilles publiques comme *ayant été générale*, ne porte que sur les hôtels des ministres du pays et étrangers. Rien de ce que disent les gazetiers sur l'enthousiasme avec lequel marchent les conscrits n'est vrai; il faut enfin un travail particulier *pour apprendre à concevoir la possibilité* d'imprimer, à la face de toute une nation qui est témoin du contraire, des fadaises et des mensonges aussi patents. Il est de fait que les bulletins, et je n'en excepte pas ceux des affaires les plus glorieuses pour les armées, ne produisent ici que l'effet qu'ils peuvent avoir produit dans notre capitale lors de l'occupation française, et que l'interprétation qu'ils reçoivent dans l'étranger est, sans contredit, plus en leur faveur que celle qu'on se permet de leur donner ici très publiquement.

C'est pour rétablir quelque circulation, pour répandre quelques légères sommes dans la classe ouvrière que l'Impé-

ratrice est revenue à Paris. Elle verra beaucoup de monde, les princesses et les ministres suivent son exemple. Il n'est pas difficile à se convaincre que le commerce acquerra à peine un mouvement perceptible par ces faibles moyens.

Tout prouve que l'expédition en Pologne n'a nullement réussi au gré de l'Empereur. Une personne qui se trouve continuellement dans les relations les plus directes avec le ministère m'a dit, il y a quelque temps : « Soyez convaincu que l'Empereur et toute la France sont *désenchantés* sur le compte de la Pologne. » Je cite cette phrase, parce qu'elle me paraît parfaitement exprimer le motif du froid qui règne dans les conseils de Sa Majesté pour le rétablissement de cet ancien royaume, motif puissant sur des Français, qui n'ont vu que de trop près que l'état moral et physique de la Pologne ne répond nullement aux idées romanesques, qu'avait fait naître et que depuis longtemps avait entretenues chez eux l'intérêt d'abord politique et puis révolutionnaire commun aux deux pays. On était habitué en France à juger la Cour de Varsovie d'après celle du roi Stanislas Leczinski à Lunéville; la nation, d'après quelques voyageurs, que leur dépense fait regretter à Paris plus que nulle autre part; le sol et les ressources du pays enfin d'après les calculs exagérés des émigrés polonais. Les François habitués à entendre parler des greniers de la Pologne, de la richesse des propriétaires, de l'enthousiasme du peuple pour la cause de la liberté, sont tout étonnés de ne traverser que des déserts, de ne trouver que quelques misérables Juifs, et un peuple pauvre et étranger à des querelles dans lesquelles de tout temps les nobles seuls jouèrent un rôle. Le général Zayonczeck écrivit naguère à sa femme : « Les Français sont mécontents de nous, et les Polonais ne le sont pas moins des Français. » Le ton de ceux qui se trouvent encore ici a subi un changement très remarquable; ils commencent à craindre que leur cause ne soit plus que secondaire dans les plans de Napoléon, et les charges affreuses qui pèsent sur les propriétaires des provinces envahies sont un des plus puissants calmants qui ait pu leur être administré.

Un revirement total en notre faveur, et qui ne me paraît plus douteux, a été amené par la force des circonstances, et, de l'aveu même du Cabinet, par la loyauté de notre conduite.

Je suis convaincu que nul moment n'a existé depuis le commencement de la révolution, où la balance ait plus penchée vers nous. Le langage même des employés au Département des Affaires étrangères a subi une réforme totale.

... Le *seul point* sur lequel il est important d'agir est l'*Empereur*, mais ce point se rétrécit, se condense, de jour en jour, dans la juste proportion dans laquelle ses intérêts s'isolent de ceux de son peuple, *la divergence de ces derniers existe depuis longtemps, elle n'est généralement sentie en France que depuis peu*, et si cette vérité, incontestable aux yeux de tout observateur impartial, doit essentiellement ajouter à l'emploi des moyens moraux de l'Empereur, si elle doit de même roidir un caractère comme le sien, elle ne le prive pas moins *d'une grande masse de moyens politiques*, et facilitera le rôle que nos intérêts et ceux de l'Europe entière nous dictent.

C'est au cours de cet hiver chargé de gloire et de misère que Metternich faisait la conquête de Paris. Il devenait le familier de tous les salons; il subjuguait le cœur de cette Caroline Murat, sœur de Napoléon, qu'il mentionne d'une façon assez inattendue dans sa lettre du 17 novembre. Mais ses succès mondains n'avaient qu'un rapport très lointain avec ses fonctions officielles. Ayant épuisé dans ses lettres tous les sujets intéressants, Metternich en était réduit à des ragots ainsi qu'en témoigne l'annexe à son rapport du 8 février 1807.

M. de La Rochefoucauld, rappelé de Vienne, s'est expliqué vis-à-vis de moi avec la plus grande franchise sur l'impossibilité dans laquelle se trouve tout honnête homme de servir en pays étranger la Cour de France. Il croit s'être cassé le col en n'exécutant pas les ordres exaspérés qu'il reçut en plusieurs occasions.

Des nouvelles directes on peut être informé que l'Empereur a une maîtresse à Varsovie, *fait que je peux garantir* (!) et qui influe beaucoup sur l'humeur de l'Impératrice qui est dans de véritables inquiétudes. L'objet des soins *très assidus* de l'Empereur et qu'il prend à tâche de cacher autant que faire se peut, est une princesse polonaise dont le nom a été oublié par la personne qui m'a confié la chose[1]. Elle est sans doute tout aussi intéressante sous les rapports politiques qu'elle peut l'être dans l'intérieur de la famille impériale.

1. Il s'agit évidemment de la comtesse Walevska.

L'audience solennelle accordée à madame de Metternich par l'impératrice Joséphine ne fournit qu'une maigre satisfaction à sa vanité. Il se croit pourtant obligé de s'y attarder avec force détails.

Madame de Metternich étant la première ambassadrice qui, depuis l'avènement de Napoléon à l'Empire, doit avoir audience chez l'Impératrice, le mode de la réception et de l'étiquette qui doit s'y observer m'a été communiqué par M. de Ségur, grand maître des cérémonies, et qui est le même qui a été observé lors de la réception de madame la comtesse de Starhemberg en 1761. L'audience a eu lieu aujourd'hui.

Le cortège de l'ambassadrice comprenait trois voitures : la première était occupée par un gentilhomme de l'ambassade, la deuxième par un chambellan introducteur; dans la troisième se trouvait l'ambassadrice elle-même. Les moindres gestes de la souveraine et de l'ambassadrice étaient ordonnés d'avance.

En arrivant chez l'Impératrice, celle-ci se lève, l'ambassadrice lui fait trois profondes révérences et lui adresse son compliment. Si l'audience a lieu debout, l'Impératrice la termine au bout de quelques moments par une inclination de tête. Si l'audience a lieu assise, on avance un pliant vis-à-vis de l'Impératrice, et l'ambassadrice s'y assoit.

Décidément il n'y avait plus grand'chose à faire à Paris tant que devait se prolonger l'absence de l'Empereur. Metternich s'impatiente; il obtient l'autorisation de son ministre de se rendre auprès de lui à Vienne. Mais ce projet ne peut être mis à exécution. La volonté tyrannique de Napoléon retient dans sa capitale les diplomates accrédités auprès de sa personne qu'il considère comme ses otages. « A Paris, écrit Metternich en date du 17 février 1807, nulle autorité ne se prétend autorisée à délivrer des permissions de départ à des membres du corps diplomatique à moins que ce ne soit pour se rendre au quartier général impérial. »

Metternich prolonge donc son séjour à Paris et s'adonne pendant un mois entier aux plaisirs mondains; il ne les interrompra pas une seule fois pour écrire à son gouvernement. Ce n'est que le 31 mars qu'il s'efforcera d'expliquer son long silence en disant « qu'il veut éviter de se donner un air affairé ».

On me regarde ici, écrit-il, comme un *monument public* fait pour être vu sans faculté de voir. Je n'ai point mérité de ne pas agir, car l'Empereur et à son exemple M. de Talleyrand, ont eu grand soin d'éloigner d'ici et de concentrer près de

leurs personnes tout foyer d'action. Les observations journalières sur l'opinion du public, que nous sommes tous dans le cas de faire, sont trop peu flatteuses pour la personne du souverain, auquel l'expédition actuelle fait le plus grand tort, pour que cet homme, le plus irritable, le plus soupçonneux, le plus inquiet de tous les êtres, ne sache un véritable gré à tout diplomate qui a l'air de n'attacher nulle valeur à ce qui se passe sous ses yeux.

Dans un deuxième rapport daté du même jour il fait une analyse détaillée de la situation. Il y constate une fois de plus l'extrême lassitude du peuple et le mauvais esprit qui régne même dans les sphères les plus élevées et jusqu'à la cour des Tuileries.

Le 31 mars 1807.

... En confrontant les rapports du général Vincent en date du 12 janvier avec ceux qui arrivèrent à Votre Excellence de ma part à peu près sous les mêmes dates, Elle doit avoir été frappée de la différente manière dont nos relations avec la France étaient envisagées à Varsovie et à Paris. Mes rapports, renfermant ma conviction que l'on cherchait à se rapprocher de nous, ont l'air d'être démentis par les explications acerbes auxquelles notre envoyé à Varsovie s'est trouvé exposé. Les formes propres à l'Empereur et à M. de Talleyrand, les vues de ce premier, qui ici me parvinrent par des canaux dans lesquels ils eurent le temps de filtrer, expliquent par le seul éloignement des lieux cette disparate apparence. La France entière, et il n'y a sous ce rapport qu'une seule et même voix, désapprouve la guerre actuelle; il ne manquerait pour combler la mesure de l'improbation publique que de nous y voir prendre parti contre l'Empereur. On n'est toujours que trop tenté de croire ce que l'on craint, chaque jour qui s'écoule sans apparence de paix augmente la lassitude du peuple, chaque jour lui fait craindre que l'embrasement ne devienne encore plus général, enfin chaque bruit d'armement, de mouvement quelconque chez nous est accueilli comme le précurseur de nouvelles catastrophes. Les scènes que M. de Talleyrand a faites au général Vincent relativement à ma course à Vienne, les feuilles publiques et le soin que l'on a d'y faire insérer le plus souvent possible des articles propres à rassurer

le public sur l'excellence de nos dispositions, tout prouve à Votre Excellence la vérité de ma thèse. J'ignore quels sont les termes de nos relations actuelles, j'ignore de même si l'Empereur croira devoir consulter l'opinion publique pour donner cours à sa haine contre l'Autriche, mais le moment actuel ne me paraît pas favorable pour heurter de front la première, et pour sacrifier à la seconde. Ses boutades, les incartades qui ne lui sont que trop communes dans les explications verbales qu'on est dans le cas d'avoir avec lui, n'influent guère sur ses déterminations qui ne portent que des nuances de ces manières et dont le fond repose toujours sur les bases les plus froidement calculées. Il me paraît que nos relations avec lui, que le plus ou moins de danger que nous avons à courir de ses attaques directes, ne peuvent jamais se calculer sur ce que lui et son ministre *disent*, et sur la *tournure* de nos relations politiques avec eux. Il nous attaquera au sein de la paix, le jour où il aura la certitude de nous écraser; il cherchera à nous maintenir dans l'assiette qui lui conviendra le mieux, quand tout mouvement de notre part lui paraîtra compromettant, et vingt boutades ne seront dans ce cas que vingt essais de neutraliser par une terreur panique nos puissants moyens qu'il supposera toujours dirigés par le calcul très naturel de nos intérêts et de ceux de l'Europe entière, dans un sens qui ne peut être le sien aussi souvent que sa position offre quelque prise.

Il serait difficile de tracer le tableau de la Cour des Tuileries le jour de l'arrivée du courrier expédié par l'Empereur le lendemain de la bataille d'Eylau. Plusieurs indices précurseurs qui ne sont point équivoques pour les personnes qui connaissent le terrain, prouvèrent, dès le lundi matin, qu'un événement important venait de se passer à la Grande Armée. Ce n'est qu'au cercle du soir que l'archichancelier parut, dans la pièce où se réunissent les grands dignitaires et les ambassadeurs, muni du 56e bulletin; il en fit lecture sans l'accompagner de remarques. L'Impératrice se chargea de fournir un moment après beaucoup de détails qu'elle se permit d'accompagner d'une infinité de données et de regrets sur l'horreur d'un combat qui avait enlevé un grand nombre d'officiers connus. La consternation des personnes en place

fut telle que l'opinion publique ne flotta pas un moment entre l'idée d'une victoire disputée et d'une bataille perdue. L'espèce de terreur qui paraît avoir été au quartier général français la suite immédiate de cette affaire, une fois communiquée ici, tous les soins qui furent pris, tous les puissants ressorts qu'on fit jouer bientôt ne diminuèrent en rien l'impression profonde des premières données. Il ne me paraît pas problématique que l'Empereur, peu accoutumé à voir entraver aussi complètement une entreprise de laquelle dépendait le succès assuré et complet de la première campagne, n'ait été fâché plus tard de s'être livré à l'impulsion du premier moment. Des lettres subséquentes à l'Impératrice continrent des réfutations complètes de ce que renfermaient les premiers bulletins. Les Français, dont l'extrême mobilité fait la base première de ce qu'ils se plaisent à nommer caractère, ne prirent pas le change, et la conviction de l'impossibilité que leurs armes puissent éprouver un revers, et surtout en éprouver un par les hordes sauvages du nord, a complètement cédé à une idée exagérée des résultats de la bataille d'Eylau et de la valeur des armées russes. Toujours extrême en tout, on doute maintenant aussi peu à Paris de la possibilité que l'armée française ne soit incessamment détruite, qu'on remettait naguère à la quinzaine son entrée à Pétersbourg. Il ne m'a pas été difficile d'observer ici combien l'opinion que nous allions sous peu nous déclarer contre la France a sur-le-champ découlée aux yeux du public de la certitude d'une opération française manquée. Et comment une nation que dix-huit années de révolution ont habituée à n'attacher à des traités et à des transactions politiques que la valeur de la signature, dont tous les gouvernements qui se sont succédé n'ont jamais consulté que l'intérêt du moment, pourrait-elle supposer que nous ne soyons point tentés d'agir comme leur chef agirait à notre place. Mais si tout le public parle de la guerre avec nous, ce n'est que parce qu'on la redoute comme le comble des maux du moment, et comme pouvant en amener d'incalculables sur un pays où le souverain a trouvé moyen de lier tant d'intérêts individuels à sa personne. Telle est l'assiette de l'opinion publique à Paris sans nulle exception. Le général Vincent est seul à même d'éclairer Votre Excellence sur les dispositions

de l'Empereur, sur lesquelles je n'ai maintenant nulle donnée.

La plus grande activité continue à régner en France pour réparer les pertes prodigieuses que la Grande Armée a faites depuis le commencement de la guerre. Des hommes instruits assurent que toutes les forces françaises disponibles en Prusse n'excèdent pas cent vingt mille hommes combattant. La levée des derniers quatre-vingt mille hommes est en pleine marche, elle ne saurait être suffisante pour tenir la campagne de cet été, et on s'attend généralement à une nouvelle conscription dans le cours du mois prochain. Des données que le Gouvernement a reçues de Jersey font porter sur les côtes tout ce qu'il y a de gendarmerie de disponible dans l'intérieur de la France. Le bruit court que trois mille Russes se trouvent dans cette île; j'ignore jusqu'à quel point il peut être fondé, mais on s'attend généralement à des opérations sur la côte dès que la saison le permettra, et nous voilà arrivés à cette époque. La garnison de Paris change journellement et n'est composée que de conscrits qui, les premiers jours après leur arrivée, font le service dans leurs habits de paysans; ils montent peu après la garde en veste, et partent pour leurs différents corps dans cet état; ce n'est qu'en Allemagne qu'on les habille complètement des dépouilles de tant de magasins mis en réquisition...

31 mars 1807. Annexe.

Le bruit d'une très prochaine rupture entre nous et la France courut il y a à peu près dix ou douze jours parmi les personnes les plus initiées aux affaires; il fut accueilli par elles avec une véritable terreur.

Dans les rapports suivants qui se font de moins en moins nombreux, Metternich continue à noter les symptômes du mécontentement ressenti par le peuple français et son ardent désir de la paix.

Le 7 avril.

Les efforts les plus vigoureux entrent trop habituellement dans les calculs de l'Empereur pour que le nouveau renfort qu'il vient d'exiger ait droit d'étonner; il est cependant de nature à porter la consternation dans toutes les classes de la société; les familles peu aisées se voient enlever leur fils à un

âge où les fatigues de la guerre moissonnent une quantité immense; les riches ne conservent même pas l'espoir pour trouver des remplaçants. Je connais des pères de famille prêts à faire des sacrifices de vingt et trente mille francs pour acheter un remplaçant et qui désespèrent du succès de leur vœu. Cette mesure et tout ce qu'elle entraîne de maux individuels et domestiques, ne s'exécutera pas moins généralement avec la plus grande soumission; on en pleure dans les campagnes et on en crie dans les salons; c'est à cela que se borne, depuis la fin des mouvements révolutionnaires, toute la résistance que risque d'éprouver le Gouvernement.

Le 5 juin.

Le vœu pour la paix étant général, les plus légères espérances trouvent une foule de commentaires. On ne songe qu'à distraire et à amuser le peuple parisien; c'est donc aussi dans les détails de ces soins que les amis de la paix se plaisent à saisir quelque fil. L'étude d'un grand opéra commandé par la police (!) qui a fourni à l'auteur, M. Esmenard, le sujet du *Triomphe de Trajan*, étude qu'on pousse autant que possible, semblerait promettre le retour de l'Empereur. Tous les frais de ce spectacle qu'on monte avec la plus grande magnificence et célérité sont supportés par la police.

Les préparatifs militaires n'ont, d'autre côté, nullement diminué. Nous avons vu passer sous nos fenêtres, depuis plusieurs jours, des trains immenses de charrois tout neufs qui se dirigent vers la Grande Armée. Les boulevards de Paris sont assurément le lieu le moins propre à observer les opérations militaires, mais tout mouvement y fait d'autant plus de sensation qu'il n'entre pas dans les calculs du Gouvernement d'attirer maintenant sur ce point les regards du public, et que par conséquent, l'impossibilité de faire autrement peut seule en être le motif.

Ce n'est que vers la fin de l'été que la signature du traité de Tilsit, survenu le 7 juillet, fournit à l'ambassadeur d'Autriche matière à des réflexions intéressantes. Le début de son rapport du 26 juillet a été publié dans *Mémoires et Documents*. Mais l'éditeur en a supprimé la fin pourtant bien curieuse : Metternich y signale pour la première fois le bruit d'une prochaine répudiation de l'Impératrice, mais aussi

quelques détails très piquants sur l'état d'esprit de sa belle amie, Caroline Murat, qu'il nomme « madame la grande-duchesse » (l'époux de Caroline avait été promu récemment grand-duc de Berg). Mais ce qui retient surtout notre attention, ce sont les prédictions sur l'instabilité de l'alliance franco-russe que Metternich, avec une rare perspicacité, fait au lendemain même de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre.

Le 26 juillet.

J'ignore encore si l'Empereur Alexandre s'est laissé séduire en entier par les appas que Napoléon doit nécessairement lui avoir tendus; mais j'adopte même cette supposition, la plus funeste de toutes. L'instabilité dans les volontés de l'Empereur de Russie, le mouvement perpétuel de celui des Français, tout doit les désunir dans peu. Napoléon n'ira jamais de pair avec personne. Les premiers moments d'une alliance, dirigée en partie contre nous, seraient sans doute les plus à craindre; mais Napoléon y pensera deux fois avant d'entamer une nouvelle guerre avec nous. Rien n'appelle ses armées vers le midi de l'Allemagne, une partie devra nécessairement rentrer dans ses foyers; une levée de boucliers nouvelle me paraît impossible; la conduite sage, impassible et ferme que nous avons tenue dans tout le cours de cette affaire doit donc nous sauver d'une crise momentanée, et nous gagnons tout si, dans un bouleversement général, nous gagnons du temps sans perdre de nos forces et de nos moyens.

Le prince Murat paraît très mécontent de l'établissement du prince Jérôme, madame la Grande-Duchesse ne cache pas son ressentiment de ce que son époux n'a point rapporté le titre royal pour récompense des fatigues de la guerre (*sic*). On prétend que l'Empereur ne lui destine qu'un petit arrondissement. Ce dernier a écrit à l'Empereur que le royaume de Westphalie aurait trois millions de sujets. On croit que Cassel en sera la capitale. Rien n'est connu du reste à l'heure qu'il est des arrangements qui nécessairement doivent avoir lieu en Allemagne, et on suppose que le Ministère aura grand soin de tenir le marché ouvert (*sic*) le plus longtemps possible, moyen éprouvé de fortune pour une quantité d'individus parmi lesquels M. de Talleyrand lui-même tient le premier rang. On dit au reste que le moment est arrivé où ce ministre quittera le portefeuille pour une des grandes dignités de l'Empire. La

voix publique désigne dans ce cas le général Clarke ou M. de Champagny pour lui succéder.

Un des bruits qui depuis quelques semaines ont été le plus généralement accrédités, est celui de la répudiation de l'Impératrice et d'un nouveau mariage que contracterait l'Empereur dans la vue de s'assurer une succession. Cette opinion générale a pris toutes les formes, elle a parcouru toutes les classes de la société et est parvenue jusqu'à l'Impératrice; elle paraît avoir saisi à dessein une occasion où se trouvèrent réunies chez elle plusieurs personnes pour faire lecture d'une lettre de son époux, conçue dans les termes les plus affectueux. Le bruit n'en a point reçu d'atteinte et il se soutient à peu près avec la même force.

Le rapport annexe, daté également du 26 juillet, est non moins remarquable. Metternich y fait état des renseignements qu'il a recueillis sur l'activité d'agents secrets de la France à Vienne (Hannecart d'Yrval, la dame de Monval, le chanoine baron de Leyxam). Il se charge lui-même de surveiller les intrigues d'un certain sieur Dumussy qui travaille parmi les Hongrois, Polonais etc., et autres sujets des Habsbourg domiciliés à Paris. Il préconise ensuite « l'envoi d'un ou de deux hommes sûrs qui, sous divers prétextes, viendraient à Paris, auraient l'air de tremper dans les machinations des Hongrois et des Polonais, entreraient dans leurs confidences, et, tout en évitant des relations officielles avec l'ambassade, pourraient rendre des services d'une bien haute importance ». Tout le système policier futur du chancelier Metternich se trouve ici en germe. On sera surpris d'apprendre que Metternich ait considéré Napoléon comme son maître dans le domaine de l'espionnage politique ainsi qu'il appert des passages suivants :

26 juillet. Annexe.

Les mémoires de Favier et autres publiés dans le cours de la Révolution suffiraient pour prouver combien les ramifications de l'espionnage politique étaient étendues sous l'ancien régime.

La Révolution, en détruisant un foyer de ces établissements, engendra bientôt des moyens plus dangereux et infiniment plus étendus.

Toutes les têtes exaltées, toutes les réputations flétries, la plus grande partie des fortunes écroulées furent appelées dans tous les pays à servir une même cause. La série des événements ne prouve malheureusement que trop le succès dont ces entreprises criminelles ont été couronnées. Si la France doit au

génie particulier de son chef une partie de la prépondérance qu'elle a obtenue dans le système politique de l'Europe, il n'en est pas moins vrai que toutes les filières d'espionnage et d'influence qu'il a trouvées ou établies ou que partout il a soin d'ouvrir, sont un des plus puissants moyens dont il s'est servi pour arriver à ses fins...

Quels seraient les moyens équivalents à employer chez nous?

Il ne faut ni un esprit pénétrant ni des recherches très particulières pour convaincre tout observateur en France que la grande, la très grande partie des événements qui ont préparé, amené, qui enfin ont rassis l'état actuel des choses est due à deux causes : *calcul* sûr, *mathématique* des moyens, des ressources, des vues, des plans les plus détaillés de la partie adverse; calculs moins difficiles à faire dans le Cabinet de Napoléon que dans les Cabinets étrangers eux-mêmes, où le nombre et la précision des données qui lui servent de base, ou surtout le froid et l'impassibilité étonnante de cet homme se manifestent dans la conception de ses plans; *exécution* appuyée par des ressources toujours prêtes et *effectivement prêtes* de ce qu'exigeraient strictement les circonstances.

L'étendue du premier de ces moyens repose principalement sur la quantité prodigieuse de relations qu'il a su s'établir partout; l'emploi du second lui est propre; mais s'il reçoit l'impulsion de son génie, ce n'est jamais d'après des calculs vagues qu'il choisit les points vers lesquels se dirigent ses opérations. Il a dit avant l'ouverture de la campagne de 1805 qu'il détruirait l'armée autrichienne en Souabe, il a annoncé la destruction de l'armée prussienne à Iéna avant de quitter Paris en 1806.

Dans les premiers jours d'août 1807, Napoléon rentre enfin à Paris, accompagné de Talleyrand. Metternich s'empresse de renseigner Vienne sur les premiers actes de l'Empereur après son arrivée dans la capitale. La première audience accordée au corps diplomatique après le retour de Napoléon de Tilsitt a souvent été décrite, Metternich ne se contente pas d'en fournir un récit détaillé, il y joint des renseignements précieux sur la réception du Sénat ainsi que sur l'état de la question polonaise.

Les propos qu'il tint contre la Prusse portèrent le cachet du plus profond mépris pour cette puissance; on a remarqué

qu'en parlant d'elle, il s'est servi plusieurs fois de l'épithète de *canaille*... « Ce sont des lâches, disait-il, des colosses d'hommes sans âme, qui savent bien faire les fanfarons, dire des calomnies de moi, de mes maréchaux, qui ne se battent pas...

Les hommes dans ce pays-là ne valent pas plus que le sol, vilain pays, vilain peuple, tout tend la main, j'aurais pu acheter tout. Quand les forteresses capitulèrent, personne ne pensait à l'honneur du pays; pour pouvoir emporter leur vaisselle, leurs portemanteaux, leurs légumes, (ils ont une espèce de choux dont ils font provision et qui ne sont bons qu'après une première gelée), il n'y a de bassesses qu'ils n'aient faites. Ils sont rampants dans l'adversité, point d'élévation, point de sentiments comme on en rencontre chez d'autres peuples. Les Polonais sont bien autre chose; ils ont l'esprit français; à Varsovie, j'ai cru être à Paris, ils sont remplis d'honneur et se battent parfaitement. Il n'y a, à la vérité, que les nobles qui font la nation, tout le reste est serf, mais ces serfs sont bien autre chose que les serfs russes; ces derniers sont plus brutes; ils restent là exposés au feu de batterie comme des machines et se laissent tuer sans bouger... Après tout, l'armée autrichienne vaut encore mieux, elle a bien souffert dans la dernière guerre, mais, après l'armée française, c'est la meilleure en Europe. »

Le 8 août. Annexe 25.

L'Empereur s'est trouvé entièrement déçu dans son attente sur le compte de la Pologne, et son expédition vient de fournir une nouvelle preuve combien il est peu possible de se fier aux rapports des émigrés et des mécontents de tous pays. Il était convaincu qu'il lui suffirait de mettre le pied sur le territoire polonais pour être secondé par une insurrection générale dans les trois partages; l'armée, au lieu de ce secours qu'elle attendait, n'a trouvé que des sujets de plaintes sur le peu de ressources que lui fournirent les habitants de provinces pauvres et manquant elles-mêmes des premiers moyens d'installation.

Le 19 août 1807. Annexe 21.

Le dernier mot que l'Empereur a adressé au prince Joseph Poniatowsky, fut le suivant : « *Vous êtes ministre de la Guerre.*

Je vous laisse une armée de trente mille hommes; c'est à vous à travailler et à tout préparer, et dans deux ans votre affaire pourra s'arranger. »

Cette courte phrase renferme plus que tous les raisonnements pourraient y ajouter. Elle est assurément de nature à ne pas devoir seulement éveiller toute notre attention, mais à devoir produire le même effet à Pétersbourg. Je puis garantir la certitude du fait, ainsi que celle d'une autre phrase, qu'il a dit à Dresde à une personne, dont je la tiens. « *Je sais commander à l'opinion et lui obéir quand il le faut. La nation a demandé mon retour à Paris, je me rends à son vœu, l'armée a voulu du repos. Je le lui ai donné. Mais je regarde l'affaire de la Pologne comme le plus beau fleuron de mon existence politique. Je ne la perdrai pas de vue, et ce que j'ai cru ne pas devoir faire dans ce moment, se fera dans quelques années d'ici. La pierre est jetée. Je ne puis plus l'arrêter.* »

A cette même date du 19 août, Metternich annonce à son gouvernement le changement qui venait d'avoir lieu au Ministère des relations extérieures : Talleyrand était remplacé par Champagny.

Paris, le 19 août 1807.

Le changement dans le Ministère des relations extérieures que j'ai eu l'honneur d'indiquer comme probable à Votre Excellence par une de mes précédentes dépêches, a eu lieu le 9 de ce mois. Le prince de Bénevent qui depuis longtemps cherchait à se retirer des affaires, qui surtout désirait se soustraire à un genre de vie qui ne convient nullement à ses goûts et à l'état de sa santé, avait renouvelé ses instances près de l'Empereur à son retour à Paris. Il désespérait encore la veille du succès de ses vœux, et le public s'est trouvé instruit par le *Moniteur* de leur réussite peu d'heures plus tard que le Vice-Grand Électeur lui-même.

Les différentes impressions que fit cette nouvelle sur les ministres étrangers, et sur la foule de solliciteurs allemands qui refluent à Paris, offrirent le plus bizarre aspect à l'observateur impartial. Si les principes de M. de Talleyrand paraissent nous avoir été plus favorables dans les derniers temps, ce que ses rapports avec M. de Vincent, et plusieurs données que j'ai ramassées depuis le retour de l'Empereur, sembleraient assez

confirmer, il n'en est pas moins vrai que nul fait n'est encore venu à l'appui d'un changement dans sa manière de nous apprécier. Nous avons connu M. de Talleyrand, nous avons senti le poids de la France sous son ministère, nulle Cour ne connait plus directement M. de Champagny que la nôtre; si nos relations avec le Cabinet des Tuileries s'améliorent, le nouveau ministre n'y aura sans doute qu'une très faible part, si elles restent les mêmes, *nous n'aurons ni gagné ni perdu au troc*; et voilà au fond à quoi se réduit ma manière d'envisager le renouvellement du Ministère. Une seule tête conçoit, ordonne, exécute, ici; tous ceux qu'il emploie ne lui servent que de manœuvres. Un ministre sans caractère exécutera les ordres de l'Empereur dans le moment même où il les reçoit; un autre qui en aura un peu plus attendra le lendemain, dans l'espoir de faire agréer quelque modification qu'il n'aura point osé articuler dans le premier instant. Le ministre fort, probe, et d'un caractère décidé, ne se soutiendra jamais vingt-quatre heures; c'est donc sur les deux premières échelles qu'il me paraît seul possible de calculer les hommes chargés du portefeuille des Affaires étrangères à Paris. Les amis de M. de Talleyrand assurent qu'il appartenait à la seconde de ces classes, tout le monde à peu près se réunit sur le peu de capacité de M. de Champagny, et sur son extrême souplesse vis-à-vis de son maître. Je regarde le changement comme peu important pour nous.

Il n'en est pas de même de beaucoup d'autres, et surtout des petites cours qui nourrissaient depuis plusieurs années le département des Affaires étrangères des meilleurs de leurs sucs. Tout ce qui, de loin et de près, tenait à M. de Talleyrand par des relations d'affaires s'est enrichi. Il y a des fortunes immenses parmi les acolytes, le nombre de fortunes médiocres qui toutes découlent de la même source est infini. Le bulletin joint au présent rapport renferme le récit du dernier coup de filet de la bande. Il prouvera à Votre Excellence que rien n'échappoit à sa convoitise. La déroute aussi ne saurait-elle être plus complète qu'elle ne l'est parmi les amis de la maison. Ils accusent hautement M. de Talleyrand de folie, d'une impardonnable paresse pour servir ses propres intérêts, ils le voient ruiné d'ici dans quatre ans, n'ayant plus que quatre cent mille

livres d'appointements, et, ce qui est de fait, beaucoup de laisser-aller et d'insouciance dans ses affaires.

Les agents étrangers regrettent l'argent qu'ils ont dépensé, et calculent d'avance ce que pourrait leur coûter le nouveau Ministère. La première mise est perdue, et elle a été si forte, que la nouvelle administration peut, à peu de frais et avec beaucoup de profit, acquérir la réputation d'un extrême désintéressement.

Il est difficile de supposer que M. de Talleyrand conservera quelque influence dans la marche des affaires politiques. L'Empereur ne consulte pas, et l'apathie naturelle à cet ancien ministre ne le portera guère à s'immiscer dans ce qui ne le regarde pas directement. Les détails de ses fonctions actuelles sont multipliés mais minutieux, et ne s'exercent que sur les élections et promotions dans les différentes carrières législatives.

Je ne négligerai rien pour tâcher de mettre à profit (si la chose est possible, ou si elle en mérite le nom) les bonnes dispositions dont les premières paroles extra-officielles de M. de Champagny portent l'empreinte, malheureusement la première déclaration officielle qu'il a été dans le cas de me faire ne prouve-t-elle pas autant pour les dispositions de son maître.

Comme on le voit Metternich déclarait que l'Autriche n'aurait « ni gagné ni perdu au troc ». Pourtant les dernières phrases du rapport sont déjà empreintes d'un certain pessimisme. Le fait est que Metternich ne se trouvait plus avec Champagny dans cette communauté d'esprit qui avait toujours caractérisé ses rapports avec Talleyrand. Les deux diplomates les plus rusés du siècle s'étaient toujours entendus comme larrons en foire, même quand ils étaient officiellement adversaires. Avec Champagny qui ne possédait ni la souplesse, ni la vivacité d'esprit, ni le manque de scrupules de son prédécesseur, les choses se présentaient sous un aspect différent. Le heurt de deux caractères se fait sentir dès la première entrevue. Après avoir échangé les compliments d'usage, Champagny demande à son interlocuteur « sur un ton mielleux » ce que veulent signifier les récents armements autrichiens; Metternich ne peut lui cacher son étonnement, il prend un ton très sérieux « et riposte avec énergie qu'une réorganisation de l'armée ne saurait être interprétée comme de nouveaux armements ». « L'armée autrichienne reprend le pied qui lui convient », s'écrie l'ambassadeur. Le loyal Champagny ne s'attendait probablement pas à une pareille « rebuffade : il s'embarrasse et s'embrouille ». Mais Metternich est mé-

content lui aussi. « Nous n'avons pas fait un pas en avant », écrit-il, (rapport du 19 août, annexe B) « toutes les questions sont ouvertes. Rien n'est plus ridicule que la mauvaise querelle qu'on nous cherche dans ce moment pour éluder la question de Braunau. Je ne crois pas prévoir qu'il soit possible d'obtenir une alliance dans ce moment. On nous la proposera le jour où la brouille avec la Russie recommencera et ce jour est inévitable, et, d'après ma conviction intime, plus prochain que beaucoup de personnes ne le supposent ».

Par la suite les rapports de Metternich et de Champagny se poursuivront sur le même ton aigri qui avait marqué la première entrevue, Metternich déteste et méprise le nouveau ministre. Tantôt il l'accuse de « balbutier des phrases confuses », tantôt il lui reproche des « phrases entortillées » (rapport du 12 octobre). Il le rend responsable de toute une cabale montée contre l'ambassade d'Autriche (de connivence avec la police) dont il fait grand état dans son rapport du 23 septembre.

Paris, le 23 septembre 1807.

... J'avais fait mention dans mon entretien des bruits qui depuis quelque temps circulaient à Paris sur la plus prochaine brouillerie entre nos deux Cours. Ces bruits s'étaient tellement accrus à cette époque, ils s'étaient si fort ancrés dans toutes les classes du public, que je ne pouvais plus faire un pas sans être interrogé par mes collègues ou par des personnes de la société sur le moment précis de mon départ d'ici. Si la police ne peut point empêcher la naissance de pareils bruits, il ne dépend pas moins d'elle de les arrêter à temps pour qu'ils ne deviennent pas indécents. Rien ne ressemblait davantage à la position dans laquelle s'était trouvé M. de Lucchesini après la paix avec l'Autriche que la mienne une année plus tard. Cette parité était tellement frappante que plusieurs de mes collègues ne me cachèrent pas leurs soupçons qu'on désirait me voir jouer le pendant du rôle du ministre prussien. Décidé à n'en rien faire, et à ne pas me laisser dérouter dans la marche ferme et droite que je m'étais imposée, je parlai exprès à M. de Champagny des bruits publics, pour lui dire que si quelquefois déjà on s'était plaint de la part de la France des dispositions de nos peuples et des ragots qui se débitent dans nos cafés, je ne tenais à mon tour nul compte de ces sots propos dont on m'accablait ici journellement... « Je ne sais rien de tous ces bruits », me dit M. de Champagny. « Je ne vous en parle, lui répondis-je, que pour vous assurer que je n'en saurai jamais davantage moi-même. »

Il n'en fut pourtant pas ainsi et un fait scandaleux, arrivé quelques jours après cet entretien et pendant lesquels je n'avais pas entendu parler de M. de Champagny, me parut de nature à ne pas devoir être passé sous silence de ma part. Sorti de chez moi vers deux heures, mon Suisse me prévint en rentrant une heure après, qu'un sergent de la gendarmerie d'élite s'était présenté chez lui *en uniforme* pour lui demander si j'étais à Paris? Si je comptais en partir? et quelle route je prendrais? Le Suisse lui ayant observé qu'il n'avait pas de compte à lui rendre, le gendarme lui dit qu'il venait de la part de son capitaine savoir si j'étais parti pour Vienne. Mon homme lui dit que je me promenais probablement sur les boulevards. Un moment après que le gendarme avait quitté l'hôtel se présenta un homme en habit bourgeois et qui répéta les mêmes questions. Le Suisse voulant moins encore s'expliquer vis-à-vis de lui, il lui déclara être envoyé par le commissaire de police du quartier.

Un dîner chez M. de Champagny me fournit le même jour une occasion que je désirais pour lui rapporter ces faits. Il me dit que la chose était tellement inconcevable que, si je ne la lui assurais, il aurait peine à y croire. Il s'offrit à en parler à la police. « Vous ferez ce que vous voudrez, lui dis-je, et ce n'est pas dans cette intention que je vous cite ces faits, mais n'allez pas dire une autre fois que c'est nous qui répandons des alarmes, et qui donnons des inquiétudes. Votre correspondance de Vienne ne vous fournira jamais de pareilles données. »

Les négociations diplomatiques ne s'en poursuivent pas moins et après huit jours de débats Metternich parvient à signer à Fontainebleau (le 10 octobre 1807) la Convention relative à la rectification des frontières entre l'Autriche et l'Italie : le principal point litigieux entre Napoléon et l'Autriche se trouve donc éliminé. Entre temps, les potins suivent leur cours et sont soigneusement notés par le zélé ambassadeur. Tantôt il s'agit des infidélités de Caroline Murat, tantôt des débordements de l'Empereur lui-même. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant le document officiel dans lequel Metternich accuse le général Junot de « relations peut-être trop intimes » avec son ancienne maîtresse « madame la grande-duchesse de Berg ». Ne s'efforçait-il pas lui-même à ce moment d'adoucir les déceptions conjugales de madame Junot. Le départ de Junot pour Bayonne qu'il signale dans son rapport comme une marque de disgrâce de l'Empereur devait lui causer une satisfaction toute particulière, le laissant en tête-à-tête avec la future

duchesse d'Abrantès. Le rapport concernant la liaison de l'Empereur avec mademoiselle Cusani (supprimé dans *Mémoires et Documents*) est tout aussi curieux.

19 août. Annexe G.

Le général Junot qui est chargé du commandement du corps d'armée qui se rassemble près de Bayonne, ne reprendra pas le gouvernement de Paris. Des relations peut-être trop intimes, mais en tout cas trop peu voilées avec madame la grande-duchesse de Berg lui ont attiré cette marque de disgrâce de la part de l'Empereur qui le prive d'une place de plus d'un million de rapport et d'une très grande influence. On désigne le général Hulin comme commandant d'armée à Paris.

Le 12 octobre 1807.

L'Empereur dont les passions vives se développent toujours davantage, est maintenant intimement lié avec une demoiselle Cusani, de Gênes, qui réunit tous les honneurs des dames du Palais au simple titre de lectrice de l'Impératrice. Il cadre d'autant plus mal avec ses facultés que la maîtresse ne comprend guère l'italien et que la lectrice ne lit que très mal le français. Son emploi du reste est tellement connu qu'on n'en parle plus. Toutes les dames de l'Impératrice et des princesses douées de quelques charmes ayant passé par les mêmes fonctions (*sic*) et nulle n'ayant pu se flatter de fixer l'Empereur, aucune ne se vante de son existence passagère (*sic*) et ne trouble le succès, également temporaire, de celle qui lui succède. Le règne de la lectrice est donc infiniment paisible.

Entre temps les rapports entre Metternich et Champagny s'envenimaient de plus en plus, comme on peut en juger d'après le rapport suivant :

12 novembre. Annexe L.

M. de Champagny me relança de nouveau sur ce qui, si souvent, avait fait le sujet de nos discussions : la malheureuse et pitoyable imputation de nos armements. Il me rapporta des griefs tellement ridicules que j'aurais refusé de les écouter si je n'avais appris par le grand-duc (encore Murat!) que l'Empereur lui en avait précédemment fait mention.

Je me bornais donc à lui répondre que je tenais trop à ma réputation diplomatique pour me charger de transmettre à ma Cour les rapports saugrenus dont il venait de me faire lecture, s'il ne me communiquait les rapports eux-mêmes; « Ma Cour, dis-je, doit être enfin mise dans le cas de juger à fond la nature de vos griefs, et par conséquent, la nature des égards qu'elle doit leur vouer. »

Heureusement un nouveau revirement se produit en ce moment. Sur l'ordre de l'Empereur, Talleyrand reprend la direction suprême des affaires extérieures. Champagny reste ministre, mais il jouera un rôle nettement secondaire. Metternich note cet événement heureux pour lui en cette même date du 12 novembre.

Il était à prévoir que M. de Champagny, appelé à son poste actuel par des préjugés favorables de l'Empereur, aurait infiniment de peine à les justifier. L'excès de souplesse n'est jamais allié qu'à un manque total de caractère, et si Napoléon ne désire pas rencontrer une contradiction ouverte dans un de ses serviteurs, il ne peut guère mieux aimer en lui une absence complète d'énergie qui ne produit qu'un commérage politique également odieux pour le maître et pour les personnes chargées de traiter avec son ministre.

M. de Talleyrand a l'air de rejeter loin de lui toute influence directe dans les affaires; mais c'est tout juste sous ce masque qu'il fera constamment celles dont il voudra s'occuper, et qu'il embourbera M. de Champagny (pour les talents duquel il a le plus profond mépris) dans tous les mauvais pas. Il se rendit le jour même de sa désignation à ses nouvelles fonctions chez Champagny. Je sais de main sûre que Champagny se borna à lui répondre qu'il serait trop heureux de servir sous ses ordres.

Metternich va voir Talleyrand, qui le comble de compliments sur la sagesse du gouvernement de Vienne depuis Presbourg :

« Vous êtes maintenant dans la véritable attitude pour attendre qu'on vienne à vous. L'époque n'est pas venue où vous devez tendre plus loin, mais elle viendra. L'Autriche est nécessaire à l'existence de l'Europe, je dirais même je dis, que je la crois nécessaire au maintien de l'ordre social, et c'est l'Autriche intacte et tout entière et tout à fait grande

puissance qu'il nous faut pour le garantir (*sic*). Tels sont mes principes et ma façon de voir tout entière... »

En recueillant ici les traits principaux d'un entretien qui dura plus d'une heure et dans lequel M. de Talleyrand, anciennement si boutonné et si mesuré, s'est expliqué avec une franchise et en des termes tout à fait prononcés, je dois nécessairement porter à Votre Excellence la question : quel peut être le motif d'un pareil changement?

Ces motifs datent de loin; ils tiennent faiblement au moral de ce ministre et bien plus fortement à ses dispositions physiques. Las du métier que depuis longtemps lui a fait faire l'Empereur, il ne vise qu'à un ordre de choses qui lui assure de l'influence dans ses affaires sans l'exposer à des privations éternelles, dont il souffre plus que nul autre. M. de Talleyrand a de tout temps été homme à systèmes; ce penchant a néanmoins toujours cédé à son ambition et à sa soif de richesses dans les occasions où il lui a fallu sacrifier un de ces deux points de vue à ses principes. Il les appela constamment à son aide quand il crut pouvoir les faire marcher de pair avec sa carrière et sa fortune. La première est comblée, la seconde immense; il revient donc à ses points de vue fixes — et heureusement paraissons-nous essentiellement cadrer dans son plan...

Il entrevoit... que les choses allant trop loin, la catastrophe n'en sera que plus cruelle Il a dit ces jours derniers à un de ses amis : « Moi, je ne serai peut-être plus, mais vous verrez encore toutes les nations de l'Europe tomber sur nous et se venger sur leurs oppresseurs du joug odieux qu'on leur impose. »

Si M. de Talleyrand a pensé ainsi depuis quelques années, il n'a le courage de s'expliquer que maintenant.

Une ère nouvelle s'ouvre ainsi. Metternich et Talleyrand vont conspirer désormais à travers les vicissitudes politiques du moment à la chute de l'Empereur.

C. DE GRUNWALD

L'ÉCRASEMENT DES CLASSES MOYENNES

Il n'est pas de secteur de la collectivité française qui n'ait été affecté par les profonds bouleversements intervenus depuis deux mois.

L'institution d'un ministère de masses, une révolution pacifique, mais violente, les occupations d'usines, l'apparition d'une « légalité nouvelle » n'ayant que peu de ressemblance avec l'ancienne, l'intrusion évidente d'un gouvernement étranger dans la politique extérieure de la France, il y avait bien de quoi désorienter l'opinion publique. Les mieux intentionnés des observateurs ont prétendu découvrir une volonté claire de rénovation dans ce qui apparaît comme composé surtout de contradictions. Il serait très beau qu'un chef ait toujours le dessein de ce qu'il fera. On se contenterait même qu'il construise *a posteriori* le dessein de ce qu'il a fait, et telle est l'œuvre des thuriféraires officieux. Pour nous, nous cherchons à discerner les conséquences obscurément contenues dans les actes gouvernementaux. Sans nous attarder aux liens qui peuvent les unir à une volonté préexistante, nous remontons ainsi au « dessein » sous-jacent suivant lequel l'invisible nature des choses les organise autour d'événements dont le sens échappe souvent à leur auteur.

Le jour où M. Paul Reynaud, par une intuition lumineuse, a montré le chef du parti socialiste traitant avec les « deux cents familles » pour la solution des conflits ouvriers, il a ouvert

une brèche de clarté dans le chaos au milieu duquel tous se débattaient. Depuis, on s'est rendu compte dans tous les milieux à quel point cette apostrophe correspondait à une vérité que le proche avenir devait se charger de développer encore. Il y aura sans doute beaucoup de victimes de l'idéologie qui règne présentement, mais la plupart d'entre elles seront prises dans la classe moyenne, qui sera sûrement la plus durement et la plus irrévocablement frappée.

Il est étrange de voir un effort, que de bonne foi peut-être ceux qui l'ont fait ont cru destiné à briser l'oppression capitaliste, se retourner finalement de tout son poids contre la moyenne propriété, c'est-à-dire l'agriculture, l'artisanat, et le commerce indépendant. Personne n'a voulu cela, mais c'est cela qu'on a fait.

***

Le mois de juin 1936 a été employé à des négociations collectives ou privées, aboutissant à la signature de contrats collectifs de travail et à des relèvements de salaires souvent très importants. On a constaté que les grandes entreprises étaient généralement les premières à accepter les revendications ouvrières et, qu'au contraire, les conflits duraient indéfiniment lorsqu'il s'agissait d'affaires de moyenne ou de faible importance. Enfin, lorsque les grèves parurent s'étendre à l'agriculture, on eut nettement le sentiment qu'une réaction diffuse, mais violente, se ferait jour. Ce processus correspond à une réalité profonde : la grande industrie peut plus facilement s'adapter aux nouvelles conditions de vie qui lui sont faites que la moyenne industrie et le petit patronat.

Le premier choc que les entreprises aient à supporter du fait des grèves, est financier. L'arrêt de l'exploitation accompagné du paiement même partiel des grévistes, coûte très cher. L'élévation des salaires, consentie avant toute reprise des affaires qui la justifierait du point de vue économique, nécessite un effort immédiat considérable de trésorerie. Les entreprises françaises réagissent de façon très différente à cette double exigence.

Le gouvernement a proclamé lui-même qu'une aide finan-

cière devait être accordée aux entreprises pour leur permettre de supporter l'épreuve de force à laquelle elles étaient soumises. On connaît la thèse : une augmentation de salaires entraînant une hausse du pouvoir d'achat de la classe ouvrière (et de celle-là seulement) et, avec elle, une inévitable mais lente hausse des prix, l'industrie, l'agriculture, et le commerce, doivent redémarrer à la remorque de cette impulsion initiale. Avant que les résultats attendus se soient fait sentir, un effort de trésorerie (la fameuse « inflation de secours » dont il a été tant parlé) doit supporter l'ensemble de l'économie. Certes il y a loin des promesses générales d'un Gouvernement à l'application pratique de celles-ci dans le menu détail de la vie quotidienne. Mais il est inévitable que l'État fasse par la Banque de France ou par le Crédit National des avances aux entreprises mises immédiatement en péril. Il est inévitable qu'il aide sans délai l'exportation moribonde depuis des années et qui, en l'absence de la dévaluation monétaire, serait achevée irrémédiablement si la hausse des prix de revient qu'elle supporte présentement n'était pas compensée pour elle par une aide quelconque.

Il existe encore de grandes affaires ayant une trésorerie abondante. Pour celles-ci la hausse générale des prix de revient peut être un procédé involontaire mais automatique pour faire disparaître des concurrents moins bien armés. Qu'on nous entende bien : tel qui se serait fait scrupule de travailler à perte pour détruire un concurrent, moins solidement armé, se trouve placé, au contraire, aujourd'hui, devant l'invitation présente des Pouvoirs publics de ne pas majorer ses prix de vente malgré la hausse consentie des salaires. Si ce déplorable appel était entendu, le puissant producteur recevrait les félicitations de l'État pour pratiquer, avec un pharisaïsme aussi orthodoxe qu'inattaquable, la politique la plus mortelle pour ses concurrents plus petits dont la disparition serait ainsi inévitable.

Il faut ajouter que les grandes entreprises ne sont pas la propriété d'une seule personne ou d'un petit groupe de personnes dont les intérêts soient identifiés avec elles. Le propriétaire d'une usine constatant que la continuation du travail le conduit immanquablement à sa ruine, ne peut, de

gaieté de cœur, accepter cette éventualité. Il n'est pas certain que les dirigeants d'une société anonyme connaissent des réactions identiques. Pour déterminer dans quelle mesure l'activité industrielle s'accompagne d'une dégradation des capitaux employés, il faut faire entrer en ligne de compte les amortissements nécessaires : une entreprise industrielle gagne un million par an, mais dans dix ans son outillage, qui lui a coûté quinze millions, n'aura plus aucune valeur. Ce cas est courant. Le maintien en activité des usines de cette entreprise est matériellement possible, car sa trésorerie est équilibrée. On sera même tenté d'utiliser ses excédents de trésorerie à absorber partiellement la hausse des salaires, ce qui équivaut exactement à distribuer annuellement une partie du capital (outil par outil, machine par machine, atelier par atelier) jusqu'à disparition complète de celui-ci. La cessation du travail aura été évitée, la faillite aussi, mais toute vie aura disparu de cet organisme industriel consommant sa substance. Un individu qui voit ainsi fondre sa fortune à proportion même de l'acharnement qu'il met à continuer à travailler, est acculé au désespoir, et il s'arrête. La société anonyme, en continuant à fonctionner, usera, elle, le capital de ses innombrables actionnaires. Ce risque est évidemment plus facile à envisager que lorsqu'il s'agit de son propre patrimoine...

Cette situation est encore renforcée par le fait que l'aide financière de l'État ne peut pas négliger totalement la solvabilité réelle des entreprises. L'industrie française connaît de telles épreuves depuis les dernières années, que le nombre d'affaires chancelantes est considérable. Par chancelantes, on veut dire qu'elles étaient en état d'équilibre instantané et que celui-ci n'était maintenu que par des prodiges d'énergie et d'ingéniosité. La plupart des affaires sont saines, et ont été purgées par la déflation des éléments morts qui les encombraient. Mais elles n'ont plus d'élasticité et mènent une existence à la petite journée. Il faudrait que l'État aide indistinctement tout ce qui est sain, c'est-à-dire tout ce qui peut revivre dans un milieu d'activité générale renaissante. Mais le fera-t-il?

Il est évidemment plus facile d'aider des organismes puissants, offrant une surface incontestable et qui sont en mesure

de garantir largement les crédits qui leur seront ouverts. Si l'Institut d'émission néglige systématiquement les garanties réelles qui peuvent lui être fournies, il renie toute la tradition bancaire sans laquelle il n'est plus de crédit possible. S'il apporte trop de souci, au contraire, à proportionner son aide aux sécurités qui lui sont offertes, il discrimine les affaires non d'après leur vitalité mais d'après leur richesse, il vient au secours des puissants et il laisse les autres à leur malheureux sort dont l'État est pourtant lui-même responsable.

Mais encore ceci n'est rien au regard du problème plus grave posé par la hausse générale des salaires. Passer les moments difficiles, doubler les échéances immédiates en attendant une reprise escomptée, c'est là un problème de trésorerie qui, on l'espère, sera localisé dans le temps. Mais cette question, une fois résolue, fera place à une autre : celle de la reconquête d'un équilibre industriel nouveau et permanent. On est ici au cœur du problème, le moins connu hélas de l'opinion, celui des relations existant entre les salaires, le chômage et le machinisme.

Un des pires illogismes des dernières semaines est qu'après avoir dénoncé le chômage comme le mal qu'il est en effet, non seulement on n'ait rien fait pour le résorber, mais on ait tout fait pour le développer. Jusqu'à présent, les salaires horaires ont été élevés et les salaires mensuels ont suivi la même ascension. C'est dire qu'une entreprise ne modifiant pas son effectif supporte des charges de personnel de 20 à 35 p. 100 supérieures pour le mois de juillet par exemple à ce qu'elles étaient au mois de mai. On ne voit pas que cela permette d'engager une main-d'œuvre supplémentaire. La semaine de quarante heures est incontestablement un remède excellent au chômage, mais les conditions dans lesquelles on va l'appliquer vont à l'encontre du but poursuivi. Il serait évidemment souhaitable qu'au lieu de faire travailler 10 ouvriers pendant quarante-huit heures et d'entretenir deux chômeurs, on fît travailler 12 ouvriers pendant quarante heures. Mais ce n'est pas du tout ce que l'on recherche. Il est en effet déjà des quantités d'industries qui, faute de commandes, ont réduit

la semaine de travail à quarante heures, ou même moins, faisant ainsi ce qui était désirable pour supprimer le chômage total. La semaine de quarante heures, telle qu'elle a été instituée par la loi, se propose bien d'empêcher de travailler plus de quarante heures, mais en même temps on majorera tous les salaires horaires de 20 p. 100 pour que le travail de quarante heures soit payé demain comme l'était la veille le travail de quarante-huit heures. On cherche alors où est la marge qui permettrait d'employer des chômeurs.

Si les hauts salaires sont la cause du chômage, ils sont aussi la cause du développement du machinisme. Le problème qu'a à résoudre toute industrie est de rechercher ce que l'on peut appeler la mécanisation optima. L'achat de machines-outils plus perfectionnées, mais surtout et presque essentiellement la création d'outillages spéciaux, représentent une dépense initiale de capitaux, mais une économie permanente de main-d'œuvre. Quand la main-d'œuvre est bon marché ou que l'argent est cher, il est plus avantageux de s'éloigner du pôle « machinisme » pour se rapprocher du pôle « manufacture ». Quand, au contraire, les salaires s'élèvent, et surtout si en même temps les taux de l'argent s'abaissent par suite d'une politique sub-inflationniste, les entreprises sont conduites, quelle que soit la volonté contraire de leurs dirigeants, quelque acharnement que mettent ceux-ci à s'opposer à cette irrésistible poussée, à développer l'outillage spécialisé qui remplace par la matière inerte une main-d'œuvre trop luxueuse pour la production considérée.

Que l'élévation des salaires soit avantageuse pour les ouvriers qui la touchent, c'est l'évidence même. Mais qu'elle soit funeste à la masse ouvrière dont une partie croissante se trouve dans l'impossibilité d'obtenir du travail, c'est là aussi, malheureusement, une évidence éclatante, bien que notre esprit et notre cœur désirent s'y rebeller.

Ainsi les pays de hauts salaires sont tous des pays de chômage abondant. C'est une bien fausse connaissance des choses que d'accuser la machine de prendre la place de l'homme quand c'est l'homme qui, par ses exigences, se rend supérieur à un labeur qu'il méprise et qu'il rejette ainsi vers le servage du machinisme.

Or, malheureusement, cette poussée nouvelle de mécanisation qui est la conséquence fatale d'une mauvaise direction donnée aux revendications ouvrières, peut être réalisée par les puissantes entreprises; elle ne peut pas l'être par les producteurs moyens et encore moins par les artisans. Voilà le fond du drame. Pour économiser 10 000 francs de salaires mensuels, il faut créer un outillage spécialisé qui coûte un million. L'usine-mammouth le peut : elle le fait, elle compense ainsi l'élévation des salaires, et elle maintient ses prix de vente. Le petit patron en est incapable : il supporte à plein la hausse des salaires, il est obligé d'augmenter ses prix, et il est condamné à disparaître par une concurrence inhumaine. Un Ministre actuel en prend trop aisément son parti en écrivant (dans le *Populaire* du 6 juillet) et avec une sorte de féroce allégresse : « C'est la jungle sociale! » A quoi un journal radical répondait : « L'essentiel est de savoir si on entend mettre à même l'entreprise individuelle ou familiale de tenir le coup ou si, laissant jouer la loi d'un impitoyable marxisme, on l'abandonne à son triste sort. »

Ainsi l'absence de compréhension réciproque entre les collaborateurs nés que l'on continue à opposer en classes rivales conduit, d'une part, à accroître le chômage, c'est-à-dire à séparer les ouvriers en favorisés qui auront du travail et en malheureux qui se contenteront d'une indemnité et, d'autre part, à exiger une concentration industrielle qui entraîne, du point de vue social comme du point de vue moral, la disparition de ce qui faisait la richesse et la résistance de notre pays, sa classe moyenne.

***

Ayant vu les conséquences du bouleversement qui a eu lieu depuis deux mois, considérons maintenant le milieu au sein duquel il s'est produit, c'est-à-dire la constitution de la collectivité laborieuse française.

Les dernières statistiques générales de la France sont celles de 1931. La population « active » s'élevait à 21 611 000 personnes réparties de la façon suivante :

Agriculture	7 704 000
Industrie	8 464 000
Commerce	2 794 000
Professions libérales	658 000
Services publics	1 197 000
Domestiques	794 000

qu'il est intéressant de comparer aux chiffres correspondants de 1926 :

Agriculture	8 199 000
Industrie	8 252 000
Commerce	2 515 000

Le premier enseignement à tirer de cette comparaison est que le nombre de personnes vivant de l'agriculture a diminué de 500 000, tandis que le nombre de personnes vivant de l'industrie s'est accru de 200 000 et celui des personnes vivant du commerce s'est accru de 280 000. Tel est, en cinq ans, le mouvement de bascule qui s'est produit chez nous.

Le nombre des hommes travaillant la terre a baissé. Parmi eux, ceux que l'on appelle « chefs d'entreprises », c'est-à-dire, pour la très grande majorité, des paysans travaillant seuls ou avec leur famille, étaient 4 438 000 en 1926 et ont passé à 4 678 000 en 1931. Cette augmentation de 240 000 personnes est d'autant plus significative qu'elle se produit à l'intérieur d'un groupe en diminution globale. L'agriculture progresse, si l'on peut dire, dans la mesure où elle est le fait d'individus travaillant par eux-mêmes, sans adjonction de salariés avec accompagnement de règlements du travail; elle faiblit, au contraire, dans la mesure où intervient une main-d'œuvre rémunérée.

Le nombre des employés et ouvriers travaillant dans l'agriculture était de 2 380 000 en 1926. Il n'est plus, en 1931, que de 2 147 000, c'est-à-dire qu'il a baissé de 233 000. — Les agriculteurs qui avaient un ouvrier était 641 000 en 1926. Ils ne sont plus que 595 000. Ceux qui avaient deux ou trois ouvriers en occupaient ainsi 993 000 et, en 1931, ils n'en emploient plus que 889 000. On voit que la diminution totale est presque entièrement faite par la réduction des petites exploitations qui, à ce point de vue, contrastent étrangement avec le développement des exploitations purement familiales.

L'examen des chiffres intéressant l'industrie, conduit à des constatations également instructives. Les chefs d'entreprises étaient, en 1926, 763 000. Ils ne sont plus que 746 000 en 1931. Ainsi leur nombre baisse dans l'intérieur d'un groupe humain qui, lui, est en accroissement.

Le personnel des établissements industriels (employés et ouvriers) était en 1926 de 5 605 000 pour passer, en 1931, à 5 714 000. Les établissements n'ayant qu'un employé étaient 258 000 et, en cinq ans, ils sont tombés à 214 000. Les établissements occupant deux ou trois ouvriers fournissaient un emploi à 384 000 personnes en 1926 et seulement à 345 000 en 1931.

La diminution des employés dans les établissements de toute petite importance est compensée par un accroissement du personnel des très grandes affaires. Le tableau suivant permet de s'en rendre compte :

	1926	1931
Personnel employé dans les établissements industriels ayant :		
Entre 1 001 et 2 000 personnes	373 000	385 000
Entre 2 001 et 5 000 —	297 000	296 000
Plus de 5 000 —	357 000	379 000
Totaux	1 027 000	1 060 000

Le nombre des établissements industriels que l'on peut considérer comme très importants, c'est-à-dire ayant plus de mille employés et ouvriers, est également en accroissement :

	1926	1931
Nombre des établissements industriels ayant :		
Entre 1 001 et 2 000 personnes	276	285
Entre 2 001 et 5 000 —	100	101
Plus de 5 000 —	31	35
Totaux	407	421

On voit clairement le double mouvement intervenu entre 1926 et 1931 : en cinq ans, la toute petite industrie a diminué d'importance. L'artisanat fléchit, comme fléchit l'agriculture

qui a besoin d'un ou deux ouvriers. Pendant ce temps, la grande industrie accroît ses positions.

On parle souvent de la grande propriété rurale, alors qu'en France elle n'est plus qu'un souvenir. On met encore en avant la concentration des fortunes, alors que celles-ci s'éparpillent comme le prouve l'examen de l'annuité successorale. Mais on ne met pas en pleine lumière la détestable concentration industrielle qui, elle, est un fait d'aujourd'hui. Le slogan des « deux cents familles » a fait fureur. Il serait plus juste de le remplacer par celui des « quatre cents entreprises ». Il s'agit de celles qui, en 1931, occupaient 1 060 000 employés et ouvriers. Si ce dernier chiffre est élevé, il ne représente pourtant qu'une faible minorité de l'ensemble de la population laborieuse de la France : un huitième de la population ouvrière et moins de un vingtième de la population active. C'est cependant sur elles que se modèle artificiellement la physionomie nouvelle que l'on essaie de donner à notre pays. Il faudrait considérer l'ensemble du travail français, la sauvegarde des artisans et des petits patrons propriétaires de leurs instruments de travail, les réformes indispensables qu'attendent les paysans pour obtenir un niveau de vie qui les arrache à la misère qu'ils supportent courageusement et silencieusement lorsqu'ils travaillent de leurs mains. Et voilà que la loi est faite en dehors de tout respect de la configuration nationale, au profit du personnel de quatre cents entreprises, comme si celles-ci représentaient le pays.

***

La France a résolu avant les autres peuples les problèmes essentiels de son existence : unité de langue, stabilité des frontières, pacification religieuse, répartition de la propriété, sont désormais pour nous du passé. Notre ordre social, si imparfait soit-il, repose sur le développement de l'individu, forts que nous sommes d'une longue histoire qui a forgé la conscience française. On pouvait espérer que le prolétariat n'avait été qu'une menace pesant sur nous à l'aube de la révolution industrielle du XIXe siècle et que nous aurions résorbée suivant notre génie propre. Rien n'est plus opposé à notre

évolution que la constitution de foules ouvrières déracinées, sans attache avec le sol, sans attache avec leurs entreprises, sans attache avec un patrimoine familial et par conséquent sans foyer. Notre pays a trouvé le moyen de participer à l'extraordinaire bouleversement des temps modernes et de rester en tête du progrès matériel, tout en développant son attachement pour les formes familiales de la propriété et du travail. Il a malheureusement fort à faire pour défendre cette position qui est contrebattue par toutes les interventions en cette matière de tous les gouvernements qui se sont succédés. Il lutte ainsi contre ses chefs comme il a créé son magnifique empire colonial malgré son gouvernement.

Les statistiques qui viennent d'être citées montrent la gravité du péril que nous courons. A travers les chiffres insensibles, nous voyons le malaise profond qui travaille notre pays. Les artisans, les petits patrons, les entrepreneurs audacieux, qui ont mis tout leur avoir dans le capital qu'ils font fructifier directement, tous diminuent en nombre. Chaque unité qui disparaît, c'est un drame inconnu, c'est l'arrachement d'une cellule vivante à l'ensemble national dont nous sommes tous participants, c'est son rejet vers des destins arbitraires et passagers.

On ne parvient pas à comprendre par quelle aberration tout l'effort des pouvoirs publics n'est pas de rendre la vie plus facile à ceux qui sont la grande masse et qui représentent la plus vaste réserve de nos qualités. Il faut être saisi d'un étrange goût de détruire, d'une véritable Schadenfreude (on s'excuse de recourir à des mots étrangers, mais il le faut bien pour traduire des sentiments auxquels notre nature est totalement réfractaire), pour pousser à une concentration industrielle et sociale qui est la négation de l'épanouissement traditionnel de la qualité française. C'est pourtant ce qu'on fait en réservant la sollicitude gouvernementale à tout ce qui est « salarié ». Car enfin il y a quelqu'un qui doit payer ce salaire, et qui le pourra ou ne le pourra pas. Et il y a encore beaucoup plus de gens qui sont autonomes, ne payant ni ne recevant de salaires. Quand garantira-t-on aux paysans propriétaires qu'ils auront le droit de prendre des vacances payées? Et vis-à-vis de qui exerceront-ils ce droit? Faudra-t-il pour en

jouir qu'ils cessent d'être autonomes, pour, en devenant prolétaires, acquérir à leur tour une créance sur l'État? Le salaire minimum de l'artisan dépend quotidiennement du travail que lui portent ses clients. Serait-ce un bienfait que de le condamner à disparaître, pour devenir ouvrier dans un quelconque magasin à prix unique, seul moyen pour lui cependant de devenir créancier de la société, lié à elle par un contrat, et présentant ses revendications à un autre qu'à lui-même. Étranges progrès sociaux que ceux qui vont à l'encontre du bon sens.

Les grandes usines ne composent pas, à elles seules, le visage de notre pays. En parcourant la campagne française, ce 14 juillet 1936, il était émouvant de voir, accroché au grenier de maintes pauvres maisons, isolées dans leur verger, ou au-dessus d'une échoppe dont on avait tiré les volets, un petit drapeau tricolore. Il disait l'espoir, la volonté de vivre, de ceux dont on s'occupe le moins parce qu'ils ne sont pas groupés ni organisés. Les fermes, les boutiques, les ateliers, sont pourtant à la mesure de l'homme : leur activité aide au développement de l'individu au lieu de l'étouffer. Les villages, avec la diversité de leurs physionomies, plaisent plus que les blocs de maisons ouvrières qui ressemblent trop à des casernes : ces habitations en alvéoles correspondent d'une façon tragique à l'anonymat malsain qui s'est développé dans les affaires : chaque ouvrier n'était plus qu'une unité interchangeable comme chaque capital une action identique à sa voisine. Le progrès réel suppose une meilleure adaptation du capitalisme à ses fins par l'humanisation de la richesse, ce qui est le fait des entreprises moyennes et de l'industrie familiale.

La France a son génie propre. Elle doit faire son évolution personnelle. Un vent venu de l'est nous apporte tantôt les miasmes d'une philosophie messiano-germanique, et tantôt, dans ses nuées, un idéalisme de moujik. C'est en s'appuyant sur les classes moyennes, sur leur indépendance et leur liberté, que nous ferons une révolution bienfaisante et fraternelle, c'est-à-dire française.

ED. GISCARD D'ESTAING

RIO MAGDALENA

Le train courait sur le rivage d'une mer boueuse, entre des îles chargées de forêts. Tantôt, lancés en ligne droite, nous passions de l'une à l'autre sur d'étroites levées de terre et c'était chaque fois une surprise, à la sortie d'interminables tunnels de verdure, de découvrir tout à coup à perte de vue un immense horizon de lagunes et de marécages. Tantôt, pour des raisons inconnues, nous suivions indéfiniment à la lisière des grands arbres le contour de baies solitaires où des oiseaux pêchaient à marée basse entre des langues de palétuviers. Effrayés par notre passage, ils décrivaient de grands cercles, puis jetant çà et là des cris brefs, revenaient aux mêmes emplacements piquer leurs becs dans la vase.

Dans ces courbes où les roues exhalaient un chant plaintif, notre convoi mêlait son roulement sourd à la rumeur mélancolique du ressac.

Au-delà de ces rivages indécis, la mer plate et sombre se creusait de longues écorchures blanches. On ne distinguait déjà plus la rade montagneuse où j'avais débarqué le matin même et son cap chargé de rochers. A peine le Stuyvesant indiquait-il sa présence par un panache de fumée. Déjà irréel comme tout ce qui est passé.

Pourtant je me rappelais ma surprise. On venait de mouiller l'ancre. Sur le bateau plus de frémissement, aucun bruit, que le cri languissant que la houle arrache aux amarres. Je me précipitai aux hublots. Une brume glacée couvrait la baie, on entendait la sirène, puis le brouillard disparut, le soleil perça.

Mais je ne vis d'abord autour de moi qu'un cimetière de navires, des épaves dressées au-dessus d'une mer rageuse d'où émergeait çà et là un mât penché comme la tige engloutie d'un immense cadran solaire.

Je me heurtai sur le pont au second du bord, un certain Pampus de Niéringen, qui ne savait pas déguiser sa pensée.

— Quelle idée d'aller à Bogota? — commença-t-il. — La saison est mal choisie et vous trouverez le haut Magdalena à son plus bas étiage. Qu'allez-vous devenir si vous vous flanquez au sec dans un de ses ports perdus dans la vase? Sauf par l'avion, impossible de rejoindre Bogota. Ou bien par le nord à travers les marécages et la forêt.

Il semblait ravi de ce contretemps.

— Quel pays de sauvages! — continua-t-il, — et pas facile d'accès. Il faut être insensé pour s'y rendre.

Il plaisanta :

— Naturellement je ne dis pas ça pour vous, mais nous avons à bord une passagère pour Santa Fé de Bogota, et pas laide comme vous pourriez le croire... Quand elle sera là-haut et qu'elle se verra entourée de montagnes plus hautes encore, ça ne va pas lui paraître drôle.

Je ne trouvai rien à répondre.

— Moi, je ne pourrais pas, — reprit-il avec bonhomie. — Je prétends que rien ne vaut la bonne petite vie sur un canal. Je suis du pays des longs loisirs, des soirées interminables, des repas éternels. Tenez, vous allez comprendre. Savez-vous comment on appelle chez nous la lune de miel?

Un matelot voulut lui parler, il l'écarta.

— Nous disons « la semaine de pain blanc ». N'est-ce pas que cela explique bien des choses?

— Que veux-tu, — demanda-t-il au matelot.

Je le vis remuer la tête silencieusement, comprimant mal un sourire.

— Une drôle d'histoire, — m'expliqua-t-il. — Le capitaine me fait appeler. Il lui manque une passagère. Je parie que c'est celle dont je vous parlais il y a un instant. J'ai toujours pensé que sa sauvagerie cachait quelque drame.

Ayant rejoint le Stuyvesant à Curaçao, je cherchai à me rappeler si je l'avais vue.

— Imaginez-vous qu'au départ d'Amsterdam on l'a confiée au capitaine. Elle a dû monter à bord à demi-consciente et sans doute l'effet d'un immense chagrin se prolongea-t-il car elle sortit rarement de sa cabine pendant la traversée. Le capitaine devait la remettre à un correspondant en arrivant ici et voilà qu'on ne la retrouve plus.

Je l'accompagnai quelques pas à travers des cordages gémissants.

— Tenez, — me dit-il, — voilà ses bagages.

Parmi l'amoncellement des colis que le portemanteau déversait sur le pont, il me désignait une petite malle au dos arrondi. Sur un bristol je pus lire :

« Marthe Cordière, à Fleurville, Saône-et-Loire. »

Un vent froid secouait la mer. La terre semblait déserte. Ni village, ni fumée n'apparaissaient sur ces côtes sans vie. Seul un immense appontement filait pendant deux milles au-dessus des eaux peu profondes.

Pourtant, c'était bien là mon escale. Vers le sud, par une succession de marais, de champs d'eaux douces et de boues, de terres stagnantes, cette rade désolée communique avec les bouches du Magdalena. Sur la terre ferme une voie de chemin de fer, celle que j'allais prendre, taillée dans la brousse, la relie à Barranquilla. C'est là dans ce port inaccessible aux navires que je devais trouver un bateau de rivière pour remonter en trois semaines le Magdalena. De Girardot j'aurai encore une journée ou deux de chemin de fer.

Ainsi, tout ce que j'avais sous les yeux : cet abri de roseaux, cet estanco de planches naufragées où se débite déjà le mousseux chocolat des Andes, ces rails rouillés dans le sable, c'était Puerto Colombia. Nous avions débarqué à la hâte. Pas une barque aux alentours. Le ciel, la mer, vides. Et cet unique chemin de planches qu'ébranle une locomotive essoufflée. Une petite troupe d'immigrants y trotte déjà, compacte, pitoyable, comme une escouade qui irait au feu. A l'extrémité de la « muelle » qui se perd dans les arbustes épineux, une bande de jeunes Indiens s'était jetée dans mes jambes :

— Vite, vite, Señor. Le train s'en va.

Sorti sans vapeur du sein même de la forêt, il filait en effet

au milieu des sables, sa cloche sonnant à toute volée. A peine s'était-il arrêté pour nous attendre. Au pas de course nous avions traversé la plage. Mes valises étaient jetées dans un wagon et je me trouvai moi-même assis au milieu d'un inextricable fouillis de voyageurs.

Ils somnolaient presque tous, en ce premier matin de dépaysement et d'exil, serrés les uns contre les autres comme pour se protéger contre l'inconnu. Quelques femmes portaient encore sur leurs cheveux le mouchoir de leur village. Pâles immigrants des romans d'aventure, les hommes aux barbes drues conservaient dans leur sommeil un air de brigand. Combien d'entre eux ne connaîtraient jamais le repos. Ici ou là, la même tragique aventure : l'homme aux prises avec le destin.

Soudain parmi les dormeurs, je vis un grand diable noir.

— Bonjour, Monsieur. Comment vas-tu?

Je regarde d'un air détaché s'étirer le paysage, lagunes dorées où gicle le soleil. Des bandes d'oiseaux disparaissent vers le delta. Au bout d'un long moment le diable noir sourit toujours.

— J'ai dit : Bonjour, Monsieur. Comment vas-tu?

Sa voix ne manifeste aucune impatience. Quelques cases sur pilotis disparaissent derrière des cocotiers. Mon noir remue silencieusement les lèvres comme s'il mâchait sa langue.

— Que veux-tu? — dis-je impatienté.

— Te rendre service.

Quel programme pour un noir!

— Je n'ai besoin de personne.

S'arrêtant de sourire, il fait claquer sa langue entre ses dents.

— Comment feras-tu pour la douane, les bagages, le bateau? Il n'y a plus de place nulle part.

Des marécages tournent dans le soleil. Autour de nous les premières plantations de coton agitent leurs flammèches blanches.

— Je ne veux pas t'ennuyer, Monsieur.

— Tant mieux, — murmurai-je.

Nous entrons dans un bout de forêt. Soudain il reprend :

— Tu connais la douane, Monsieur?

Je le regarde sans répondre.

— Ici la douane est sévère. A quel hôtel descends-tu? Tous sont complets depuis huit jours. Le Rio baisse et personne ne s'en va.

— Alors? — dis-je tout-à-coup.

— Je connais un hôtel.

— Tu connais sans doute aussi un bateau sur lequel je pourrai partir?

— Oui.

Il m'en coûte de m'avouer vaincu. La ville doit approcher car tout le monde s'agite. Je cherche des yeux un conseil. Un immigrant me touche l'épaule :

— Prends-le, Monsieur. Il est bon.

Qu'en sait-il?

— Alors que veux-tu? — dis-je en me tournant vers mon importun.

— Donne-moi vingt dollars et regarde mon numéro. Maintenant tes papiers, et quand tu seras descendu, va m'attendre sous la grande horloge.

Le train s'arrête essouflé dans des terrains vagues. La future gare s'élèvera au bord du canal. Il fait lourd. Entre des enclos interminables s'entassent des marchandises de toutes sortes où se distinguent à demi effacés les noms de tous les pays du monde.

De la ville, rien encore qu'une piste où trottinent des ânes. Une ronde d'Indiens silencieux, aux figures plates, tourne sans fin dans la poussière. Mais c'est courir qu'il faudrait dire car ils ont un halètement de machine, transportant sur leurs épaules la fortune du pays : des sacs de café.

Nous sommes quelques-uns à attendre sous l'horloge, fumant des cigares qu'une Indienne est venue nous vendre. Dans ce pays de complicité chacun de nous à un guide.

A peine une enfant me propose-t-elle une complainte sur Bolivar, que brandissant un laissez-passer mon nouvel ami arrive.

— Tu viens?

Et je suis ses larges épaules qui se frayent un passage dans l'air épais. Derrière la douane aux toits de tôle, une victoria nous attend.

Je m'inquiète.

— Et mes bagages?

— Ils seront à l'hôtel avant nous.

Est-ce vraiment une ville? ces terrains défoncés, ces rues à peine tracées par des arbres morts. Nous longeons de petites maisons sans étages, blanchies à la chaux, couvertes d'un épais manteau de paille. Des poteaux mal équarris, plantés de travers, supportent des fils innombrables où se posent des merles à queue de quetzal.

C'est, dans un quartier lointain, une bâtisse enveloppée d'échafaudages. Un avis annonce que l'hôtel est ouvert depuis trois jours et qu'il n'y a plus de chambres. Des pensionnaires discutent autour de la porte où s'est établi un bar. Des cireurs encombrent les marches de l'escalier.

Mon compagnon fait un signe. J'ai une belle chambre qui sent la chaux. Tout est neuf : le lit de cuivre encore entouré de papier, les draps raides d'empois, la lampe sans abat-jour. Une toile métallique ferme hermétiquement la fenêtre. Je verrai à peine le ciel, et les étoiles comme dans une nasse. Il n'y a pas de clés, mais mon guide en possède qui ouvre toutes les portes, toutes les armoires, mes valises même. Il m'entraîne de nouveau et sur un quai vide nous trouvons la compagnie de bateaux du Magdalena. Tout se passe avec facilité; j'ai la dernière couchette, naturellement, comme les autres qui vont venir. Mon guide me quitte :

— Le bateau part dans huit jours. Je viendrai te chercher.

Je retrouve ma voiture à parasol fané.

— Tu le connais? — demandai-je au cocher en désignant l'homme qui s'en va.

— Como no? C'est Antonio. Tu as de la chance.

Je passai une semaine à Barranquilla, dans cette ville en gésine : casernes à vérandas où des soldats étendent leur linge, marchés sordides, canaux pourris, cinémas aux odeurs de formol, avenues désolées où des victorias dépeintes promènent les corps flétris des belles.

Un matin, il y eut grand émoi à mon étage. Le portier voulait me parler. La servante indienne s'y opposait. Je me trouvai enfin en présence d'un métis, nègre et jaune, qui parlait le français des îles.

— Toi connaître madame Cordière?
— On ne la retrouve plus?
— Comment toi savoir?
— Moi deviner, — dis-je simplement.
Hélas! je ne savais rien.

J'appris le lendemain que la fugitive s'était réfugiée dans un couvent. Le « Diario » donna sa photographie. Je lui trouvai un air doux et effacé, presque timide, étonnamment triste.

Le mercredi soir la vieille Indienne à cheveux drus, qui balayait ma chambre, vint m'avertir qu'Antonio m'attendait.

Nuit lourde, hachée par le grésillement des moustiques. Précédé de ses porteurs, Antonio marche cérémonieusement à mes côtés, surveillant mes valises, toutes semblables, suspendues deux par deux à une tige de bambous. Passage d'un vent chaud, écœurant, fétide. Longues bouffées de vase. Nous rencontrons une voie de chemin de fer que nous suivons sans mot dire, traversant des places décorées de statues, des avenues inachevées, des quinconces d'arbres morts. Soudain voici mon bateau et son tourbillon d'étincelles.

Antonio me serre la main avec désinvolture, et l'argent que je lui donne, c'est à peine s'il daigne le recevoir, la main grande ouverte par condescendance.

Une langue de terre piétinée, un amoncellement de valises, de malles, de ballots, pêle-mêle avec des sacs de courrier. Dans le mystère des alentours, une pirogue renversée, un troupeau d'ânes, un passager qui s'estompe dans les ténèbres escorté d'un groupe d'amis. Et plus loin, à l'écart, une femme immobile, qu'une ombre coiffée d'un chapeau de prêtre essaie d'entraîner vers l'embarcadère.

A demi versé sur le rivage, le *Valdivieso* écrase les joncs, mais rien ne fait encore présager le départ. Puis insensiblement, léger sifflement de la vase qui commence à s'humecter d'une marée sournoise. Sans qu'on ait aperçu de changement les premières ondulations de l'eau s'étendent, le *Valdivieso* se redresse.

A l'appel d'une sirène, des ombres courent sans ordre. Où dormait tout cet équipage? On voit une de ces ombres balayer un escalier. Pourquoi si tard? Une étoile brille démesurément au-dessus de la ville.

Par une étroite planche instable les bagages glissent à bord. Dans le canal l'eau fuit avec rapidité. Les amarres crient, les bois gémissent. Une voix énervée s'élève de temps en temps : « Prisa, vite, vite... » mais ce cri détonne dans cette chaude nuit paresseuse.

Je m'assieds sur un sac de courrier. Ce départ est hallucinant. Je pense à des veilles de naufrages ou de catastrophes où tout est tragique, déjà marqué par le destin. Sans doute ce vent chaud qui a soufflé tout le jour.

A mon tour je monte à bord. Désormais pendant de longs jours je serai prisonnier de cette maison flottante, mêlé à tous les secrets, à tous les mensonges de ce monde en miniature.

Appuyée au ciel tropical, Barranquilla sombre dans la mort nocturne. Tout se calme. Les façades s'éteignent. Les klaxons deviennent rares. Minuit jette son appel désolé. Attirés par notre projecteur, des oiseaux tournoient sur nos têtes, tandis qu'une énorme roue d'élévation d'eau gémit au-dessus des terrasses poussiéreuses.

Comme je m'appuie sur le balcon qui domine le quai, une dispute éclate. La jeune femme de tout à l'heure se débat contre d'invisibles ennemis.

— C'est impossible. Vous ne voyez pas que c'est impossible?

— Il le faut cependant, — dit le prêtre qui l'accompagne. — Votre mari vous attend. Maintenant c'est trop tard.

— Trop tard, — gémit-elle.

Je la reconnais. Son visage régulier respire la tendresse et la peur. C'est la passagère invisible et toujours en fuite, celle que Pampus appelait « la belle ténébreuse ».

Elle hésite encore. Elle gémit comme une bête blessée, sans doute de désespoir. J'entends encore : « J'aurais bien le temps. C'est affreux. Vous n'avez pas le droit... »

Nous partons. Une foule d'amis a envahi le rivage, se lamente comme si nous nous en allions au bout du monde. Et c'est la fin du monde en effet, ce cul-de-sac dans les montagnes. Debout dans son kiosque à musique, le capitaine contemple cette scène comme s'il la voyait pour la première fois. Dans le faux-pont les soldats d'escorte discutent autour d'une lanterne éteinte. Je songe à la petite malle au dos rond et à son

adresse naïve : *Fleurville, Saône-et-Loire.* Quel drame cache ce désespoir?

Tandis que je cherche ma cabine, un petit homme à la figure écarlate tourne autour de moi avec insistance. Comme je me demande où j'ai bien pu rencontrer ce visage poupin, il se précipite brusquement sur moi en me bourrant le dos d'un embraso formidable.

— Que tal? Que tal? Amigo mio. Quelle surprise!

Hélas, il m'est impossible de mettre un souvenir sur ce front étroit couvert de cheveux roux et sans doute mon air étonné a dû lui en faire l'aveu. Ah! que c'est mal connaître cet aimable Cubain, épanoui de roublardise. Il feint de croire que je l'ai reconnu.

— Eh oui, — dit-il, — c'est moi, Paturo, le cher Paturo.

— Voyons, — reprit-il avec bonhomie, — vous me reconnaissez bien?

Je souris distraitement. Ravi, il me prend le bras.

— Imaginez-vous, mon cher, que nous avons la même cabine.

Et il ajoute malicieusement :

— C'est moi qui l'ai demandé.

Dans le couloir central qui sert de salle à manger, salon, dortoir et d'entrepôt pour les malles qui n'entrent pas dans les cabines, les passagers sans amis boivent silencieusement. Penché sur un verre d'eau, l'un d'eux fait dissoudre une poudre blanche. Ses cheveux blancs surprennent. Il nous fait un signe, se présente :

— Monsieur Tavel, de Luxembourg, voyageur de limes et métaux.

Puis, remuant sa poudre d'un geste désabusé :

— Excusez-moi, Messieurs. Vous a-t-on déjà parlé de cas de fièvre jaune? — nous demande-t-il d'une voix éteinte.

— De fièvre jaune, précisément et de tout le tremblement, — répond Paturo de sa voix aigre. — Ah! nous sommes dans un joli pays; la peste, la lèpre, le typhus...

— Quoi, — dit le voyageur devenu tout pâle, — le typhus aussi?

— Il faut en prendre son parti. Les dangers ont-ils jamais abrégé la vie d'un homme dont la destinée était de vivre?

— Y a-t-il au moins un médecin à bord?

— Un médecin, — lance Paturo moqueur, — vous voulez rire. Vous n'avez donc pas vu l'entrepont? Il y aurait plutôt un vétérinaire. Il y a plus de bêtes que d'hommes.

— Que fait-on alors en cas de maladie?

— On attend une ville. Ou bien...

— Ou bien? — répète anxieusement le voyageur, comme si nous allions lui livrer un secret.

— Ou bien l'on meurt, — achève Paturo en riant.

— Est-ce possible, Monsieur, de vous moquer ainsi? Vous ne savez pas que vous pouvez désespérer un homme.

Et abandonnant la place, monsieur Tavel, de Luxembourg, nous laisse à notre confusion.

C'est sans doute le moment fatal. Le capitaine paraît dans la vapeur qui monte des chaudières à bois, vêtu de blanc, les souliers vernis, le visage boursouflé, sa casquette posée de travers sur ses cheveux frisés. Brillante apparition, soigneusement mise au point, après laquelle son rôle parut terminé, car je ne le revis pas de tout le voyage. Il porta à ses lèvres épaisses un sifflet d'or, salua le rivage, disparut.

Nous partons enfin sans bruit.

Je songe à cette passagère que le prêtre a jetée sur le bateau, je revois cette scène étrange dans la nuit, à la lueur des projecteurs, si dense. Où s'était-elle réfugiée? Comme j'évoquais ses yeux hagards, je l'aperçus qui venait vers nous.

— Vous êtes Français, m'a-t-on dit. Connaissez-vous Bogota? —demanda-t-elle de sa voix mourante.

— Ah! Madame, c'est le bout du monde, — s'écrie Paturo. — Inaccessible six mois de l'année et sans d'autres communications durant la saison des pluies qu'un chemin de mules.

— Ciel! — dit-elle angoissée. — Taisez-vous. Comment serait-il possible d'y vivre?

Madame Cordière disparut à son tour, le regard fixe, comme Tavel, happée par le même désespoir, celui d'avoir quitté sa maison, et dans le tremblement de ses mains, je reconnus l'épouvante.

Aucun mouvement sur le canal. Sommes-nous vraiment partis? Comme je cherche à m'en assurer, je découvre sur mon fauteuil une passagère endormie. La femme était grasse, potelée. Ses paupières bleutées donnaient à son visage un

attrait factice. Bientôt elle ouvrit les yeux. Ses traits sortirent de l'ombre, énigmatiques et cruels. Elle alluma une cigarette.

— Je m'appelle Cecilia Paez, — dit-elle avec gentillesse. — Ma patrie est le Pérou.

Je me présentai à mon tour.

— Vous allez à Bogota?

— J'ai hâte d'y arriver.

— On dit que c'est un pays perdu?

Elle se mit à rire longuement, d'un rire frais, léger, qui semblait venir de son enfance.

— Perdu? Quel est l'ignorant qui a pu vous parler ainsi? C'est une ville merveilleuse, entourée de savane où paissent les troupeaux. Il y a un hôtel magnifique, le Regina, où l'on danse trois fois par semaine. Nous nous y retrouverons, je pense?

On la sentait avide de plaire. Je me laissai prendre à son charme.

— Asseyez-vous, — reprit-elle, — vous me tiendrez compagnie et nous achèverons de faire connaissance.

Des passagers allaient et venaient dans la pénombre, de plus en plus nombreux : Suisses joufflus, Allemands aux vêtements collants et leurs compagnes empruntées, Syriens barbus, Levantins grêlés. Elle retira ses jambes et je m'assis.

— Vous êtes seul? — demanda-t-elle avec curiosité. — Connaissez-vous quelqu'un à bord?

— Je voyage avec un compagnon. Paturo, — appelai-je.

Paturo vint docilement vers nous accompagné d'un inconnu d'une trentaine d'années avec lequel il soutenait une discussion véhémente.

— Quel bateau, — grommelait l'homme. — Je suis Moralès, le neveu du Président, et personne pour me servir.

— C'est insensé, — répondait Paturo, se détournant pour rire. — Si nous étions à Cuba...

A mon tour je voulus plaisanter :

— Si la Colombie était américaine...

— Elle le sera, — dit froidement Moralès.

Puis affectant de m'apercevoir :

— Vous êtes Français, n'est-ce pas?

Il crut remarquer de l'ironie dans ma réponse.

— Vous n'aimez pas les Américains. Moi, je les admire. Il

n'y a qu'eux pour savoir faire de l'argent, construire des ponts, découvrir le pétrole, apporter la richesse dans leur inséparable valise de cuir. Les Français sont tendres, aimables, désintéressés, mais restent puérils, et n'entendent rien aux affaires.

Je voulus l'interrompre.

— Non, — dit-il en me prenant familièrement le bras, — vous aimez trop votre pays. La terre ne vous intéresse pas, mais les Américains se passionnent pour le monde.

Je ne pus me retenir de sourire.

— Ah! comme vous êtes Français. Vous ne croyez qu'à vous-même.

La Péruvienne souriait sans mot dire. Aux yeux d'une Sud-Américaine, la chère vieille Europe n'existe pas. Des couturières, des modistes, des maisons de plaisir, voilà tout ce que mon pays est capable de lui offrir. Pour le reste il y a l'Amérique : ses ingénieurs, ses maris, ses cinémas, sa façon de bâtir les villes, d'équiper les autos, de faire danser les peuples.

Pour les femmes d'ici un même désir perce toujours dans leurs propos : être Américaine, habiter Frisco ou la Floride, la baie de San Diégo ou Honolulu, avoir quelque mari lointain dans une ville surhumaine : New-York, Chicago ou Philadelphie et, d'aventure, venir à Paris goûter au miel de la vie.

Moralès me prit à l'écart :

— Qui est-elle? Vous la connaissez, Monsieur? Vous lui parliez tout à l'heure.

J'allais faire un geste d'ignorance, Paturo me devança. Il savait tout, ce malin Cubain.

— La senorita Paez, de Lima, qui rejoint Bogota pour recueillir un héritage.

— Riche? — demanda avidement Moralès.

Paturo eut une moue de convoitise.

— Orpheline?

— Bien entendu.

Elle levait sur nous des yeux tendres.

— Présentez-moi, — murmura-t-il.

J'entendis toute une litanie :

— Neveu du Président de la République Colombienne, Don Angelo Moralès Lozano de Urbita, député, écrivain politique, docteur de l'Université de Philadelphie.

— Pauvre Paris! — pensai-je, — quel brillant élève tu as perdu.

A ce moment, le bruit d'une énorme noix qu'on écrase monta des berges. Une mince pirogue, serrée entre notre bateau et la rive, venait d'éclater comme une coque mûre. Deux noirs rejetés de leur banc, agrippés aux chaînes, barbotaient au ras de l'eau.

Quelques instants plus tard je vis la senorita Paez adossée à une colonne de l'entrepont, et devant elle, l'écrivain politique, bombant le torse, enflant sa belle voix d'Espagnol. Autour d'eux, sur un amoncellement de bagages, des passagers sans cabines s'étaient endormis.

Par instant l'air fraîchissait, l'immense charpente gémissait, je pensais à madame Cordière que j'aurais voulu rassurer. En tournant autour du pont, je revis avec surprise le quai du départ. A vol d'oiseau nous paraissions distants de quelques centaines de mètres. Il y avait pourtant une heure que nous étions partis.

— Nous sommes déjà au sec, — dit quelqu'un près de moi.

En effet un contremaître, installé en avant avec un roseau, criait des chiffres. C'étaient les pieds d'eau. Nous nous halions lentement. A cet endroit le canal faisant un coude, notre projeteur saisit toute une famille couchée dans une barque, mais l'homme et la femme enchevêtrés ne s'écartèrent pas. Quand ils eurent disparu dans l'ombre, je m'aperçus que nous avancions.

Nous traversâmes ainsi des champs de bananiers, croisâmes un immense banyan. Puis les nappes errantes du Magdalena apparurent. Il était environ deux heures.

Étrange vision, à laquelle je ne m'attendais pas. Qu'un fleuve, un des plus puissants du monde, ne me donnât à son embouchure que l'image d'un marécage, je n'y avais pas songé. C'était cela le Meschacébé, l'Amazone, l'Orénoque, le Fleuve Bleu, le Fleuve Rouge?

Imaginais-je donc les grands fleuves roulant dans la mer encadrés de hautes montagnes? Mais cette immensité, cette solitude sous la lune si pâle, si nacrée! C'était cela le Magdalena, cette plaine d'eaux semée d'herbes, de troncs d'arbres aux branches vertes, épaves de la forêt. La lune s'étant déga-

gée des nuages qui alourdissaient l'horizon, la féerie commença comme toutes les nuits depuis la première nuit du monde.

Le pont était plongé dans l'ombre. A tâtons je me dirigeai vers ma cabine. En passant dans le couloir je vis par la porte entre-bâillée les trois personnages de tout à l'heure. Cécilia Paez disait :

— Dans le couvent d'Arequipa où j'ai passé mon enfance...

Toute la nuit nous naviguâmes dans le clair de lune. Les projecteurs s'étaient éteints. Par l'étroite fenêtre je devinais la rivière et dans l'ombre du côté oppposé à la lune, des rives argentées au-dessus desquelles flottaient des nuages pareils à des éclatements.

Le petit jour nous retrouva navigant sans hâte dans cet immense marécage, mais je cherchai vainement le sens du fleuve. Vers huit heures, la vie du bord commença. Les passagers qui s'étaient étendus pour la nuit entre les valises replièrent leurs couvertures. Un Indien au visage aplati de Mongol balaya le pont. Puis la longue table du couloir se couvrit de fruits pelés, de bouteilles de bière et d'extrait de café. Le vent déjà chaud excitait l'appétit. Des camareros en bras de chemise, les mains moites, passaient les jus de pamplemousses, les éternels œufs au bacon, les assiettes de porridge. Peu à peu les passagers s'animaient. Par un caprice du destin nous étions devenus pour quelques jours les membres d'une grande famille provisoire et déjà j'étais mêlé aux histoires de tous et à leurs misères.

Je retrouvai Tavel sur un banc, un tome du *Juif Errant* à ses pieds. Il paraissait désespéré.

— Ça ne va pas ? — lui dis-je.

— Ah non! — s'écria-t-il. Puis, se jetant dans les confidences :

— Quelle idée j'ai eu à mon âge d'accepter ce voyage. Me voilà embarqué dans cette sotte aventure : faire le tour de l'Amérique avec mes limes. Et pourquoi? J'ai une femme, des enfants, une maison à Luxembourg. J'étais heureux, mais l'égarement m'a rendu fou. Voilà trois mois que je suis malade et je vais mourir.

Je lui parlai du charme des Andes qui lui ferait du bien, mais il m'arrêta.

— Croyez-vous prudent, — me confia-t-il, — de manger du pain de yucca?

Je le réconfortai de mon mieux.

— Quel dommage, — m'avoua-t-il, avec un sourire, le seul que je lui ai connu, — que vous ne soyez pas médecin, nous nous serions si bien entendus.

A dix heures, Cecilia Paez sortit de sa cabine en robe verte, un collier de jade autour du cou, offrant au soleil ses épaules rondes, crémeuses, ses bras chauds, dorés comme du pain. Lavée des soucis par la nuit, elle me parut différente, fraîche comme une prairie après l'averse. Ses pieds nus brillant dans des sandales à lanières blanches. Du sang indien a certainement donné à cette chair ce parfum de fruit. Ayant rejoint Moralès qui pérorait en flanelle bleue à boutons d'or, elle lui mit familièrement la main sur l'épaule :

— Déjà levée, — dit-il en riant, comme un vieux camarade qui plaisante.

Je les laissai à leurs escarmouches. Était-elle vraiment une jeune fille, cette partenaire désinvolte qui jouait à découvert, jetant le trouble comme un tendre venin? Il s'était assis à ses genoux, et vaniteux, avantageux, insipide, il se levait de temps en temps, allumant un cigare qu'il tirait d'un étui d'argent, jetant des regards à la ronde, s'éventait, tournait autour d'elle, puis calmé se rasseyait de nouveau comme un pigeon qui a fini de faire la roue.

Elle, renversée sur son fauteuil de toile, chatte jouant avec sa victime, ouvrait à demi les yeux, décroisait les jambes, nouait ses bras autour de sa tête, faisait l'endormie.

Pas un souffle n'agitait l'air pesant. Autour des balustrades, le Rio était immobile. Ronronnement assourdi des machines. Bruit d'eau qui retombe des palettes de la roue. Longue plainte de la sirène qui déchire cette torpeur. Des frères, leurs visages à la Daumier hérissés de poils noirs, se passent une vieille lorgnette. Au loin à travers les herbes, un bateau apparaît comme sur la courbure de la mer, et longtemps après, nous voyons s'écouler près de nous, sur l'eau lisse qui l'emporte, un courrier semblable au nôtre, cerné par une multitude de chalands où

grouillent des femmes, des enfants, des bêtes qui crient, hennissent, mugissent, font un vacarme épouvantable dans le calme torride des eaux.

Quelle fuite au temps du déluge! De temps en temps la cheminée crache un long jet de fumée et cette arche de Noé s'éloigne dans une brume dorée qui ressemble à de la poussière.

Au début de l'après-midi, quelques palmiers se dessinent sur le ciel incandescent. Nous avons mis le cap à l'ouest et à travers les touffes d'herbes vacillant à notre passage, voici la rive. Sur la plaine uniformément verte tourbillonne un vol de vautours. Un mirage luit sur le fleuve, quelques maisons couvertes de feuillage, un abri de tôle où gicle le soleil, et à moitié enfoui dans les herbes un train de marchandises que tire une locomotive à cheminée évasée.

Nous abordons Portlamar. Sur une jetée de bambous, quelques Indiens, les sacs de courrier, deux passagers nous attendent. Comme nous allons repartir, une petite caravane, bien étrange dans ce port fluvial enfoui dans les marécages, fait son apparition.

Sur l'étroite levée de terre qui file au-dessus des palétuviers, entouré d'une bande d'enfants qui se bousculent dans ses jambes, un grand diable, vêtu de blanc, les bras ballants, s'avance avec importance. Une vache chargée de malles, battant l'air de sa queue, ferme la marche.

Quelques instants plus tard, le voyageur apparaît en haut de l'échelle et se présente à la ronde :

— Chevalier Grimaldi, de Vérone, naturalisé Américain, ingénieur, docteur...

Dejà séduite, la belle Cecilia n'a d'yeux que pour lui. Le nouveau passager est plein d'exubérance et d'entrain. Au thé, il commence le récit de ses aventures. Paturo attaque avec feu ce grand seigneur qui connaît Taft et Nitti.

— Y-a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Italie?

— J'ai dû rompre avec Mussolini et voici des années que je n'ai pas revu mon pays natal. J'arrive de Colon où j'avais une conférence avec le général Pips.

Il nous éblouit de noms, de rencontres, nous amuse. Tavel en oublie ses maux. Une joue sur sa main, Cecilia lui fait un œil tendre.

— Quand mon père était gouverneur à Cajamarca...

— Ce que je suis venu faire ici? Étudier un projet de téléférique entre le Pacifique et le Magdalena à travers la vallée du Cauca. Cette étude me demandera certainement beaucoup de peine...

— Dansez-vous? — interrompt, tout-à-coup Cecilia.

— Faut-il danser pour vous plaire?

Elle ne répond pas, suivant une pensée vagabonde qui glisse dans son regard comme une nuée brillante. Le chevalier revient à lui :

— Je suis d'un petit village de Lombardie. Mon père est comte...

— Êtes-vous marié? — interroge Paturo.

— J'ai été fiancé plusieurs fois. Le destin n'a pas encore fixé mon sort.

Je regarde Cecilia perdue dans un rêve lointain. Elle joue avec sa bague qui tombe sur sa soucoupe avec un bruit cristallin. Dans cet après-midi torride, si loin du monde civilisé, autour de ces longs tréteaux chargés de salades aux tomates et de confitures, cette scène a quelque chose de bizarre, d'irréel.

Vers le soir, le fleuve paraît moins immense. Une mince ligne verdâtre, la forêt, semble flotter au loin sur l'horizon. Avec la fraîcheur, des oiseaux nous accompagnent de leurs ombres emmêlées.

Le second matin, le paysage d'eau a changé. Le Magdalena s'est-il resserré ou bien simplement allons-nous côtoyant de plus près une rive? mais on devine maintenant du côté opposé au soleil, des arbres, toutes sortes d'essences d'arbres, des parties de forêts défrichées et d'autres encore impénétrables.

Un soir, la brise ayant fraîchi, un nègre vint en sifflant relever les rideaux de toile et nous aperçûmes la forêt.

Depuis quand était-elle autour de nous, toute bruissante de feuilles, d'oiseaux, de rumeurs confuses, de cris inexpliqués? Haute muraille de verdure rongée de soleil, contre laquelle des troncs gigantesques fusaient vers un plafond de feuillage où ils éclataient en ramures enchevêtrées. Une ombre humide, pleine d'odeurs décomposées, tombait de ces futaies plus compactes que des falaises, en dessous desquelles on apercevait des couloirs visqueux et sombres.

Tandis que nous longions à quelques mètres ces remparts géants, les arbres, les plus beaux arbres du monde, ceux du Paradis terrestre, étaient devant moi. Les cocotiers minces et flexibles dominant les arbres à pain au feuillage de laque. Au-dessus, les pins des Andes immobiles et majestueux, auprès desquels le plus grand homme eût paru misérable. Plus haut encore, les boababs, étranges troncs lisses jusqu'à une trentaine de mètres où de curieuses branches courtes supportent un rare feuillage. Ailleurs, les banyans agrippés au sol marécageux comme des poulpes géantes, les bras chargés de racines, et tous les arbres inconnus avec leurs branches torturées, leurs fruits nus de formes indécentes.

Au-dessous de ces voûtes prodigieuses, les fougères nacrées, les bananiers rigides, les plantes arborescentes brillaient sourdement dans la pénombre.

Puis la forêt cessant brusquement, apparaissaient les savanes, reste des forêts incendiées, reposant comme d'immenses pâturages entre les arbres calcinés. Parfois le ciel se voilant, la brume se répandait sur ces solitudes qu'un caprice de défricheur avait créées, donnant une douceur d'Ile-de-France à ce paysage équatorien.

— Rien n'est plus monotone que la forêt, — explique Paturo qui s'ennuie. — Vous la trouvez belle. Demain vous n'y penserez plus.

Enfin la forêt s'écarte. Le courant s'apaise. Quelques touffes d'herbe glissent de nouveau sur un miroir. Au ciel agrandi traînent de pâles meurtrissures. Dans un calme divin, sans un essoufflement, le soleil tombait sur la savane. Un dernier oiseau perdu voletait, cherchant une place pour la nuit... J'écoutais sans me lasser le ruissellement des eaux qui retombaient dans le fleuve.

Jamais encore je n'avais senti davantage la majesté tragique du monde sombrant peu à peu dans les ténèbres.

Quelques instants avant le dîner, Cecilia apparaît dans de nouveaux atours, énigmatique, les yeux pervers et si parfumée qu'elle semble apporter sur elle tous les parfums d'une maison close. Une femme entre deux âges l'accompagne, fardée, vêtue à la mode espagnole d'une mantille sur une robe noire.

— Paturo, — dis-je amusé de ma découverte, — ne trouvez-

vous pas entre la petite Paez et sa nourrice une vague ressemblance?

— Vous êtes fou. Quand on n'est pas habitué, quelques gouttes de sang indien donnent toujours un air de parenté. Vous voulez dire que cette femme est la mère de Cecilia? Vous savez bien pourtant que celle-ci est orpheline.

— Cette enfant est bien jolie.

Cecilia est venue s'asseoir près de nous. Étendue, elle fait signe à Moralès de nous rejoindre, mais celui-ci, jaloux, ne veut pas comprendre. Elle se tourne vers Paturo.

— Parlez-moi du chevalier.

Paturo brode. Il est comme tout le monde sur le bateau vaguement amoureux de Cecilia. Il lui raconte pour lui plaire, car elle est suspendue à sa voix, une histoire qu'il invente, où rien n'est vrai que son amour pour l'enfant curieuse qui le noie sous ses yeux tendres. Lui mettant suivant son habitude, pour mieux l'entendre, sa main sur son bras, elle l'arrête :

— Est-ce donc bien sûr? N'exagérez-vous pas? Il paraît si simple.

Paturo sursaute.

— Le voilà.

Le voilà en effet vêtu d'un veston noir, les cheveux mats, rejetés en arrière, le visage poudré, dans l'œil un monocle retenu par un ruban de moire, énigmatique, dangereux, ensorceleur. Ce long visage glabre, taillé à la mode italienne en traits accentués, fait penser à un chef de bande. Il n'a plus ce costume de golf qui le rendait familier. Cecilia lève vers lui des yeux pâmés, ses lèvres entr'ouvertes déjà prisonnières. Sa robe de satin noir laisse voir le doux battement de ses seins, sa gorge fragile couleur d'amande, sa défaite. Je la regarde fermer à demi les yeux à mesure qu'il approche car il n'y a plus que lui, pour elle, au monde.

Les passagers vont et viennent à leur habitude dans l'étroit passage qui leur est dévolu, au gré du hasard ou de leur ennui. Impossible de rencontrer la mélancolique Cordière. Parfois je tombe sur une petite sœur craintive, toute moite de chaleur, qui n'ose me parler que lorsque sa compagne l'a rejointe.

Étendue sur sa couchette, tout le jour madame Cordière ne veut rien entendre. Notre sympathie lui pèse. Elle paraît aux

repas, gardant son chapeau sur la tête comme si elle allait nous quitter. Toujours ce même visage fin, hostile, étrangement émouvant. Parfois elle nous écoute, pose une question et retourne à sa prison de silence et de solitude. Que de fois déjà j'ai essayé de lui parler, de provoquer ses confidences, mais elle ne veut connaître personne et je ne saurai rien que ce regard hostile comme si par notre insouciance nous étions tous ses ennemis.

Par moments un vaste relent de pourriture traverse le Rio, puis d'autres odeurs réveillent tout-à-coup notre migraine : fruits, goudron, fèves cuites, femmes en sueur. Moralès, dépité, se plaint de l'arrogance du chevalier qui lui a volé sa belle et devient vaguement philosophe.

— C'est la première fois que vous remontez le Magdalena? Vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Ce fleuve qui paraît insondable n'a par endroits que quelques pieds d'eau. Ainsi est le monde. Méfiez-vous.

Puis sa jalousie le reprenant :

— Cette fille à des manières que je n'aime pas. Êtes-vous bien sûr qu'elle vienne de Lima?

— Avez-vous vu ses perles, — interrogeai-je pour changer le cours de ses pensées?

— Je vois ses jambes, — répond-il, car il tient à son idée.

Cependant le bateau glisse, dépeint, brûlant, emportant pêle-mêle nos secrets, nos mensonges, nos destinées à travers la forêt impassible. Quelle pitié si l'on savait! Pour moi quel dépaysement! Comme elle me semble irréelle la vie dans ma province! Aussi lointaine que la lune qui luit toute pâle dans le pâle espace.

Vers minuit, les disques épuisés, on entend de nouveau le bruit monotone de la roue frappant le fleuve. Grimaldi demande du champagne. Cecilia se retire un peu grise. Quand elle est partie, le chevalier se rapproche de Paturo.

— Êtes-vous sûr que le cardinal laisse une fortune?

Un matin au réveil, nous entrâmes dans une immense vallée bordée de montagnes. Nous longions une rive boisée couverte d'arbres gigantesques emmêlés de lianes. Une averse à peine séchée s'égouttait lentement et parmi le feuillage luisant, des

singes prenaient leurs ébats. Au pied de cette muraille abrupte nous aperçûmes sur les bancs de sable des milliers de hérons. En un instant un nuage blanc rasant la surface du courant s'en alla décrire un immense cercle et disparut comme un fantôme.

L'air est pur, caressant, léger comme une fraîche haleine. C'est le premier matin du monde. Une pirogue, comme une aiguille, brode lentement un point sur les rives.

Nous traversons en ce moment une série d'étangs enchevêtrés les uns dans les autres, miroirs abandonnés dans la forêt, et ainsi de biefs en étangs, nous remontons inlassablement vers le sud d'un glissement insensible. Parfois le courant devenant plus rapide, l'eau siffle autour de nous et le bateau demeure longtemps immobile, luttant contre le sable qui ruisselle sous sa coque.

Nous croisons des courriers semblables au nôtre que des courants emportent de travers, des pirogues accouplées, soutenant hors de l'eau par des fourches les têtes d'un troupeau.

Maintenant les arbres déracinés, polis par le frottement des eaux, encombrent le courant, ne laissant plus qu'un étroit passage entre les berges. Dans ses longues courbes le Rio ronge la forêt. Par moment la terre des berges s'éboule au soleil, un arbre s'incline, ensevelissant dans le courant ses feuillages, ses nids, ses cordages de lianes, pêle-mêle avec des fougères.

Le jeudi soir, au delà d'un miroir qu'agitent des ondes dorées, un village apparaît sur une falaise. Toits de tôle que domine une tour blanche : El Banco. Dans cette atmosphère, tremblant de chaleur, ce mirage au-dessus des eaux surchauffées ressemble à une apparition d'Orient, légère, immatérielle. Il nous faut deux heures encore de détours, cherchant patiemment des fonds, avant d'accoster à sa plage de boue.

Cette petite ville de neuf cents toits, à 250 milles de la mer, est semblable aux autres villages qui défilent dans la forêt : Plato, Zambrano, Magangue.

Un large espace incendié, des champs de cannes, des bananiers, un amas de maisons blanches moitié hangars, moitié huttes, le long de rues en terre battue. Misère tropicale, ensoleillée et sordide. Du rhum, des poissons séchés, des mangroves en composent la triste fortune. Une église pleine de Vierges

élève auprès d'un palmier un clocher luisant de chaux d'où s'envolent des hirondelles.

Je descend errer à travers les ruelles ensevelies sous les eucalyptus. La ligne des Andes apparaît dans le soleil comme un lointain monde irréel. Des cochons se jettent dans mes jambes. Des immondices jalonnent la chaussée couvertes de vautours qui s'éloignent à peine sur mon passage. Toutes ces boutiques africaines regorgent de marchandises élémentaires : cotonnades, casquettes, gants de fil, savonnettes, bougies, couteaux à monture peinte.

J'erre çà et là de devanture en boutique, de cochons en vautours comme si j'avais devant moi une longue journée de loisir. Sur la porte de l'alcade quelques dépêches, toujours les mêmes : un incendie, des épidémies, le Haut Magdalena à sec...

Dieu merci le sombre Tavel n'a pas jugé bon de descendre, mais madame Cordière s'est arrêtée devant la poste. Quelles nouvelles attend-elle? Qui a pu lui écrire? Je le demande timidement à Paturo.

— Eh, eh, — dit-il, avec un sourire plein de sous-entendus.

Au sifflement de la sirène, le village silencieux se rassemble sur la falaise. Nous repartons dans un tourbillon d'eau fétide et je vois disparaître tout-à-coup dans la forêt cette vision qui était venue si lentement à notre rencontre, ce pauvre comptoir fluvial, ses enfants impudiques, ces oisifs en chemises roses, ces négresses emperlées, sa poste bleue, placard sans porte où j'ai acheté des timbres, tout son attirail de pacotille, de délabrement, et d'amour, d'où émerge, unique fusée de l'esprit, ce clocher peuplé d'hirondelles.

Sur le Valdivieso la vie suit son cours, en apparence tranquille. Tavel maigrit. Impossible de lui faire prendre une nourriture substantielle. Il promet de se remettre à Bogota, mais son énergie s'éteint lentement. La crainte envahit son esprit. Toutes les craintes et la plus terrible, celle de manquer le dernier courrier de Luxembourg. Nous n'avons plus le courage de nous moquer de lui.

Il a fini par se lier avec madame Cordière et tous deux complotent sans que nous ayons envie de les interrompre. Que se racontent-ils durant des heures interminables où elle

demeure assise près de lui à parler sans geste comme une machine?

Un jour pourtant madame Cordière s'est rapprochée de nous et nous a interrogés longuement sur le service d'hydravions qui rejoint la mer. Tavel suit nos réponses avec angoisse.

— Moi, — dit-il, — je n'oserai jamais.

Dans cette prison flottante nous vivons dans une grande simplicité. Je m'aperçois souvent malgré moi que Cecilia est jolie. Peut-on rester indifférent dans cette vie commune de quelques pieds carrés où pas un geste, un soupir, un silence ne peuvent demeurer inaperçus?

Je trouvais souvent dans le regard de Cecilia un arrière-plan de tristesse et de lassitude. Mais Grimaldi veillait sur elle. Celui-ci ne livrait pas son secret. Quel avait été le passé de cet homme? Je ne pouvais croire à celui qu'il nous dépeignait avec tant de complaisance. Il devait mentir sans que j'eusse aucune preuve de ses mensonges.

Les eaux baissaient et la navigation devenait précaire. Sur le méridien du fleuve un seul nuage est suspendu alors qu'il aurait fallu un orage. Les éternels oiseaux du Rio vont et viennent le long des rives. Les bancs de sable sont plus nombreux. Les crocodiles abondent, mais il faut un peu d'habitude pour les voir. Grimaldi les tire au revolver. Le crocodile se retourne brusquement, puis se redressant sur ses courtes pattes s'écroule à la renverse dans les eaux jaunes, au milieu d'une avalanche de sable.

— Bravo, — s'écrie joyeusement Cecilia, qui admire au petit bonheur tous les actes du chevalier.

Au matin le fleuve s'est de nouveau élargi, des courants parsèment de vagues traîtresses ses nappes silencieuses où tremblent des arbres à demi submergés. Ayant accroché un fond il nous est impossible de nous dégager. Une pirogue est mise à l'eau où s'embarquent le contremaître et trois Indiens chargés de cordages. A une centaine de mètres ils enfoncent un pieu dans la rivière et nous essayons de nous haler. Le pont se couvre d'étincelles. Un geyser noir s'épanouit sur nos têtes. Après plusieurs tentatives nous revenons en aval nous échouer sur un banc de sable.

Au milieu des eaux molles ce n'est qu'un pauvre campe-

ment de pêcheurs. Recouvertes de filets et de poissons éventrés, leurs huttes sur pilotis apparaissent de loin comme des bêtes monstrueuses. Et sur toute cette immobilité, une mélancolie désolée : celle de l'aventure.

Sur le bateau sans mouvement amarré à une racine ensevelie, la chaleur est accablante. Nous essayons de dormir. La nuit vient. L'odeur de la vase, des forêts, des poissons morts accroît notre torpeur. Des insectes à carapaces ternissent l'éclat des lampes. Nous buvons, mais l'angoisse augmente notre soif, cette irritation que donne aux nerfs un air trop dense. Nous rêvons de sources, d'averses, de déluges qui soulèveraient les eaux. Quand Grimaldi se lève dans cette atmosphère malade, c'est pour nous annoncer ses fiançailles avec Cecilia Paez.

Avant de chercher le sommeil, j'erre sur la plage durcie de la petite île encore tiède et tombe sur deux ombres accroupies : la nourrice de Cecilia et un passager du bord.

— Vous en êtes sûr? — disait la vieille Indienne.

Un cri lugubre d'oiseau me fit tourner la tête. Je ne compris pas la réponse. Le vent avait changé, dispersant sur nous des odeurs de poissons rances.

— Est-ce possible, — répétait la voix cassée, — le chevalier serait un aventurier?

J'entendis encore des mots : Mexico... le côté des rebelles... condamné... Puis je n'entendis plus rien. Les ombres s'étaient éloignés.

Le lendemain fut maussade. Je songeai à ces confidences. J'examinai Grimaldi à la dérobée, mais son visage soigné ne respirait que lassitude, insouciance, fatuité. Aucun pli de cruauté, aucune ride où pût se loger le mensonge.

Quelle matière féconde si j'avais été romancier! J'étais mêlé sans le vouloir à tous ces personnages mystérieux échappés d'un roman de Conrad, mais d'un roman qu'on écrira jamais.

Nous restâmes encore deux jours échoués sur le rivage de l'îlot, au sein de la forêt immobile, si majestueuse le soir, si triste et mélancolique aux heures incandescentes du plein jour. Nous dormions tard dans nos draps chauds tout humides de sueur. L'appareil à glace ne marchait plus. L'eau potable

était rare et il ne restait plus qu'une bière écœurante. Parfois une pirogue peinte s'en allant du côté de la mer consentait à nous vendre quelques fruits : des noix de coco, des bananes chaudes...

Une seule fois durant ce sejour forcé, je parvins à rejoindre Marthe Cordière, mais à mes questions elle parut si effrayée que je crus bon d'en demander la cause à Tavel.

— C'est son mari. Il doit descendre de Bogota au-devant d'elle et sera à Puerto-Berrio, notre prochaine escale.

— Et alors — demandai-je?

— Alors c'est tout, — me répondit mystérieusement Tavel. — N'est-ce pas suffisant?

Enfin un matin, à l'improviste, le Rio se gonfla. Les eaux envahirent la petite plage où la veille encore nous nous étendions pour dormir sous les étoiles. Un sourd bouillonnement avait remplacé le sifflement des eaux. Nous nous hâlames sur les ancres. Le lendemain soir, sur une plage de boue fétide, nous débarquions à Puerto-Berrio.

Quel tragique décor, ce port d'eau douce à ce coude du Magdalena! Une vaste plaine liquide baigne un minuscule débarcadère. De tous côtés les nappes rougeoyantes du Rio fuient dans la verdure sombre, angoissantes d'étendue et pourtant captives. Partout présente, la forêt nous emprisonne. Un vent violent levé avec le soir blanchit cette immense nature inhospitalière. Des vagues se pourchassent, balançant l'hydravion arroché sous sa housse à un anneau de fer. Des oiseaux effleurent de leurs ailes noires ces surfaces sanguinolentes. La nuit tombe comme un suaire. Sur des rails envahis d'herbes qu'on distingue maintenant à peine, un train aux wagons grinçants siffle en sortant de la forêt.

Comme il fait déjà sombre, il faut descendre à tâtons, rassembler ses bagages, trouver un porteur noir qui se confond avec la nuit. Paturo me reproche ma lenteur. L'hôtel doit être plein et il faut nous hâter si nous voulons encore trouver un lit avec une moustiquaire, des draps raides où la boue du Rio aura séché, un plat de frijoles et de tomates, de la bière glacée. Heureuses tomates de la cuisine espagnole! Heureux piments verts! Dans la bousculade, je vois Grimaldi engager six porteurs. Près de lui Cecilia me sourit, dans la pénombre, de ses yeux

phosphorescents. La mamita à son tour salue d'un signe de tête, réconciliée sans doute avec le magnifique amoureux. Plus loin Marthe Cordière, sa petite valise à la main, suit docilement un vieux Tavel désabusé. Je les vois sur le rivage parlementer avec un employé de la poste, faire de grands gestes dans la direction du nord. Que complotent-ils avec ces visages impénétrables? J'entends la fin d'une phrase que m'apporte comme un adieu un souffle d'air chaud : « Demain matin à l'aube. »

Sans doute l'heure du départ.

Que signifie cette enquête, ces regards languissants vers l'horizon aquatique dont nous nous sommes si lentement dégagés? Ce voyage interminable est-il déjà passé? J'ai parlé à beaucoup, mais je n'ai connu personne. J'aurai dû peut-être me pencher sur le chagrin de Marthe Cordière. Mais c'est trop tard maintenant et la voilà un peu plus irrémédiablement avancée sur le chemin de l'aventure. Je cherche des yeux son mari dont Tavel m'avait annoncé si mystérieusement la venue. J'aurais aimé le voir près d'elle. Hélas! Il n'est pas là.

Moralès s'éloigne avec dignité comme si de nouveau, sur la terre ferme, il reprenait son prestige. Paturo accable ses voisins de prévenances. Je serre la main du capitaine :

— Bateau de premier ordre. Voyage splendide. Longtemps dans mon souvenir...

Il y a beau temps qu'il ne m'écoute plus.

Lorsque nous sommes enfin réfugiés, Paturo et moi, dans une pièce sans fenêtre qui ouvre sur un patio fermé, la dernière chambre libre, le dernier lit, je n'ai plus que le courage de fuir à la salle de bains, immense pièce sans séparation où coule de vingt robinets une eau jaunâtre. Ensuite sans manger je pourrai dormir.

Ai-je dormi longtemps? Comment un nageur qui remonterait des profondeurs de la mer je me réveille tout à coup à la surface de la vie. Paturo, assis près de moi, fume avec indifférence. Mon réveil l'enchante. Je le soupçonne de l'avoir aidé.

— C'est effrayant, — dit-il. — Comment pouvez-vous dormir?

Je suis mouillé de sueur comme au sortir d'un accès de fièvre. La chambre bourdonne de moustiques et malgré la

moustiquaire terreuse qui retombe sagement autour de nous, je suis couvert de piqûres.

— Une heure ! Nous ne dormirons pas. N'avez-vous pas faim?

Nous nous habillons à la hâte, à cause des moustiques plus affamés que jamais. J'ai peut-être faim? Mais n'aurais-je pas pu dormir encore? Paturo se fâche et nous sommes bientôt prêts. L'hôtel est désert. Dans les pièces du rez-de-chaussée, où brûlent quelques fils rougis, nous découvrons sans peine, abandonnée sur les tables, une nourriture refroidie, mais hélas impossible de trouver une boisson.

— Venez, — me dit Paturo, — je connais un bodega dans la ville.

Nous sortons sur la véranda. Devant nous les champs liquides, d'un éclat de plat étamé, déserts. Tout en traversant une piste sablonneuse, la voie du chemin de fer de Medellin, je songe à ces quelques jours passés sur le Rio. Que vont devenir Cecilia, Grimaldi, Tavel, la jolie Cordière? Tout s'efface dans une sorte de halo d'indulgence et d'incertitude. Que savons-nous les uns des autres? Si peu ! Ce que je n'oublierai pas, fidèle miroir d'une vie, c'est sous cette accablante chaleur, au milieu de ce déchaînement, cette étrange petite malle au dos arrondi, inattendue, si mystérieuse sous le cruel ciel des Tropiques.

Une lune malade, enveloppée de ouate, luit faiblement sur la ville qui se découvre contre la muraille des grands arbres. Paturo file à travers des ébauches de rues piquées de loin en loin de blâfardes lumières. Nous traversons des terrains vagues. Enfin la ville surgit dans des restes d'incendie.

Malgré l'heure avancée, des nègres vêtus de blanc, leur éternel feutre sur le front, discutaient sans bruit comme à Basse-Terre. Des gramophones s'égosillaient, mais impossible de suivre un air. Paturo se retourne :

— Nous sommes arrivés. Vous allez voir cette bière.

Dans le bodega « El gato negro » décoré d'affiches de pharmacie, public bruyant de noirs, de demi-sang. D'énormes ventilateurs : ceux de Pakkoy, d'Amoy, de Bamako tournaient au plafond, secouant les lattes de roseaux. Le matériel était vert tendre « Made in America ». Derrière le comptoir souriait une négresse maflue vers laquelle déferlait une marée. Des types variés de mulâtres, de métis. Quelques Indiens aux nez

triangulaires, aux yeux fendus. Le gramophone jouait un de ces spirituals de Géorgie qui ont fait depuis le tour du monde et cette scène me rappelait celle d'un film du côté de Tallahasse où, dans un bar, un noir poursuivi par la police vient enlever sa fiancée.

Nous obtînmes enfin deux chopes de bière dans des pots de grés rose importés d'Allemagne. La bière était glacée, onctueuse.

Je me rapproche de Paturo.

— Que pensez-vous de la petite Paez?

— Hum, hum, — dit-il d'un air entendu.

— Et de madame Cordière?

— Un mauvais exemple aussi. Elle a eu le courage de partir, elle n'a pas celui d'arriver. Que voulez-vous? Les Françaises n'ont pas l'esprit d'aventure.

Il se tait un moment.

— Ses terreurs sont des enfantillages. Elles passeront. Quand elle sera à Bogota madame Cordière sera très heureuse.

— Si elle arrive?

— Elle est trop près pour reculer maintenant.

— Vous êtes optimiste.

— Il le faut bien, sans cela que deviendrions-nous dans cette garce de vie?

Le bodega ne désemplissait pas. Un vendeur de bas, un vendeur d'allumettes, de bobines, d'aiguilles, vrais paysans de la Calabre, car ceux-ci étaient Syriens, un vendeur de poésies sur Bolivar, circulaient entre les groupes, proposant bruyamment leur pacotille. Une petite fille transportait sur sa tête une corbeille de mangues. Des Indiennes blondes aux yeux noirs, à la peau de pain brûlé, offraient du lait condensé dans lequel nageaient des morceaux de glace.

Nous sortons. Quelle nuit humide, pleine de phosphorescences. Un brouillard chaud traîne sur les rives de Magdalena. Les globes électriques accrochés à des câbles blanchissent de demi ténèbres. On entend, venus l'on ne sait d'où, des murmures de voix, des discussions, des querelles, tout cela ouaté, comme irréel. Des ombres s'éloignent, déformées contre les murailles de chaux. L'aéroplane se balance comme un oiseau en peine.

Bientôt un gamin, puis deux viennent enlever la housse

blanche, remplir les réservoirs avec un long tuyau qu'ils traînent de la rive. Le pilote arrive, tourne en barque autour de son appareil, attend. Et soudain à la suite de deux passagers, la voici marchant d'un pas décidé, sa petite valise à la main, suivie d'une ombre silencieuse dont nous reconnaissons bien le chapeau de paille.

Il fait encore sombre. C'est bien la pointe de l'aube. Nous sommes loin et j'ai envie de courir pour lui dire adieu, lui souhaiter bon voyage car je sais bien où elle s'en va. Mais quel sentiment de tristesse indéfinissable me cloue sur le sol comme dans un rêve.

Nous n'avons pas su la comprendre, ni la retenir sur la pente où elle glissait. Pauvre Marthe Cordière que les regrets d'une autre vie, les souvenirs d'une vie morte ont rejetée loin de nous, de sa véritable existence!

Dans les roseaux où il s'est aventuré le plus près possible du bord (pourquoi mon Dieu)? le bon Tavel plus mort que vif de l'humidité dangereuse de l'aube, un mouchoir sur les lèvres, agite une main maladroite.

— Je parie qu'il pleure? — dit Paturo.

Un souffle d'air froid venu on ne sait d'où agite les tentes de toile que la paresse a laissé ouvertes. Les agents de ronde sifflent par prudence. Une palme grésille toute seule dans la nuit. Un orchestre dans une rue joue en sourdine. Où vont ces noirs en bras de chemise tendant leurs instruments nickelés devant eux?

Les nappes du Magdalena ont un reflet d'acier. Au-dessus des forêts pareilles à une mousse grise, l'avion n'est plus qu'une étoile.

Grimaldi avait raison. Tavel pleure.

Je m'approche.

— Elle a eu plus de courage que moi, — murmure le malheureux marchand de limes.

— Vous appelez cela du courage?

— Hélas...

— Pourquoi est-elle partie?

— Sa mère, tout simplement.

— C'est pour sa mère qu'elle abandonne son mari?

— Oui.

Nous fûmes incapables de cacher notre stupeur. Elle avait

sans doute une petite chambre à la campagne avec un papier à fleurs et une étagère de coquillages. Toujours ensemble, elle et sa mère. La messe le matin. Les visites aux amies. Son père mort depuis longtemps. Elle épouse un ingénieur, mais c'est presque un mariage blanc, car sa mère vit toujours près d'elle. Un jour, une situation s'offrant en Colombie, le jeune ingénieur l'accepte, part seul : quelques mois s'écoulent et il demande à sa femme de venir le rejoindre.

Mais il est trop tard. Elle n'arrivera pas jusqu'à lui.

— Pourquoi, — demandai-je avec une sorte d'irritation, — monsieur Cordière n'est-il pas venu à sa rencontre?

— Des circonstances imprévues. Que voulez-vous faire contre le destin?

— Lutter.

Tavel me regarde tristement :

— Vous êtes jeune.

J'éprouvai une sorte de stupeur et l'impression très forte que cela voulait dire :

— Lutter? A quoi bon? Vous aussi vous serez vaincu.

Nous nous éloignâmes.

— Drôle de nuit, — murmure mon compagnon que ces drames laissent indifférent. — Nous avons bien fait de sortir. Qu'auriez-vous fait dans cette chambre sans fenêtre aux prises avec les moustiques et l'insomnie?

— Je n'aurais pas vue partir la fugitive...

Je quittai Puerto-Berrio le lendemain pour me rendre à Medellin. Je restai un mois dans les Andes. Un jour traversant la montagne au delà d'Armenia, je fis une rencontre inattendue.

La piste descendait. J'entrevis dans le brouillard une avalanche de terre, un pan de montagne éclatée, des arbres enchevêtrés dans la brume au bord d'un précipice. Nous venions de franchir le col. La voiture fit un bond malheureux qui nous jeta contre le rocher.

— La Lora, — me dit mon conducteur en me désignant à une centaine de mètres un enclos de branchages.

Je descendis grelottant, me frayai dans l'air glacial un passage jusqu'à la « Estancia », gagnai la cuisine où une Indienne était occupée à faire frire des œufs. Je n'étais pas assis depuis

une minute près du feu qu'une porte s'ouvrit, et Paturo, l'ineffable Paturo, se précipita dans mes bras. Aucune intimité passée n'aurait excusé pareille effusion, mais il ne me laissa pas le temps de réfléchir.

— Vous ici? Quelle surprise! Est-ce amusant de vous rencontrer! Sacré brouillard n'est-ce pas? Et la route est dangereuse. Vous allez à Bogota, moi j'en arrive. Que prenez-vous en attendant que les péons préparent vos mules? Omelette aux tomates et chocolat pour changer? Il faut être fataliste. N'est-ce, pas Nina?

Tant de chaleur me réchauffait, mais la « Nina » ne daigna pas répondre. Je mis le nez dehors sous l'auvent de tôle qu'encombraient des bâts et des selles de toutes espèces, des couvertures, un nid d'éperons. Des cactus poussés de travers formaient une haie, à travers laquelle j'apercevais des pentes mouillées. Dans la forêt rabougrie de vieillesse, aussi vieille que le monde, couverte de lichens, emmêlée de lianes et de plantes parasites, on n'entendait d'autres bruits que le sifflement imperceptible des nuages qui se déchiraient aux branches mortes.

La Lora, relais perdu à 4 000 mètres au sommet des Andes, est le point de départ et d'arrivée des caravanes de mules qui partent pour Ibague et des autos qui arrivent d'Armenia par une route vertigineuse, à peine tracée contre les flancs instables du Quindio. C'est là que chaque matin les caravanes de l'est et celles de l'ouest échangent leurs montures.

Paturo, le teint frais, mal rasé, avait l'air chez lui. Il m'entraîna dans la salle de l'auberge où déjà une famille en costume de cheval se restaurait silencieusement. Bientôt des klaxons signalèrent d'autres arrivées et de toutes les alcôves sortirent des voyageurs aux vêtements fripés. Nous fûmes vite une quinzaine à harceler l'indienne indifférente, accroupie devant le feu.

— Rien de neuf? — interroge Paturo. — Bonnes affaires?

— Quelles nouvelles voulez-vous que je vous apporte? — dis-je en plaisantant, — j'arrive de la montagne. C'est à vous qu'il faut demander cela?

— Bogota serait-il dans la plaine? — plaisanta-t-il.

Soudain un flot de souvenirs baigna mon esprit. Je revis sur le pont du Valdivieso la nonchalante passagère aux longues jambes indécentes.

— A propos, — lui dis-je avec une impatience que je ne parvenais pas à dissimuler, — que sont devenus les passagers du bateau?

— Je n'ai pas revu Moralès nommé gouverneur à Cali. Quant au chevalier, il a fait la conquête de Bogota en commençant par les consulats et les ambassades. C'est vraiment un type étonnant. Devenu peu après son arrivée l'ami du Président, il est en train de monter avec lui une affaire formidable.

— Une affaire de quoi? — demandai-je.

Paturo soupira, prit un temps, car les affaires qu'il ne faisait pas lui-même lui semblaient toujours prodigieuses.

— Des affaires de mines.

— Et Cecilia Paez? Je ne pouvais plus retenir mon impatience.

— Peuh! — dit-il — aucun intérêt. Une belle garce, voilà tout.

Pourquoi cette sévérité inattendue. Je soupçonnais ce parti-pris d'avoir pour cause quelque refus. Je fis l'étonné.

— Une belle garce? dites-vous.

— Au fait, — dit-il, — vous ne savez rien. Vous aussi vous lui faisiez la cour. Tenez, — continua-t-il, en me servant une énorme portion de tomates, — vous avez faim. Je vais vous raconter cela.

Il se leva pour chercher du pain rassis, un pot de savora, du poivre rouge.

Autour de nous les voyageurs mangeaient sans hâte, s'interrogeaient sur les difficultés du chemin. Des petites filles habillées en amazone couraient autour des tables. Les péons un à un venaient reconnaître leurs maîtres, mais ce n'était pas chose facile.

— Nous avons le temps de déjeuner tranquillement. Vous ne partirez pas avant une heure. Ce soir vous coucherez à la Argentina. Demain à San Miguel et si vous avez de la chance après-demain à Ibague. Allez au Lusitania et demandez la chambre nº 8 : c'est une bonne chambre sans punaises.

— Vous parliez de Cecilia, — lui dis-je en le remettant sur le bon chemin.

— Une garce, je vous ai dit. Vous allez voir. Elle faisait croire à tous qu'elle était riche, orpheline... La belle histoire!

— Elle était jolie, pourtant?

— Comme toutes les femmes quand on les désire. Sa mère aussi était jolie et plus facile.

Me souvenant tout à coup des goûts du Paturo, je n'insistai pas.

— Cecilia Paez et sa mère, car c'était sa mère, étaient Péruviennes. Leur mari et père, petit fonctionnaire, possédait une hacienda dans la montagne du côté de Morocoche, qui ne devait pas lui rapporter beaucoup. Un beau jour Cecilia, qui sortait beaucoup dans la société de Lima, fut courtisée par un jeune attaché d'ambassade. Au lieu de ramener cet hommage à de justes porportions, la mère et la fille en perdirent la tête, réalisèrent leur fortune et, laissant le vieux Paez à son ministère et à ses plantations de yucca, accompagnèrent à Paris le jeune amoureux qui avait promis le mariage.

La petite salle, enfumée par le feu de la cuisine et le bois mouillé, commençait de se désemplir. Des mules toutes bâtées, leurs charges vacillantes sur leurs épaules, venaient passer leurs têtes à travers les fenêtres. On entendait sans interruption des cris, des pierres roulant au fond des ravins. Paturo versait dans son chocolat le reste d'un pot de miel. Quand il eut achevé de boire, il s'était radouci.

— Hélas! les amoureux sont frivoles. La lumière change les amours. Sous le soleil de Paris, Cecilia perdit son attrait. Quand tout fut rompu, elles ne se décidèrent pas à quitter cette ville où elles croyaient trouver un mari.

Paturo devenait lyrique. Un coup de klaxon ébranla l'air humide.

— Même avec un beau visage et un peu d'argent, on ne fait pas ce que l'on veut. Cecilia eut d'abord une vie brillante. Puis elle sombra, comme tout le monde.

Tandis que mon compagnon parlait en multipliant les gestes, je songeais à cette aventure. La bourgeoisie n'aime pas les étrangères et j'imaginais sans peine la vie à Paris de ces deux belles dépaysées, dans un grand hôtel d'abord, puis dans un plus modeste et enfin dans l'une de ces pensions sans nom qui hébergent les épaves du monde.

Paturo continuait :

— Elles échouèrent bientôt dans la galanterie. Enfin malades, lasses du sort, elles prirent le chemin du retour. Sur le bateau

ayant appris, dit-on, la mort du cardinal Paez, elles crurent celui-ci leur parent. L'air de la mer aidant et le souffle iodé des tropiques, elles décidèrent de tenter une dernière fois la chance en Colombie. Voilà la vérité, la stricte vérité. Heureusement...

Il n'acheva pas sa pensée. Un péon, les yeux fendus en amande, passa le nez à la porte.

— Señor Paturo, il ne reste plus qu'une place dans l'auto. La voulez-vous?

Paturo sursauta.

— Votre histoire est-elle vraie? — demandai-je.

— Je le crois, — dit-il après un moment d'hésitation. — Je l'ai entendu raconter à l'hôtel Regina. On dit aussi que le cardinal Paez était réellement leur parent, mais qu'il est mort endetté.

— C'est tout?

— Tout, — répéta-t-il en cherchant dans sa mémoire.

Mais soudain un autre souvenir fit flotter dans l'âcre fumée de la cuisine un beau visage hostile, rempli de tendresse et de désespoir. « Marthe Cordière », jeune femme trop bien élevée, victime de quelque démon secret, engluée jusqu'au crime dans l'amour filial. Son départ dans ce sinistre port d'eau douce n'avait-il pas été une trahison?

— Et le mari de la fugitive?

— Une catastrophe dans une mine dangereuse où il avait tenu à se rendre. Il y est resté.

— Mort? — m'écriai-je avec effroi.

— Mort! — répéta Paturo d'un otn lugubre — et Tavel aussi.

La fenêtre claque avec fracas et l'on entend dans le ravin un bruit interminable.

— Ce n'est rien, une avalanche, la tornade d'hier.

Paturo se leva, se jeta dans mes bras.

— Bonne chance. Voilà vos mules et quand vous passerez à Santa Clara n'oubliez pas de venir me voir.

Il disparut en gesticulant. Un instant je songeai à ce petit monde, dans les secrets duquel j'étais entré à l'improviste, aujourd'hui dispersé. Les uns culbutés, les autres encore en équilibre sur le fil de la vie. Tragique énigme que le monde.

A mon tour je montai en selle.

FÉLIX DE CHAZOURNES

BLASON DE LA HONGRIE

« Au milieu de l'Europe vit une nation de douze millions d'hommes qui, suivant une expression imagée, est muette... » Ainsi commence le manifeste que publie tous les mois en frontispice l'excellente *Revue de Hongrie*. La mutité dont il s'agit, ce n'est pas celle où serait condamné un peuple bâillonné par des tyrans ou des traités injustes, mais celle qu'impose au figuré l'usage d'une langue presque unique en son genre, inintelligible à ceux qui ne l'ont pas approfondie, étrangère à toutes les familles indo-européennes. Le voyageur qui débarque brusquement une nuit à Budapest, et qui voit flamber, palpiter, les mots les plus étranges sur mille enseignes au néon, pourrait se sentir aussi dépaysé qu'en Turquie ou en Finlande : voilà d'ailleurs un des charmes du tourisme, une des façons d'éprouver à peu de frais le dépaysement, la puissance de l'espace. Mais muet, c'est bientôt dit! Les Slaves appellent aussi muets les Allemands (*niemcki*, *niemietz*, etc...) et, d'une façon générale, chacun serait porté à croire que son seul idiome a été envoyé par Dieu aux lèvres humaines.

Il faut reconnaître que l'infirmité que se prêtent si coquettement les Hongrois n'est pas rédhibitoire. D'abord parce qu'ils se révèlent d'étonnants polyglottes, par vocation autant que par obligation. J'ai vu à Zebegény de charmantes jeunes filles qui, pour recevoir les invites de la comtesse Karolyi, arboraient sur leur corsage de petits drapeaux aux couleurs des nations dont elles pouvaient se faire interprètes : les unes en portaient sept, les autres six, cinq; aucune moins de quatre.

Beaucoup de nos confrères hongrois pourraient se pavoiser ainsi et Dieu merci, l'allemand, même dans la vie courante, sert de langue seconde. Je parle des grandes villes. En province on peut se trouver démuni, muet à son tour devant un homme d'équipe ou un serveur de restaurant. Dans un coin perdu j'ai trouvé un boutiquier qui, ayant passé à Abbazia dix ans de sa vie, baragouinait l'italien. Quand on le payait de même monnaie, il disait : grande fête aujourd'hui! parce que Badoglio venait d'entrer à Addis-Abeba. Et il riait aux éclats en apprenant que personnellement nous n'étions pas des vainqueurs.

En revanche, on m'a montré dans un grand hôtel de Budapest un cahouadji du plus beau noir, vêtu en turc d'opérette et qui s'exprimait fort bien dans la langue de Kossuth. C'était un Abyssin, ainsi initié en Europe à la moins européenne des langues. Il avait d'ailleurs causé un incident. Car une commission militaire d'Italiens vint, il y a trois mois, loger dans l'hôtel. Il en eut si grand peur que, de huit jours, il n'osa descendre de sa chambre. Furieux d'avoir ainsi renom de croquemitaines, ils lui firent envoyer un pourboire impérial et, à leur dernier repas, ils eurent enfin du café. On m'a dit que ce jeune homme était jadis étudiant en chimie et tomba en condition par la ruine de quelque ras, son père. Sa voie est peut-être dans la linguistique.

Pour les Français on ne peut dire que le magyar soit une langue inassimilable. Phonétiquement même, elle est une de celles que nos oreilles peuvent le mieux accueillir; le déroulement des syllabes, la cadence des mots et des groupes nous surprennent moins que dans des idiomes où l'accent tonique est plus fort, moins régulièrement placé (on sait qu'en hongrois il frappe toujours la première syllabe). Les consonnes n'y sont aucunement accumulées. Les voyelles en forment l'harmonie. Le système d'agglutination des suffixes n'est pas en soi beaucoup plus compliqué que celui de nos articles et particules. Et s'il s'agit de génie de la langue ou de la race, souffrez que je ne croie pas trop à cette entité. Un de mes maîtres assure que les pays latins ne sont pas ceux des langues romanes, mais ceux où l'on a parlé et écrit en latin le plus longtemps. A cet égard la Hongrie est latine au superlatif, puisque l'on s'y est exprimé comme Cicéron, ou du moins

comme Érasme, jusqu'à l'époque du romantisme. Le magyar n'est devenu qu'en 1833 langue officielle d'une des moitiés de la Double Monarchie : heureux siècle où la dispersion de Babel paraissait encore conjurée! Il en demeure forcément quelque chose, un certain classicisme d'esprit, le goût de la clarté, de la concision, de la modération ironique.

Cela durera-t-il? L'allemand, que la nature des choses impose là-bas comme l'auxiliaire le plus commun, ne vaincra-t-il pas par simple concurrence comme le latin faillit vaincre autrefois? Sera-ce un mal pour la civilisation? Il s'est élevé jadis à ce propos une polémique très rude entre M. A. Meillet et M. Désiré Kosztolanyi, le propre président du Pen-Club de Budapest; le célèbre linguiste avait prédit que tôt ou tard le magyar, jusque-là défendu par l'hégémonie de la noblesse, lié au sort de cette classe et des conservateurs, ne pouvant arguer d'aucune force de propagation ni d'un prestige international, cesserait d'être une langue de culture. Herder, il y a cent ans, a sonné le même glas et les faits l'ont pourtant démenti. Le hongrois n'est que la onzième langue d'Europe, il se heurte à des frontières étroites, il manque totalement d'impérialisme; mais il nourrit une littérature vivace, soutient un patriotisme chatouilleux. Il y a toutes les raisons du monde pour espérer et même souhaiter sa durée. Un Français regrettera toujours que les cavaliers d'Arpad se soient arrêtés dans les plaines du Danube et non pas dans notre voisinage : on peut être sûr que le français tiendrait chez les Hongrois la place de l'allemand, et nous cultiverions plus à loisir des affinités de cœur et d'esprit, qui sont réelles, qui ne se sont jamais démenties. Mais pourquoi rêver à ce que l'histoire qui ne fut pas, aurait pu être. Il y a tout le massif alpin et tous les glacis du germanisme entre nous et eux.

***

Si la grande menace pour un peuple est l'engourdissement par la prospérité, on pourrait dire que les épreuves de la Hongrie lui sont providentielles. Quatre cents ans de guerre contre les Turcs, un afflux perpétuel, pendant la paix, de réfugiés et de colons de toutes sortes, une macédoine d'allo-

gènes dont on distingue encore la bigarrure mal effacée, et pour finir la défaite de 1918 avec l'amputation qui s'ensuivit sur les quatre points cardinaux, c'est assez, je pense, pour mettre un peuple en état de résistance morale. L'étranger se déclare parfois excédé par l'obsédante récrimination des Hongrois contre le traité de Trianon : mais, outre que ce pays-là est de tous celui qui a le plus perdu à la dernière guerre (je n'excepte pas l'Autriche du concours), reconnaissons que sa plainte, sa protestation lui sert en quelque sorte de raison d'être. Si la prière pour la Hongrie mutilée est affichée même dans les tramways à côté de réclames de cigarettes (Je crois en Dieu et en la patrie qui ressuscitera...), si les talus des voies ferrées s'ornent de petits jardins qui simulent la carte de la Hongrie intégrale et de la Hongrie diminuée, si les fameuses statues de la Place de la Liberté représentent les rapts des nations voisines (y compris celui de la Leitha par la pauvre petite république autrichienne), si les cartes postales, les boîtes à cols, les encriers même vous poursuivent des mêmes images fatidiques et de la devise *Non, jamais!*, on doit admirer que la mélancolie l'emporte sur la fureur dans ce rappel du malheur national. L'irrédentisme hongrois est devenu patient, voire passif. Il a proclamé mille fois qu'il n'attend pas une guerre pour se satisfaire, mais qu'il se confie dans une justice immanente qui a l'éternité devant elle pour s'exercer. Il tourne, je crois bien, à une espèce de messianisme religieux.

Peut-on, dans ces conditions, le déclarer méprisable ou redoutable? En l'analysant, on distinguerait en lui des nuances. Les Tchèques sont évidemment l'objet le plus immédiat de rancune, car la proximité de leur nouvelle frontière pèse comme une servitude sur toute la Hongrie du Nord : elle longe presque continûment le cours du Danube jusqu'à Esztergom, la ville épiscopale, avant que le fleuve se détourne vers le sud comme pour se rallier loyalement au territoire de son peuple fidèle. L'Express-Orient fait un détour en territoire tchécoslovaque pour toucher Bratislava au lieu de joindre Vienne à Budapest comme les trains ordinaires. Ce transit donne lieu à quelques incidents. J'ai vu une dame hongroise qui venait ainsi de Vienne avec un billet direct : faute d'avoir pris un visa spécial, elle a été bel et bien refoulée sur l'Autriche. Je crains toute-

fois que ces menues vexations ne soient pas l'aliment de l'hostilité entre les deux voisins. Les Hongrois n'ont pas encore dépouillé le préjugé que les Slovaques constituent une sous-race, une population inférieure, jadis leur sujet, aujourd'hui leur oppresseur. A cet égard nous ne suivrons pas les polémiques rétrospectives, ni les arguments qu'on échange de part et d'autre. Les uns assurent que la magyarisation était affreuse pour les ressortissants slaves de l'ancienne monarchie; les autres rétorquent que la slavisation des minorités magyares est en sens inverse bien plus terrible encore. Franchement je ferais plus de fond sur le libéralisme présent de la Tchécoslovaquie que sur celui de la Hongrie de François-Joseph. De nombreuses personnes à Budapest ne laissent pas de reconnaître la question pour mal posée. On va jusqu'à saluer le président Masaryk comme une noble figure de chef d'État, et peut-être de médiateur. Si les deux nations avaient eu le loisir, il y a dix ans par exemple, de s'accorder sur une rétrocession médiocre de cantons hongrois au royaume, bref sur une simple rectification de frontières, le brandon serait déjà éteint. Il est sans doute trop tard, ou encore trop tôt. Il faut espérer que dans une fédération danubienne, même simplement économique, les divisions politiques compteront quelque jour un peu moins. Dans ces contrées où les peuples sont parfois mêlés de façon inextricable, aucun arrangement ne peut s'opérer sans mécontenter quelqu'un. L'opprimer, c'est autre chose. Tout pays d'Europe centrale doit vivre avec ses allogènes sans songer à les échanger contre des citoyens plus purs.

Du côté oriental, le ressentiment hongrois s'exerce avec presque autant d'amertume, car c'est la Roumanie qui a pris la plus grosse part; il semble bien que parfois la frontière transylvaine ait été tracée avec quelque désinvolture et l'on se rappelle que le *Faustrecht* s'appliqua, après la grande guerre finie, à l'occasion d'expéditions de sécurité. Mais j'ai vu des cartes ethnologiques dressées en Allemagne et peu suspectes de partialité contre la Hongrie; elles montrent que les populations magyares ne débordaient pas en Roumanie, si loin que le suppose l'irrédentisme de Budapest; dans le ci-devant Banat, un très gros îlot est séparé de l'actuelle fron-

tière par des éléments latins ou germaniques qu'il serait difficile et injuste de réduire de nouveau à l'état de minorités. La Hongrie présente semble, non pas se résigner, mais s'accommoder à une très longue attente. La ville de Szeged, qui maintenant figure sa Marche de l'Est, a reconstruit (et avec quelle magnificence!) tous les services dont l'Université roumaine de Cluj a privé le pays. Ce ne sont que palais, laboratoires modèles, hôpitaux à la dernière mode. S'il y a sur ce point des blessures cuisantes, inguérissables, il faut avouer qu'elles sont savamment pansées.

La querelle territoriale avec l'Autriche est insignifiante; car on reconnaît que d'une part les habitants de la région annexée, entre le Neusiedlersee et l'actuelle frontière, sont germanisés au moins de langage et de mœurs, — que d'autre part ces cantons fertiles ont été donnés comme un grenier indispensable à la « république hydrocéphale » qui succéde à l' « aigle bicéphale. » Il me souvient d'un film ravissant que tous les Parisiens connaissent sous le titre de *Parade de Printemps* : on y voit mademoiselle Franziska Gaal, paysanne hongroise, venir se placer à Vienne. Elle part de son village en jupe brodée, tiare à rubans, et ses bottes à la main; elle monte sur un char à foin, et elle débarque au bout du Prater dans cet équipage... La chose se passe vers 1900. Les spectateurs français crient à l'invraisemblance, mais, renseignements pris, ce voisinage de la province magyare et de la ville autrichienne était véritable. Même pour les riveraines de la Raab, c'est Vienne qui était la capitale. Quand la patronne de l'héroïne, une pâtissière, lui parle de *notre empereur*, elle rectifie gentiment : *notre roi*. Tels étaient les bienfaits de l'Union personnelle. Je connais peu de mes compatriotes qui ne regrettent pour ces pays charmants l'époque où la Leitha faisait une limite conventionnelle.

Je ne parlerai pas en détail de l'animosité des Hongrois contre le dernier co-partageant, contre le royaume yougoslave; car mon propos n'est pas ici de traiter une question politique. Ce qu'il faut remarquer avant tout, c'est l'humiliation d'un pays qu'on a, pour toujours, semble-t-il, écarté de la mer. Nous autres, qui avons plus de côtes que de frontières terriennes, nous concevons mal l'étouffement que sentent les peuples

continentaux, surtout quand ils ont goûté jadis à l'air du large. La Pologne fait de ses Cachoubes une gloire nationale, et de Gdynia, suppléant de Dantzig, une question de vie ou de mort. La Hongrie, qui jadis équipa Fiume, a beau coqueter avec l'Italie, qui lui laisse des facilités dans ce port ambigu, elle en voudra toujours aux occupants de la côte, et pas seulement aux Serbes, Slovènes et Croates. Le Régent du royaume a gardé, on le sait, son uniforme d'amiral. Le pavillon hongrois flotte encore sur une flottille du Danube, dont certains bâtiments s'aventurent jusqu'en Mer Noire, et, me dit-on, en Méditerranée. On croise dans les rues de Budapest des marins en uniforme, armés jusqu'aux dents, et qui, officiellement, ne sont que les gens de la police fluviale. En fait ils représentent aussi la marine virtuelle de ce peuple sans océan.

J'ai connu un étudiant bavarois avant la guerre, qui n'avait jamais vu de crevettes avant d'être venu à Paris, et qui me disait : « La mer est à tout le monde, mais nous autres, dans le centre de l'Europe, nous achetons ses fruits comme vous achetez des noix de coco ! » Il appartenait à une grande nation maritime, il pouvait se rendre à Hambourg en huit heures : il se sentait prisonnier de la terre ferme. Ne doutez pas que sa nostalgie ne survive, plus amère encore, chez les Autrichiens et les Hongrois d'aujourd'hui.

Ces derniers ont pour se consoler le plus grand lac de l'Europe, le Balaton, dont ils sont plus fiers que s'ils possédaient la Caspienne. Il est fort bien aménagé, bordé tantôt de roseaux, tantôt de plages artificielles, en été le paradis des baigneurs et la fortune des trains de plaisir. Les voies ferrées le sertissent sur quarante lieues de pourtour; les coins réputés pour leur pittoresque sont envahis par des stades de sports et des villas. Il manque un peu d'encadrement et de perspective, comme les lacs de plaine, sauf sur quelques promontoires comme celui où s'élève le monastère de Tihany. Les petits lacs (de Fertœ ou de Velence) ont peut-être plus de charme et en tous cas offrent plus de confort encore. L'eau y a, paraît-il, de rares qualités chimiques; certains se vantent d'être salés. Ils attirent tout un peuple sportif pour qui le nudisme et l'adoration du soleil sont des rites presque

religieux. Le bord des rivières, les piscines mêmes, dont s'enorgueillit chaque bourgade servent de temples à ce culte.

Tout se passe en Europe Centrale comme si la privation des rivages marins avait engendré un amour désespéré des sables et des eaux. Bien souvent, j'ai soutenu qu'à Vienne, à Budapest, à Prague, à Cracovie il y a, à proportion, cent fois plus de nageurs qu'à Toulon et à Marseille. Cette vérité avait l'air d'un paradoxe, et comme il semblait peu patriotique, je ne le risque plus; mais n'est-il pas philosophique de voir des peuples follement épris de ce que les nôtres ont en surabondance et négligent : Phébus, Amphitrite, le brûlant Agni et la mer nourricière des hommes sont de ces divinités qui se rient de leurs fidèles. Il me souvient d'un Hongrois dont je fis la connaissance dans un train, qui descendait de Coni à Nice. Dans une station il descendit sur le quai, il demanda tout ému, à un employé, en montrant un cactus :

— Hé! Monsieur!... Est-ce que c'est déjà les plantes tropicales[1]?

— Ces saletés-là? il y en a toujours assez, répondit l'homme en casquette, qui n'avait rien compris.

Il ne faudrait donc pas croire que, si la Hongrie se targue d'être par excellence un pays balnéaire et le lieu géométrique du « thermalisme » européen, c'est seulement au nom de la médecine. S'agit-il de soigner, de guérir, on prend aisément un renom lugubre de sanatorium. Les innombrables établissements de bains où l'on promène l'étranger sont dédiés à la santé plus encore qu'à la maladie, et aux sports beaucoup plus qu'aux diètes, régimes et traitements. Songez que Budapest seule exploite une quinzaine de stations thermales, équipées de la façon la plus moderne, quelques-unes aménagées luxueusement pendant les années de guerre! — sans parler des maisons de cure climatique dispersées sur les collines d'alentour. Les sources y sont plus de cent, comme si la ville reposait sur un lac d'eau presque bouillante. On dit qu'il y a un siècle, un des îlots du Danube, au nord de l'île Sainte-Marguerite, qui aujourd'hui est aménagée comme une

1. Pour comprendre l'histoire, il faut savoir que l'étranger avait dit : *plantes-tropes* (Tropenpflanzen) et que le cheminot avait entendu *plante de trop*! Je n'ai pas osé leur expliquer le calembour.

résidence princière, montrait encore de petits geysers. Il ne déplairait pas aux indigènes que ce privilège du sol fût tourné en symbole : ils occupent le cœur brûlant de l'Europe, une terre dont l'ardeur juvénile, contenue parfois, rejaillit éternellement.

***

Mais là encore l'amputation du pays se fait sentir. Pays désormais sans débouché maritime, la Hongrie est devenue aussi un pays sans montagnes. Or, ses montagnes faisaient une grande part de sa fierté. On peut dire que, sans acception de frontières, les costumes, les danses, le folklore sont à peu près les mêmes, ou très proches parents, sur toute l'étendue des Carpathes; il paraît que c'est la Hongrie qui a fourni à tous ses voisins le goût de certaines couleurs et de certaines mélodies. Ruthènes, Transylvains ou Magyars, ils sont tous un peu touchés du caractère tzigane, et de façon plus générale encore l'Orient balkanique, voire l'immensité russe où se retrouvent les mêmes éléments! Or, si étrange que cela puisse paraître, l'histoire prouve que les montagnes ont été très souvent des liens et non pas des barrières. Leurs versants opposés offrent parfois plus de ressemblances que des plaines juxtaposées. La Savoie et le Piémont, la Gascogne et la Navarre diffèrent moins que la Wallonie et la Flandre ou que la Prusse et la Lithuanie. Les Hongrois éprouvent donc le sentiment affreux d'avoir été rejetés hors des Carpathes qui recourbent autour de leur territoire l'étrange épine dorsale d'un animal couché : ils essayent de visiter les Alpes plus hospitalières, on ne voit qu'eux, en été, dans les stations autrichiennes, Ils ont autrefois produit des alpinistes célèbres, dont Émile Szigmondy fut le plus héroïque et le plus malheu reux.

Ce n'est pas que le royaume sans roi soit un pays aussi plat qu'on l'imagine. La chaîne du Dobogókœ qui se prolonge jusqu'à Bude, se maintient entre cinq et huit cents mètres, celle du Mátra atteint la cote mille; il est même difficile, ailleurs qu'au milieu de la puszta, de fixer le regard sur des paysages sans accident; mais la région minière a disparu, qui four-

nissait les pièces du Musée minéralogique le plus riche d'Europe; et les cantons de chasse, également, dont les dépouilles garnissent, un peu mélancoliques et poussiéreuses, les collections de Bois de Ville à Budapest. Par un retour curieux des choses, c'est la plaine hongroise, dans ce qu'elle peut offrir de plus nu, de plus désert, de plus triste qui désormais est réputée pour l'ornement du pays. Elle fait d'ailleurs partie de l'héritage romantique depuis Alexandre Petœfy.

La puszta ne désigne pas la plate et fertile campagne où ondulent les blés jusqu'à l'infini et où se dandinent des troupeaux d'oies innombrables : le nom s'applique exactement à ces zones de prairies jadis marécageuses, sur fond de sable, qui n'occupent guère plus de trente mille kilomètres carrés. Des pistes nonchalantes les traversent en tous sens; il y brille des mares au milieu de l'herbe courte, semée de monticules où gîtent des rongeurs analogues à ceux de la pampa. Des bosquets d'arbres grêles rompent de place en place l'horizon, où roule, comme un nuage sombre, déformé et reformé sans cesse, une horde de chevaux sauvages. Ça et là se dresse le balancier décharné d'un abreuvoir autour duquel s'est groupé le peuple des vaches blanches et des buffles à cornes en lyre; une race étonnante de cochons aussi poilus et frisés que des béliers se mêle aux ruminants, et des chiens noirs tout pareils à des oursons surveillent ces esclaves hétéroclites; un bloc de sel posé au milieu de la lande, un signal trigonométrique, une minuscule roulotte où couche le berger nourri de viande sèche et de lait caillé, tels sont les seuls repères dans cette solitude où selon la pluie ou le soleil, on évoque la Champagne pouilleuse, ou la Camargue. La puszta n'a pas toujours été déserte. Au XVIIe siècle, avant la grande lutte contre les Turcs, on y voyait des villages et des labours. Les grandes réserves qu'elle constitue à la façon d'un parc national, à Bugac ou à Hortobágy par exemple, disparaîtront à leur tour. On voit les cultures gagner peu à peu sur leurs bords. Les maisons, jalousement isolées derrière des osiers poudreux, les auberges vastes comme des khans, où, sous un hangar, des dizaines de poulets tournent ensemble sur un lit de cendres, reçoivent presque chaque jour le facteur ou le gendarme à cheval, ou le commissionnaire qui, dans son char à foin tiré par des bidets

hirsutes, dessert la station la plus proche du tortillard électrique. La puszta nourrit les bêtes mieux que les hommes : elle n'est d'ailleurs habitée que par quelques centaines de bergers ou bouviers nomades qui gardent le troupeau communal de la ville voisine. Dans les hameaux du pourtour il paraît que la solitude n'engendre point la salubrité. Les écarts de température, le vent et la poussière y favorisent la tuberculose autant que l'air confiné des villes. L'eau est rare et l'on boit parfois plus d'alcool qu'il ne faudrait. C'est pourtant là un des coins les plus poétiques de l'Europe, où il est le plus facile d'imaginer la migration primitive, les chariots, les troupeaux, la sentinelle arrêtée à une dune, le campement sous les étoiles, parmi des meuglements peureux... On dit que le soleil au mois d'août y produit des mirages, à preuve que ces phénomènes se laissent d'ailleurs photographier sur carte postale. Je ne veux pas douter que la puszta n'ait conservé des temps anciens, des incursions de Scythes et des Avares, la tentation constante d'être ailleurs, de suivre sur un horizon troublant l'image fugitive apportée mystérieusement, par la réfraction de la brume, du pays qu'on n'atteindra jamais.

***

Il ne faudrait pas toutefois prendre la Hongrie pour un pays inquiet et agité. Dans son ensemble il garde, au contraire, les qualités rustiques qui donnent une disposition toute contraire : là, comme ailleurs, le sol a dû façonner les races qui se sont succédé; chacune de celles qui y passent s'y enracine, gardant seulement l'apparence de la nostalgie. C'est ici que les tziganes eux-mêmes sont le mieux fondus à la population fixe, et qu'on retrouve chez des paysans tranquilles leurs grands yeux enfoncés sous les pommettes, leur teint de feu; les Huns, les Slaves, les Germains, les Turcs, les Juifs ont composé une grande variété physique qu'il serait vain de vouloir analyser. Je sais un parc dans un domaine des Esterházy où l'on rencontre, au détour des allées, une pierre votive de seigneur romain, dressée sur une molle fontaine, et le mausolée d'un général ottoman au centre d'une pelouse, où les feuilles

mortes s'accumulent d'une année sur l'autre. A Obua, l'ancienne Aquincum présente une arène entourée de peupliers au milieu de plants de légumes, et une espèce d'allée des Aliscans le long d'une route départementale; à Pecs, on reconnaît soudain, parmi les fils télégraphiques qui convergent vers le bureau central, un minaret de mosquée converti en clocher d'église : à Bude, c'est dans l'enceinte d'un palais à l'italienne, entouré de balustres, d'hercules et de nymphes, que l'on découvre le tombeau de Gül Baba, surmonté du croissant. Tout est mêlé, apaisé, réconcilié, comme cela ne se peut que dans les nations agricoles où l'on ne cesse de réparer les ruines, de nettoyer les friches, de passer la charrue sur les champs dévastés. La terre a plus de vertu et moins de mémoire que les hommes. Les peuples qui s'adonnent à la travailler perdent leur âge, quel qu'il soit. Il serait mieux de dire qu'ils semblent toujours jeunes.

C'est ce qui frappe en Hongrie : la jeunesse avec son alacrité qui n'est pas feinte, sa noblesse naturelle. On ne peut nier que ce peuple soit aristocratique, généreux et fiévreux, non sans les défauts de ces qualités. Il est paysan et se souvient d'avoir été soldat; ses rustres ont toujours l'air d'avoir cavalcadé et porté panache. On devine l'envahisseur qui a consenti à prendre ses quartiers, et qui, le soir, une fois les bas travaux finis, ne met aucun respect humain à faire le faraud, à esquisser les vieilles danses galantes et guerrières, à redresser sa moustache sur sa face tannée. Les villes mêmes sont pleines de ces paysans-hussards : leurs chariots défilent paisiblement au milieu des tramways de Budapest; et dans l'avenue Andrassy sous laquelle passe, dans un petit caniveau couvert, les plus ancien métro d'Europe et sûrement le plus gentil, il n'est pas rare de voir des attelages chargés de bois et de feuillages, conduit par un rustre à pieds nus; le mouchoir noué où sont les bagages, le violon de la famille pendent à côté du fouet.

Les cités de Hongrie, sauf la capitale, présentent toujours peu ou prou l'aspect de grandes bourgades poussées entre les arbres; elles sont curieusement dispersées en quartiers qui ne se rejoindront jamais. Ces villages s'étendent librement sans s'agglomérer, ils n'ont cure de cette concentration sacro-

sainte qui groupe les nôtres autour de l'école, de la mairie et de l'église; ce sont des lieux-dits où des fermes individualistes ont accepté de voisiner. De même les villes sont placées parmi les prés ou les champs comme un bivouac militaire. Elles n'ont pas, à proprement parler, de banlieue. A Budapest même j'ai cherché les faubourgs mal famés, ceux où Molnar a fait vivre Liliom et autres mauvais garçons : je les traversais sans les voir. Il n'y a que des boulevards à demi rustiques, moins denses que les autres, où le pavé cède à la terre battue, les murs à des fils de fer où les squares se changent en courtils. Rien d'analogue à nos Grenelle ou à nos Belleville; il y a des masures : il n'y a pas de ces taudis-phalanstères qui font la honte de l'Occident. La pauvreté y équivaut-elle à la misère? c'est ce que je ne saurais décider. Mais il faut avouer que j'ai surpris, dans des coins de province, des hommes dont le dénûment vestimentaire et même physiologique faisait peine à voir. Leurs bêtes ne valent guère mieux qu'eux. Décrirai-je une fête seigneuriale où le champagne coulait à flots sous les arbres d'une allée, mais où assistait, maintenu à dix mètres par des gendarmes inflexibles, un prolétariat en haillons dont l'hébétude ne ressemblait ni à la résignation ni à la révolte? On sentait que pour ces pauvres, le luxe suprême consistait en un tablier en cotonnade de Manchester, le même que chez nos « Berbères bleus », de l'Atlas — que, pour ces enfants aux beaux yeux, mais nettement sous-nourris et souvent dégénérés, un seul des gâteaux à la graisse d'oie qu'on nous offrait eût représenté une bombance. Et pourtant ce peuple garde une dignité et une gentillesse natives, je veux dire primitives. Il n'a pas appris le désespoir ni la haine. Faut-il qu'il apprenne à aimer, du moins à espérer?

Je recommanderais volontiers un séjour dans la province hongroise aux gens qui sont las de la modernité et de son tumulte. Il y a peu de pays où l'automobile reste plus rare, où les chevaux soient demeurés plus à l'honneur. Depuis les magnifiques attelages qu'on voit évoluer dans les parcs de certaines résidences, et dont chaque cocher empanaché, chaque valet de pied semble garder les secrets de la haute-école, jusqu'aux bidets qui portent en selle un gas en chasuble brodée, en croupe une fille serrée dans son fichu, il semble que

la monture des Scythes soit la bête sacrée. On dit que les cavaliers nomades avaient la biche ou l'aigle pour totem : c'est fort possible, mais cela n'intéresse que les ethnologues et les mythologues. L'humanité leur doit le dressage du quadrupède qui fit croire aux Egéens naïfs qu'il existait des centaures. Songez que les peuples sédentaires ne sont arrivés à cet art que mille ans avant notre ère! Les aïeux de nos bons Hongrois leur ont sûrement transmis leur amitié et leur reconnaissance pour le campagnon qui les amena à travers les monts et les plaines, les gués et les cols jusqu'au lieu où ils ont plantés à leur tour du blé et regardé patiemment pousser des arbres.

C'est en 1896 que la Hongrie a fêté son millénaire comme nation. Cinquante ans après, des épreuves terribles sont survenues, et pourtant la jeunesse de ce très vieux peuple frappe les yeux. Dans une vie sûrement plus austère et plus rude que la nôtre, il semble avoir mieux gardé le goût de s'amuser : il est affamé de mouvement et de bruit. Il y a plus d'entrain dans une czárda de campagne que dans vingt boîtes de nuit réputées à Paris. J'ai vu un village, situé par rapport à la capitale comme Rambouillet ou Dormans, danser pendant douze heures de jour, dix heures de nuit, danser dans les rues grossièrement pavées, danser sur l'herbe, danser au pied d'un calvaire, danser autour des granges, danser sur les quais d'une petite gare, danser dans les couloirs du train, où il accompagnait ses hôtes, en attendant le coup de sifflet. Les violons et même les crincrins (car il ne faut pas croire que tous les morveux tziganes aient du génie) ronflaient et rauquaient au moindre carrefour, derrière chaque buisson. Le brouhaha de la joie collective passait sur les champs, saluait les étrangers et les indigènes avec les mêmes cris de reconnaissance, semblait se propager jusqu'aux collines renfrognées et muettes où se dresse maintenant la frontière slovaque.... C'est dans un canton où sur un rocher est posée une étrange statue : celle de l'oiseau Touroul qui, dit-on, guide les hordes d'Arpad dans leur migration et se posa là pour leur indiquer le terme du voyage. Étrange épervier de bronze, prêt à s'envoler de nouveau! Je pensais aux seuls aigles statufiés que nous ayons chez nous : celui de Waterloo, blessé à mort et qui n'ouvrira

plus les ailes et un autre, dans le Jura, qui est représenté aux prises avec un jeune pâtre qui, bien courageux, bien raisonnable, défend ses brebis contre le rapace, contre l'aventure.

***

Quelle genre d'aventure peut tenter encore le cœur des Hongrois? à quel destin leur nation et leur société semblent-elles promises? C'est ici qu'un étranger ne doit vaticiner qu'avec mille précautions : il doit se livrer à des conjectures psychologiques que le mécanisme politique peut déjouer aisément. Le peuple dont je parle présente une particularité qui, hélas! n'en est plus une en Europe : son idéal consiste à être d'abord lui-même, et cela ne laisse pas de répugner à l'esprit universaliste des Français pour qui la civilisation n'est pas une donnée naturelle, mais un état idéal où l'on doit tendre après avoir dépouillé les facilités du sol et du sang. La culture peut être nationale, la civilisation ne doit être qu'humaine. Mais à qui peut-on prêcher cette doctrine aujourd'hui?

La Hongrie n'a donc plus pour but, semble-t-il, que d'être hongroise, et le plus jalousement possible. Elle y a certes mille excuses. Comment pourrait-elle s'agréger à un groupe spirituel plus vaste? Elle est entourée d'ennemis et de rivaux. Ses traditionnelles haines ne lui apportent pas d'aide immédiate. La Pologne à qui l'unit une vieille fraternité, une camaraderie en quelque sorte nobiliaire, n'est pas sa voisine directe. L'Italie, oubliant aisément les torts qu'elle lui a causés, cherche à lui vendre son appui le plus cher possible, Et la France justement est l'alliée des Roumains abhorrés, et des Tchèques détestés, des Yougoslaves exécrés, voire leur patronne et leur éducatrice : elle ne peut se passer de l'être sans renoncer à toute sa politique et abdiquer sa propre sécurité. La France a été, encore plus que l'Angleterre, l'inspiratrice du libéralisme en Hongrie lorsque celui-ci se révolta, il y a quatre-vingt-dix ans, la France a été l'amie de cent proscrits, de mille aristocrates, de dix mille intellectuels ou artistes; la France n'a jamais suscité de rancunes ou de haines directes : on ne l'accuse pas elle-même du traité de Trianon. On vous dit encore tristement que, tandis qu'elle

internait dans des camps de concentration les sujets hongrois, ses ressortissants à elle continuaient paisiblement leurs métiers libéraux ou leur commerce à Pest ou à Debrecen. On vous assure que les régiments de honveds refusèrent toujours d'aller se battre sur le front de Lorraine contre les descendants des corps de Déak ou de Chamborant. Mais ni la France ni son régime ne sont plus très sympathiques aux dirigeants hongrois, dont l'idéologie est nettement hitlérienne, et qui, idéologie mise à part, ne demanderaient qu'à établir chez eux un État du type national-socialiste. Ceux qui défendent notre cause avec une patience et une bonne grâce merveilleuses, ce sont des intellectuels, relevant de partis divers, mais tous persuadés que l'amitié avec la France n'offre pour leur pays aucun danger, mais tous les avantages spirituels. Cette phalange s'accroît-elle? se maintient-elle seulement en nombre? il est bien difficile de le savoir. Notons qu'elle s'efforce de renforcer ses positions et que bientôt, grâce à une initiative de MM. Ottlik et Balogh, un lycée français s'ouvrira à Budapest, avec un personnel composé surtout de cisterciens.

Depuis 1920 le parti communiste est demeuré hors-la-loi en Hongrie; c'est dire que le ressentiment de l'aventure Bela-Kuhn ne s'est pas éteint. Le socialisme intéresse assez médiocrement un peuple aux trois-quarts rural, et qui a reçu fort peu d'éducation démocratique. Le suffrage universel n'est secret que dans trois ou quatre grandes villes; autant dire que le système représentatif est resté une fiction, selon l'ancien adage : *vota non numerentur, sed ponderantur*. Chose plus grave pour l'esprit public : il ne subsiste pas en Hongrie le loyalisme monarchique que nous lui prêtons : les Habsbourg représentent certes l'époque où la nation était grande, prospère, presque libre et partie constitutive des grands empires du monde; mais les souvenirs de la guerre de 1848 ne sont nullement perdus. En dehors de certains milieux nobiliaires et catholiques, la dynastie n'est pas regrettée pour elle-même, mais pour ce qu'elle représentait. Elle finit par passer lentement au rang de symbole comme la couronne de saint Étienne. Il est presque aussi concevable qu'une Hongrie sans roi garde cet emblème que de voir une Restauration en France garder *la Marseillaise* et le drapeau tricolore. La Régence peut

durer très longtemps encore, un dictateur après l'autre, un général après un amiral. Le Royaume de Hongrie subsistera en nom comme l'Empire allemand. La Hongrie, aujourd'hui comme hier, n'a pas tant besoin d'un roi que d'un *palatin*, d'un vice-roi capable de diriger sa noblesse.

Y a-t-il du moins un idéal proprement religieux dans ce peuple? la foi s'y est maintenue ferme, et rien n'est plus émouvant qu'une messe à la campagne, en plein air, dans un enclos de fils de fer, devant une petite église de bois, — ou la cérémonie des Rogations, les bannières lourdes sortant de la houle des blés — sinon un office nocturne dans les chapelles souterraines qu'on a creusées à Bude dans le rocher de saint Gellert : de sourdes psalmodies résonnent comme dans une cave irlandaise, elles surgissent soudain au jour comme une de ces sources sulfureuses que fait aussi jaillir la colline comme une longue et tacite endurance éclatant en cris d'espoir et de joie. De vieilles abbayes, quelques-unes doublées d'établissements scientifiques, des palais épiscopaux parsèment encore le royaume. Par ailleurs les confessions réformées qui occupent le tiers du pays, fournissent à proportion plus de gens d'élite, et plus de dirigeants, tiennent plusieurs leviers de commande (le régent Horthy et M. Gœmboes sont calvinistes tous deux). Il faut noter que c'est dans les districts ruraux où le protestantisme domine que la natalité est la plus basse. Les paysans du nord de la Drava appliquent le *Zwei Kinder schmutziges System* que les Allemands dénonçaient jadis chez nous. Les Israélites, malgré l'antisémitisme latent que la crise bolcheviste a réveillé naguère, occupent encore dans toute l'Europe centrale une si grande place dans l'intelligence, les arts, le commerce et les sports, que l'on conçoit mal que la Hongrie puisse jamais s'amputer d'eux.

Dans le *Livre des Admonitions* qu'a laissé le roi Saint-Étienne, on peut lire une phrase certes belle et généreuse : *Unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile*, etc. : c'est un pauvre et fragile État que celui où règne l'unité absolue. Ainsi parlait-on au xe siècle. Hélas! à présent une telle maxime, qui pourrait être de M. Masaryk, s'applique mal à la Hongrie qui a dû se replier sur elle-même et se concentrer en son unité. Faute d'être agrégée à un monde plus vaste, elle

cherche sa propre raison suffisante là où, disons-le, personne ne l'a jamais trouvée, même des peuples bien plus petits, bien plus à l'étroit. Si elle était située plus à l'Est, elle aurait peut-être la tentation de renier l'Europe qui l'a maltraitée : mais elle ne le peut pas, ayant si longtemps servi de champion à ce continent ingrat, et participant par force, malgré son isolement moral et linguistique, aux diverses civilisations qui l'encerclent, la slave, la germaine, la latine. Elle n'a plus guère de goût qu'à durer, et ses plaintes, d'ailleurs noblement exprimées, ont cessé d'être protestations ou menaces.

On ne doit pas être plus pessimiste qu'elle-même sur son avenir, car elle a gardé de la dignité et de la gentillesse ; elle semble sourire pour attendrir le destin, comme les enfants malades qui désarment l'inquiétude, tant ils montrent qu'ils sont faits pour la vie. Ses musiques, ses couleurs, ses mouvements, le goût qu'elle a gardé pour les apparences du grand État qu'elle fut, ses gloires de jadis, tout plaide pour elle, même son orgueil et son amour du prestige, de la joie, de la vie physique, des vins, sucrés ou mousseux, de la cuisine épicée et compliquée. Elle retrouvera sa vocation lorsqu'elle cessera d'être comme une île au milieu des terres fermes. Elle est un lieu de passage où l'on ne passe plus, un lieu pour l'échange des influences et non pour le heurt des adversités. Il me souvient d'avoir vu dans une ville hongroise, une grande gare de triage où les voies se rouillent et se couvrent d'herbe : au milieu de ce sombre ballast, les employés ont arrangé un beau rectangle rouge pour jouer au tennis! Telle est la Hongrie qui, ma foi, ne renonce pas à s'amuser et à orner superbement sa pauvreté en attendant de voir lever le blocus où l'Europe l'a mise et d'ailleurs se confine elle-même tout entière. Ce sera le jour où le Danube, au figuré, recommencera de couler, d'aller quelque part.

ANDRÉ THÉRIVE

RICHARD KURT[1]

Madame Rafferty et Richard sortirent ensemble par la porte-fenêtre; les autres suivaient.

— Scapa n'était qu'une ruine dans un désert lorsque je l'ai acheté.

Tout en marchant, elle expliquait les modifications qu'elle avait apportées aux lieux en les désignant du bout de sa canne. On était arrivé au pied d'une rampe très inclinée avec des marches de loin en loin, madame Rafferty s'arrêta :

— C'est assez pour moi. Mon cœur ne supporterait pas cette montée et les hommes sont trop occupés pour me porter. Ah, voici Virginia! Viens ici, ma fille.

Richard entendit des pas derrière lui et se retourna. Flit et Flack s'élancèrent et la jeune fille se pencha pour les caresser.

— Sois polie, Virginia. Je te présente monsieur Kurt.

Elle tendit la main et serra vigoureusement celle de Richard, comme un homme, en le regardant droit dans les yeux, comme si elle ne l'avait jamais vu de sa vie. Puis elle croisa les mains derrière le dos et se tint immobile et muette.

Madame Rafferty continuait d'expliquer les transformations passées, présentes et futures et Richard suivait les mouvements de la canne avec une indifférence polie.

— J'aimerais bien avoir une vue d'ensemble sur la maison et les jardins, de là-haut, cela me donnerait une meilleure idée...

— Virginia, conduis M. Kurt au belvédère. Il n'est pas terminé. Tu lui expliqueras. Tu sais ce que je veux faire.

La jeune fille n'ouvrit la bouche que pour éclater de rire avec impertinence.

— Oui, oui, je sais, — lança-t-elle par-dessus son épaule et

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

monta en courant, pendant que la vieille dame regagnait lentement la maison.

— Ce que vous êtes lent!

Elle était déjà au haut et appelait Richard bien au-dessous d'elle.

— Je ne suis pas aussi jeune que vous.

— Vous êtes assez jeune! Vous êtes paresseux.

Sa voix ressemblait à un aboiement, tant elle était gutturale, rauque et profonde.

Le belvédère — une sorte de temple rond — était construit sur un promontoire rocheux situé à plus de cent mètres au-dessus de la villa. Les travaux n'étaient pas terminés : un tas de ciment, de l'eau et des outils jonchaient le sol. La jeune fille s'empara d'une planchette, d'une truelle et commença à étaler une couche de ciment sur l'ouvrage inachevé; non sans effort, elle souleva une lourde pierre de taille et la mit en place. Richard la regardait.

— Vous paraissez très au courant.

— J'ai fait tout ça.

Elle montrait son ouvrage avec la truelle en se penchant, les jambes écartées, les pieds en dehors; à travers l'étoffe mince de sa jupe sans doublure, il voyait la forme de ses jambes. Il y avait dans son attitude l'assurance et le manque de grâce d'un mâle, et Richard ne pouvait s'empêcher de se demander si c'était naturel ou concerté.

— Qu'est-ce que vous savez faire encore?

— Oh! tous les gros travaux.

Comme sa manière de rouler les « r » était déplaisante et dure à l'oreille!

Elle se remit à étendre le ciment et à l'égaliser, puis, posant la planchette et la truelle, elle choisit une autre pierre et la souleva en soufflant et en rougissant.

— Si vous continuez, je vais être obligé de vous donner un coup de main.

— Vous saliriez vos habits, — lui lança-t-elle en bronchant sous l'effort et sans lever les yeux. — Vous n'avez qu'à retourner avec madame Rafferty. Vous ne regardez pas la vue... Pourquoi? C'est bien pour cela que vous êtes monté pourtant?

— Non, je voulais vous parler. Que s'est-il passé hier?

— J'ai ramené Boso à la maison et puis je suis venue ici à bicyclette. Pourquoi?

Elle cessa de travailler et leva la tête vers lui sans se redresser, en essuyant du revers de la main son front couvert de sueur. Une mèche de ses gros cheveux d'un brun roux s'était détachée et tombait sur ses yeux; sous ses bras, sa chemise de toile était trempée, collait et montrait la forme de son sein qui était petit et ferme.

— Parce que cela m'intéresse.

— Quoi?

— Vous.

Elle avait mis la pierre en place et égalisait le ciment.

— Je ne suis pas intéressante. Demandez à madame Rafferty. Elle trouve que je suis stupide et ignorante, parce que je n'aime pas les antiquités ni la lecture.

— Qu'est-ce que vous aimez?

— Les chevaux et les chiens, ramer, faire du bateau à voile, nager et travailler de mes mains. Quel drôle de type vous faites à poser toutes ces questions.

Elle lâcha la truelle et se planta devant lui, les poings sur les hanches. Elle n'avait pas de chapeau, ses cheveux étaient serrés autour de sa tête en une longue natte. Il remarqua que sa couleur basanée lui seyait et que le soleil révélait une ligne sombre de duvet sur la lèvre supérieure. Ses dents étaient éclatantes de blancheur, mais grandes comme celles d'un animal.

— J'aime tout cela aussi. Mais j'ignorais que les Italiennes s'y adonnassent.

— Elles n'en font rien, les hommes non plus. On ne fait que monter à cheval, et encore pour ça, ça ne vaut pas l'Irlande par ici.

— Vous connaissez donc l'Irlande?

— Oui. J'y suis allée avec Munro et Cissy.

— Qui est-ce?

— Le fils de madame Rafferty et sa femme. Il a une meute. Mais c'est en Australie que je voudrais aller!...

— En Australie? Bon Dieu, pourquoi?

— Ici je ne peux pas faire ce qui me plaît.

— Qu'est-ce que vous voudriez faire?

— Je voudrais vivre comme un homme.

Richard la regardait. Quel âge avait-elle? Vingt-deux ou vingt-trois ans, peut-être. Il se pouvait qu'elle fût ignorante, elle ne manquait pas d'une certaine maturité et, avec une bouche et un menton pareils, elle devait savoir ce qu'elle voulait. Il suivait des yeux la ligne de son corps à travers la jupe de toile très courte et boutonnée sur le côté. Quelques boutons étaient défaits et montraient une jambe vêtue d'une culotte de cheval masculine, en toile et serrée au genou. Il y avait une tache de boue sur le devant de la jupe. Elle portait de lourdes bottes à lacets et des guêtres de cuir.

— Vous paraissez faire ce qui vous plaît, ici?

— Non, j'ai essayé de travailler avec les *muratori*, mais on m'en a empêchée; et puis avec les pêcheurs, on m'en a empêchée aussi. On ne veut même pas que je reste à la ferme à Casana.

— Qui « on »?

— Ma mère, madame Rafferty, tout le monde.

— Mais cela ne regarde pas madame Rafferty?

Elle fit une pause avant de répondre.

— Pas exactement. Mais, vous savez... — Elle s'arrêta. — Elle me laisse demeurer ici tant que je veux, et ici, je suis plus libre que partout ailleurs, quand elle veut m'empêcher de faire quelque chose, je lui fais peur.

— Peur? — dit Richard en riant. — Comment cela?

— Je lui dis que je ne reviendrai pas.

— Je comprends. Vous voulez dire qu'elle ne peut se passer de vous.

Elle hésita de nouveau.

— Je dois lui être utile. Je sais parler aux ouvriers et faire exécuter les travaux, et puis je tiens les comptes et je paie les factures.

— Alors vous êtes très utile!

Brusquement, elle escalada la balustrade à côté de lui et, se laissant glisser de l'autre côté, elle resta suspendue un instant par les mains à la pierre. Comme il se penchait, elle sauta sur un pli de terrain au-dessous.

— Au revoir, — cria-t-elle, et avant qu'il eût pu répondre, elle avait disparu.

***

Madame Rafferty insista pour que ses invités acceptassent de prendre le thé. Elle était décidée à ne pas les laisser partir avant de leur avoir montré tout ce qu'elle désirait leur faire voir. La mauvaise humeur d'Elinor semblait s'être dissipée et Richard remarqua qu'elle s'intéressait de plus en plus aux travaux de madame Rafferty. « Le mieux, pensa-t-il, serait que cet enthousiasme créateur soit contagieux et qu'elle se mette en tête de rivaliser au jeu. »

Ils visitèrent la maison de fond en comble. Madame Rafferty ne laissa rien à leur imagination. Ils passèrent en revue les salons de réception, le billard et le boudoir chinois, l'immense chambre à coucher de madame Rafferty, avec son lit surélevé, placé sur une estrade au milieu de la pièce, et son cabinet de toilette dont la baignoire de marbre était en forme de piscine. De l'autre côté, il y avait une grande pièce dont les murs étaient tout entiers recouverts par des placards pleins de vêtements de toutes sortes.

— Et voici où couche ma femme de chambre, mais c'est Virginia qui occupe cette pièce lorsqu'elle vient ici.

— Mais où est son lit? — demanda Elinor, comme elle passait la tête par la porte entrebâillée.

Madame Rafferty désigna une grande toile roulée dans un coin.

— C'est un hamac. Elle l'accroche là, au balcon de ma chambre. Elle ne veut pas de lit.

Elinor regarda Baltazzo qui sourit.

— A Casana, — dit-il, — on m'a affirmé qu'elle couchait dehors.

Elinor haussa les épaules et la procession continua de se dérouler à travers les chambres d'amis, les salles de bains, la lingerie, et finalement descendit aux cuisines.

Le cuisinier et son aide, en blanc immaculé de la tête aux pieds, semblaient ravis de se faire admirer. Baltazzo demeura un instant immobile et comme transfiguré, les yeux rivés à la grille, une affaire compliquée au milieu de la cuisine, avec une rampe de cuivre bien astiquée tout autour, qu'il caressait

amoureusement. Puis il considéra avec une sorte de respect mêlé de crainte les larges fenêtres grillagées contre les insectes, les ventilateurs électriques, le sol en mosaïque qui s'incurvait pour rencontrer les murs en carreaux de faïence blanche.

— Quelle cuisine! — s'exclama-t-il.

On l'arracha à sa contemplation, mais le mal était fait, car lorsqu'ils furent enfin revenus sur la pelouse, Richard qui marchait derrière madame Rafferty, entendit Baltazzo déclarer : « Il faut absolument que j'aie une grille comme cela » et encore quelque chose sur les marmitons et les casseroles.

— Ugo est tombé amoureux de votre cuisine, — dit-il en riant à madame Rafferty.

— C'est parfait pour lui. Il faut bien quelque chose pour remplir sa tête creuse, — répondit-elle.

On venait de servir le thé sous les arbres lorsqu'un domestique annonça le prince von Hohenthal : grand, droit, vêtu de blanc, il se dirigea vers le groupe, à travers la pelouse, baisa la main des dames, et tout en faisant signe « bonjour » aux hommes, il s'assit dans un fauteuil à côté de Richard.

— Vous voyez, madame, j'ai tenu ma promesse. La pelouse est une merveille. Toutes mes félicitations.

Le compliment fit briller le visage fané et las de madame Rafferty.

— Enfin, cela commence à prendre tournure.

— Nous avons tout admiré et tellement que nous sommes réduits au silence, — ajouta Elinor.

Le prince accepta une tasse de thé, tout en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Oui, madame Rafferty est étonnante, infatigable. Cette fontaine est ravissante, et cette statue. Je vous envie d'avoir déniché un aussi beau spécimen de la sculpture de jardin du XVIIe.

Madame Rafferty était déçue. Elle croyait que c'était trop beau pour un décor de jardin. Aussi changea-t-elle de sujet de conversation.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas emmené Reggie?

Le prince hésita un instant et porta sa tasse à ses lèvres avant de répondre ;

— Il est parti pour l'Angleterre ce matin. Je viens de Côme où je l'ai conduit.

Madame Rafferty offrait à Elinor un gâteau à la crème qu'elle faillit laisser tomber, dans sa surprise.

— Comment? Il m'avait dit qu'il avait l'intention de rester au moins jusqu'en juin.

Hohenthal hocha la tête presque imperceptiblement et ne dit rien.

Richard, involontairement, jeta un coup d'œil furtif sur Elinor. Madame Rafferty la regarda aussi. Avec un soulagement qu'il eût pu difficilement expliquer, Richard constata qu'elle continuait de manger sa tranche de gâteau en témoignant d'une parfaite indifférence .

— Je lui écrirai et je lui dirai ce que je pense de sa conduite. Il s'en va sans prévenir quand il devait venir me voir la semaine prochaine!

Richard eut la désagréable impression que madame Rafferty était résolue à pousser plus loin son enquête.

— Il va sûrement vous écrire. Reggie est très pointilleux sur ce sujet. Il m'a dit qu'il devait partir en toute hâte, mais qu'il me donnerait de ses nouvelles.

Le prince, en parlant, se tourna, avec un aimable sourire, vers Richard et lui demanda s'il aimait ce côté du lac, et détendit une situation qui menaçait d'être embarrassante.

Le thé était fini, madame Rafferty prit sa canne.

— Maintenant, je vais tout vous montrer.

Ils se levèrent et, la laissant recommencer sa tournée en l'honneur du prince, les autres invités prirent congé.

III

Richard avait la conviction désagréable que, non seulement le départ presque simultané de Brendon et d'Elinor avait une cause commune, mais que le garçon avait informé le prince de ses raisons de partir.

Dans l'attitude de Hohenthal, dans la pression même de sa main et l'expression de son visage lorsqu'ils se quittèrent, il fut irrité de reconnaître des égards particuliers.

Elinor, de son côté, semblait très contente d'elle-même. Après la visite à madame Rafferty, la tiédeur qu'elle avait manifestée pour Aquafonti fit place à l'enthousiasme. Elle trouvait maintenant qu'il serait idéal d'avoir une villa sur le lac. Jusqu'à quel point Baltazzo avait contribué à l'en convaincre, Richard l'ignorait, mais ils semblaient agir et réagir l'un sur l'autre. Les villas et leur aménagement, la décoration et l'ameublement leur fournissaient le sujet de conversations interminables et Elinor passait tout le jour à parcourir le lac avec le canot automobile de l'hôtel, à visiter les villas que Baltazzo disait à vendre, mais qui, renseignements pris, se révélaient généralement d'un prix extravagant ou tout à fait incommodes. Il n'y avait pas de doute, Aquafonti demeurait la seule propriété possible, comme Richard l'écrivit à son père en lui exposant les nombreux avantages de cette acquisition dont le moindre était qu'après la dépense initiale, l'entretien ne coûterait rien en comparaison de sa précédente installation en Angleterre avec une écurie de plus de vingt chevaux.

M. Kurt ne fit pas d'objection. Il répondit à Richard qu'il pouvait tirer sur lui pour la somme demandée par le vendeur afin d'en couvrir l'acquisition et qu'on verrait plus tard pour les autres frais.

Jusque-là, tout allait bien. Baltazzo fut réquisitionné. Il y avait de fréquentes réunions dans l'étude de Me Zambuga, le vieux notaire, mais les négociations traînaient en longueur, Richard et Elinor en étaient tous deux fort las. Soudain la vieille propriétaire menaça de rompre les pourparlers. Quoique le notaire les eût avertis que c'était là l'invariable préliminaire à la conclusion du marché, ils augmentèrent leur offre. La vieille dame tint bon. Finalement, Baltazzo suggéra que Richard se rendît chez le notaire avec la somme en espèces dans ses poches. L'effet fut magique. Richard sortit de l'étude propriétaire d'Aquafonti, de ses quelques arpents de rivage et de montagne, et Baltazzo monta singulièrement dans l'estime d'Elinor.

***

Les choses allèrent bon train.

Baraldi, l'architecte recommandé par Baltazzo, dressa des

plans qui, modifiés au goût d'Elinor, furent adoptés et mis à exécution.

A partir du moment où la propriété fut leur, Elinor prit la direction des opérations et Richard, frappé par la façon tout à fait remarquable qu'elle avait de saisir les moindres détails pratiques, et davantage encore par son autorité en présence des questions techniques, la laissa libre d'agir à sa guise. Elle tyrannisait et harcelait le pauvre architecte qui ne savait plus où donner de la tête. Mais en moins d'un mois, les travaux étaient en bonne voie d'exécution et, du moins quant aux modifications architecturales, promettaient d'être terminés pour l'automne.

Richard et Elinor passaient toute la journée à Aquafonti. Ils avaient trouvé un jardinier, Domenico, un vigoureux Comasque qui avait une capacité de travail extraordinaire. Celui-ci engagea des journaliers et, le défrichement, le nivellement et le tracé des jardins avançaient à vue d'œil. Elinor surveillait tout. Elle ignorait l'art des jardins, mais elle possédait le don qu'ont la plupart des Américaines, d'assimiler rapidement et de s'instruire au jour le jour. Petit à petit, elle eut bientôt appris de Domenico assez de comasque pour lui faire entendre ses ordres, et Richard fut étonné de constater avec quelle rapidité elle imposait ses volontés.

Il en fut de même pour la maison. Une fois qu'elle avait une idée dans la tête, elle ne tenait aucun compte des objections techniques de Baraldi. Lorsque l'architecte suggérait timidement que le devis ne prévoyait pas les constructions qu'elle désirait, Elinor répliquait qu'elles étaient indispensables. Le chiffre prévu ne cessait de monter. Baraldi était un honnête homme, mais il comprit que l'affaire devenait très bonne et ne tarda pas à s'apercevoir que l'opposition de Richard aux dépenses additionnelles ne résistait jamais à l'insistance de sa femme. « Évidemment, pensait-il, ils étaient riches et cela ne le regardait pas. »

Il n'y avait rien à Aquafonti que les murs nus, les arbres et la poésie. Tout le reste, à l'exception d'une source d'eau potable, devait être installé à grands frais, et chaque article d'une liste sans fin posait un nouveau problème.

Il fallait faire venir de Côme l'eau courante ainsi que l'élec-

tricité aux frais de Richard. Il fallait construire un grand réservoir pour l'une et prévoir pour l'autre un transformateur.

Le jardin était à flanc de montagne et, pour soutenir le pavillon du jardinier qu'il s'agissait d'édifier au sommet, il fallait construire un mur d'une énorme épaisseur et haut de près de dix mètres. Il fallait faire sauter le roc à la dynamite pour aménager l'emplacement de la serre. Il fallait construire toute une aile nouvelle pour les cuisines, l'office et, au-dessus, les chambres des domestiques. Il n'y avait pas d'entrée convenable du côté de la route, il en fallait percer une et à l'« *impossible, signora* » de Baraldi, Elinor répondait hardiment de percer une porte là où il y avait une fenêtre et de jeter un pont en pierre de taille par-dessus l'escalier au pied duquel Richard avait amarré son bateau lors de sa première visite au clair de lune. Ce pont permettrait d'accéder directement à la terrasse qui dominait le lac.

Elinor savait ce qu'elle voulait. Décidément, pensait Richard, elle était active, d'une activité beaucoup plus efficace que la sienne et il la soutiendrait. Les devis étaient dépassés d'un tiers, peu importait; de moitié, peu importait. Ils étaient doublés. Un peu gêné, Richard écrivit à son père en lui expliquant qu'il était très difficile d'estimer exactement le montant des dépenses au premier abord. M. Kurt paya en donnant un avertissement à son fils. Ils continuèrent à aller de l'avant.

***

Par une fin d'après-midi tropicale, ils s'étaient laissés tomber dans des fauteuils en osier. Vraiment épuisé, Richard avait insisté pour qu'ils prissent un peu de repos, à quoi Elinor avait consenti à contre-cœur.

— Voilà le bateau qui vient de quitter l'hôtel; il faut s'arrêter de toutes façons.

Mais au lieu du canot de l'hôtel, ce fut celui de madame Rafferty qui vint accoster au bas des marches dix minutes plus tard.

Elle les prenait à l'improviste. Le sourire d'Elinor n'exprimait pas un accueil très cordial lorsque Flack bondit vers elle en aboyant. Madame Rafferty avançait, l'autre chien sur un

bras, sa canne dans la main droite, suivie à quelques pas par Virginia, les mains dans les poches de sa jupe.

— On m'a dit à l'hôtel qu'on allait justement vous envoyer le canot, alors j'ai pensé que je pouvais venir vous chercher à sa place.

Elle s'assit lentement près d'Elinor, dans le fauteuil que Richard venait de quitter pour aller saluer Virginia, immobile, toujours les mains dans les poches de sa jupe.

Celle-ci portait une chemisette et une jupe d'un blanc immaculé, mais les inévitables guêtres faisaient un effet déconcertant. Sous le chapeau à larges bords, elle fixait Richard de ses yeux verts et il se demandait s'il y avait de la raillerie dans ce regard.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait venir?

La voix profonde et gutturale le frappa du même son provocant que lors de leur première rencontre.

— Pour quoi faire?

— Pour aider à bâtir, bien sûr. Je m'y connais.

— Mais ne m'avez-vous pas dit qu'on ne vous le permettait pas?

Elle proféra un son qui tenait plus du grognement que du rire.

— Est-ce que je lui demande la permission? — fit-elle, en désignant madame Rafferty d'un mouvement de la tête.

— Pourquoi pas? — Richard plaisantait.

Virginia n'avait pas encore adressé la parole à Elinor, qui affectait de ne pas avoir remarqué sa présence. La jeune fille ricana sans bouger. Sous son chapeau, elle jeta un coup d'œil sur les deux femmes qui lui tournaient le dos.

— Pas maintenant. Elle parle à votre femme. Je vais dormir dans le bateau.

— Dormir? Maintenant?

— Je dors toujours quand je n'ai rien à faire.

Elle lui tourna le dos brusquement, le laissant décontenancé.

Il hésita un instant, il avait envie de la suivre. Il la regarda descendre les marches de pierre pour rejoindre le canot qui était hors de vue; il entendit craquer le fond du bateau sous le pied de Virginia. Il fit deux pas et se pencha par-dessus la balustrade. Elle s'était jetée sur les coussins qui garnissaient

l'avant et elle assujettissait l'auvent. Le soleil descendait lentement dans la vallée au delà de Chiasso et ses rayons l'éblouissaient. Le batelier était penché sur son moteur et ne paraissait pas avoir remarqué le retour de la jeune fille.

— Dites à madame Rafferty que je suis allée dormir, — lui cria-t-elle.

— Votre femme me dit que vous êtes trop occupés pour venir déjeuner demain, monsieur Kurt, mais vous avez tous les deux besoins de repos par cette chaleur.

— C'est très aimable à vous, Madame, mais il y a tant à faire. De nouveaux problèmes se posent à chaque instant — vous savez ce que c'est. — Les yeux de madame Rafferty suivirent lentement la main de Richard qui désignait l'extrémité de la terrasse. — Faut-il abaisser ce mur, par exemple? Il sert de clôture, mais au delà il y a des arbres, un terrain vague, et nous nous demandons...

Il s'arrêta net. Le visage d'Elinor exprimait un vif mécontentement. Provoquer des suggestions était une chose, et consulter cette femme, dont Elinor trouvait le goût moins bon que le sien, en était une autre.

Mais on ne se débarrassait pas aussi facilement de madame Rafferty.

— Je puis vous donner une idée, — dit-elle d'une voix lente et ferme : — Abattez le mur, mettez à la place un treillis en bois et plantez des rosiers grimpants.

Elinor, impatiente, se leva.

— Puisque vous avez la bonté de nous ramener, chère Madame...

— Vous allez me faire faire le tour, d'abord, j'espère? Je suis venue exprès.

Mais Elinor tint bon; elle plaida sa lassitude et quelques instants plus tard, ils filaient sur le lac.

A l'avant, deux sièges étaient fixés côte à côte. Virginia occupait l'un d'eux et tenait la barre. Richard avait pris l'autre. Elle avait retiré son chapeau, son opulente chevelure, négligemment enroulée autour de sa tête, peu à peu se défit, et les lourdes tresses lui tombèrent sur le cou et les épaules.

— Prenez le gouvernail un instant, s'il vous plaît.

Elle ramassa ses cheveux en masse et enfonça son chapeau par-dessus.

— Vous allez en zig-zag. Faites attention.

Elle lui montrait du doigt à l'arrière le sillage d'écume qui, en vérité, était loin d'être droit. En se retournant, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Richard sentit la pression de sa jambe contre la sienne; sa bouche aux dents éclatantes était tout près de la sienne; il lui sembla sentir son souffle sur sa joue lorsqu'elle dit : « Je vous apprendrai » et posa la main sur le gouvernail, de sorte que leurs doigts se touchèrent.

***

L'été avançait. Le mois d'août arriva. Le pavillon du jardinier et l'aile des domestiques étaient terminés. Elinor trouvait qu'ils devraient s'installer provisoirement de manière à être sur place pour surveiller la décoration et la mise en place des meubles. Si seulement cet imbécile de Baraldi pouvait obtenir que les ouvriers chargés des décorations en stuc se missent à l'œuvre! Et les caisses contenant les meubles et tout le bric-à-brac dont ils avaient fait l'acquisition un peu partout arrivaient sans cesse. Cela rendait fou.

Ils avaient accoutumé de prendre leur petit déjeuner au lit et d'aller ensuite à la villa avec le bateau de l'hôtel. Jusque-là, le temps avait été extrêmement beau — un été presque africain.

Un matin, ils furent réveillés par un orage effroyable. Richard descendit comme d'habitude, mais il ne fallait pas songer à traverser. Un *bergamasco* impétueux fouettait la surface du lac et soulevait des vagues énormes; le batelier déclarait qu'ils chavireraient. Comme ils contemplaient le lac tout en parlant, un point noir dans le lointain tantôt apparaissait sur la crête des vagues, tantôt disparaissait entre deux lames. Qu'est-ce que cela pouvait bien être, se demandait Richard, qui avait osé s'aventurer dans une barque par un temps pareil?

C'était une simple barque que le vent poussait furieusement vers la rive, menaçant de la briser contre le mur de la terrasse.

Richard reconnut Virginia. Elle ramait debout à l'arrière, si l'on pouvait appeler cela ramer, les tolets surélevés étaient placés de telle sorte qu'elle pût manœuvrer les avirons en faisant face à l'avant de la barque.

Avec beaucoup d'adresse et de sang-froid, elle passa l'entrée étroite du petit port et vint s'arrêter à leurs pieds dans l'eau tranquille.

Comme le batelier se penchait pour saisir le plat-bord, Virginia mit familièrement une main sur son épaule et sauta avec légèreté sur l'appontement.

— *Ecco, Giacomo! Che lago burbero!*

L'exclamation gutturale était un peu essouflée.

Elle était trempée; son jersey blanc et sa jupe de toile collaient à son corps comme un costume de bains; le bateau était aux deux tiers rempli d'eau.

— Je suis venue pour vous parler des *stuccatori*.

— Des *stuccatori*! Au diable les *stuccatori*! Vous auriez pu vous noyer. Venez vous sécher immédiatement.

Il lui prit la main résolument pour l'entraîner vers l'hôtel, mais elle se dégagea.

— J'ai ma bicyclette chez Giacomo. Il faut que je retourne à Scapa. Madame Rafferty a besoin de moi.

— Au... (Il allait dire « Au diable madame Rafferty ».) Je ne vous laisserai partir que lorsque vos vêtements seront secs.

Elle mit les poings sur les hanches et ricana en regardant Giacomo.

— Il croit que j'ai peur de me mouiller. *Dica pure*, Giacomo, est-ce que j'ai peur de l'eau?

Le Comasque haussa les épaules, pinça les lèvres, fronça les sourcils et baissa la tête sans rien dire. Cette pantomime fit sourire Richard.

— Les *stuccatori* iront à Aquafonti dès que l'orage sera dissipé. *Vieni*, Giacomo.

Elle tira le batelier par la manche et l'entraîna vers la cabane où il remisait les avirons et les agrès. Il y pénétra et reparut bientôt avec une bicyclette. Richard les avait suivis.

— Un instant, Mademoiselle, je vous prie. Laissez-moi au moins vous remercier...

— Ne m'appelez pas Mademoiselle. Je m'appelle Virginia. Vous remercierez madame Rafferty.

Sautant sur la bicyclette, elle était à mi-chemin de l'hôtel avant que Richard eût pu prononcer un mot.

L'orage s'apaisa aussi soudainement qu'il avait éclaté.

Fidèles à leur promesse, les *stuccatori* arrivèrent. C'étaient deux frères jumeaux d'une adresse extraordinaire. Ils habitaient un petit village dans la montagne au-dessus de Terno, ainsi que l'un d'eux l'expliqua à Richard. Ils avaient presque abandonné le travail du stuc. Tout était fait en France maintenant, à la machine et appliqué au lieu d'être travaillé dans la masse comme ils faisaient.

Donna Virginia était allée les trouver à l'aube à leur *podere*, avait bu du lait de chèvre avec eux et avait refusé de partir avant qu'ils n'eussent promis d'exécuter le travail. Oui, ils connaissaient bien donna Virginia. Tous les *muratori* la connaissaient. Elle aimait travailler comme un homme.

Elinor ne fut pas intéressée le moins du monde par le récit que lui fit Richard de l'aventure de Virginia.

— Cela n'a rien d'extraordinaire. Elle aime épater les gens.

— Je vous dis qu'elle a risqué sa vie pour traverser le lac.

— Je n'y suis pour rien, n'est-ce pas? Elle l'a fait pour être agréable à madame Rafferty. A propos, vous deviez aller à Scapa la remercier.

Lorsqu'il téléphona pour annoncer sa visite, il fut invité à dîner avec Elinor. Tout prétexte était bon à madame Rafferty pour organiser une réception.

Elle les accueillit dans l'antichambre cramoisie, vêtue d'une robe en brocart d'or, avec une parure de diamants dans les cheveux. Un jeune homme arriva immédiatement après eux. Il portait avec le smoking un pantalon blanc et une large ceinture rouge, comme un *barcajuolo* napolitain.

— Cavaliere Pini — monsieur et madame Kurt. — Il joue du violon divinement. Paquin, je vois.

Le regard morne de madame Rafferty s'était posé sur la robe ivoire d'Elinor et semblait se rendre à contre-cœur.

— Oh! cette vieille horreur, c'est un modèle de l'an dernier.

Il parut à Richard que cette remarque faisait impression sur Pini, qui était fort parfumé et se mit à examiner la robe

avec intérêt. Ses manières étaient efféminées et dédaigneuses sous un masque de politesse exagérée.

— Une adorable création, — dit-il en s'inclinant profondément devant Elinor, — un rêve!

Richard se tourna vers madame Rafferty.

— Nous ne vous avons pas remercié pour les *stuccatori*. C'était tellement aimable à vous...

Elle écarquilla les yeux, Richard se tenait debout devant son fauteuil.

— Les *stuccatori*? Je ne suis pas du tout au courant. Quels *stuccatori*?

Pendant un instant, Richard fut décontenancé. Il se tourna vers Elinor. Elle était engagée dans une conversation avec Pini à l'autre bout de la pièce et n'avait pas entendu la réponse de madame Rafferty.

— Mademoiselle Peraldi les a envoyés...

Une flamme presque imperceptible anima le visage impassible de madame Rafferty.

— Voilà donc où elle était hier matin!

Richard changea de sujet.

— Et les chiens?

— Ils sont avec Virginia. Elle leur donne leur bain le samedi. Pini, offrez votre bras à madame Kurt.

Elle prit celui de Richard comme la porte de la salle à manger s'ouvrait à deux battants.

Madame Rafferty informa Richard que Pini souffrait d'une affection de la gorge et ne pouvait supporter la fumée du tabac. M. Kurt voulait-il prendre le café dans la salle à manger et les rejoindre dans le boudoir chinois lorsqu'il aurait achevé son cigare?

La porte-fenêtre était ouverte sur le chef-d'œuvre de madame Rafferty, la pelouse. Il sortit, fit quelques pas et s'arrêta pour contempler le lac.

Verrait-il Virginia? Il s'en voulait de ne pouvoir s'empêcher de penser à elle. Qu'est-ce qui l'attachait à cette fille? Il entendit un aboiement. L'instant d'après, les deux petits chiens se précipitaient sur lui en jappant et elle était sur le sentier juste au-dessous.

— Hello!

Elle fumait une cigarette et portait une espèce de salopette brune dont le devant était mouillé. Appuyée à un mur bas, elle rejeta la fumée de sa cigarette et leva la tête vers lui.

— J'ai été laver les chiens, maintenant ils se sèchent. Ils ne sont pas plus jolis?

— Si, ravissants.

Richard aurait voulu dire bien des choses, lui poser douze questions à la fois. Mais les mots lui restaient dans la gorge. C'était une nouveauté pour lui, cet embarras en présence d'une femme — et d'une fille comme celle-ci. Ils se regardaient en silence.

— Je vais me coucher, maintenant.

Elle se mit à remonter l'allée à pas lents. Il s'aperçut que le sentier aboutissait à l'endroit où il se trouvait et qu'elle eût dû rebrousser chemin assez loin pour l'éviter, ce fut un soulagement.

— Vous coucher? Il fait encore jour.

— Et puis après? Je me lève avant l'aube.

— Toujours?

— Prrresque. Je suis en retard aujourd'hui parce que c'est samedi.

Elle était tout près de lui maintenant, debout près d'une statue, à l'endroit où le sentier rejoignait la pelouse. Il ne fit pas un mouvement. Il craignait qu'elle ne s'enfuît comme elle l'avait déjà fait.

— Pourquoi parce que c'est samedi?

— Le samedi, je fais les ongles de madame Rafferty.

— Vraiment? Très amusant!

— Quelquefois je lui fais mal. C'est alors que c'est amusant. La dernière fois je lui ai fait très mal à un orteil.

— Alors, vous lui faites aussi les pieds?

— Oui.

— Je ne vous ai pas encore remercié pour les *stuccatori*, — commença-t-il.

— Si. En tous cas, vous avez voulu me sécher, c'est la même chose.

— Je voulais venir remercier madame Rafferty et elle nous a priés à dîner.

— Elle invite toujours à dîner. Pourquoi les gens mangent-ils tellement? Est-ce que vous aimez manger?

— Oui. Pas vous?

— J'aime le lait de chèvre, le pain, les œufs, la crème. Et vous, est-ce que vous aimez tous ces plats compliqués?

— Quelquefois. Pourquoi n'avez-vous pas dit à madame Rafferty que vous alliez chercher les *stuccatori?*

— Parce que... parce que...

Elle le regarda; elle hésitait.

— Oui, je vous en prie, dites-moi pourquoi.

— Parce qu'elle avait dit la veille que j'avais menti. Je ne mens jamais. Alors, le lendemain matin, je n'ai rien dit. Je l'ai laissée chercher. Il faut que je rentre les chiens maintenant. Bonsoir.

Elle lui tendit la main, il la retint un instant dans la sienne en la regardant dans les yeux, ses yeux verts. Sa main était large et forte. Ses yeux ne se dérobaient pas.

— Bonsoir, — dit-il en lâchant la main.

Elle siffla les chiens et se dirigea vers la maison.

IV

Au prix de grands efforts les Kurt furent installés à Aquafonti pour le 15 août. La surface miroitante du lac était devenue un immense réflecteur qui renvoyait les rayons du soleil et sa suggestion de fraîcheur n'était plus qu'une dérision. Mais le couple enragé travaillait, à longueur de journée, sans se soucier de la canicule. Les nuits brèves, sans un souffle, n'accordaient pas de répit et n'étaient plus guère que de fiévreux préludes aux travaux du jour.

Ils peinaient, comme possédés par le démon du travail, cherchant à se surpasser l'un l'autre dans leurs habitudes nouvelles, se levant de bonne heure et ne prenant que des repas sommaires, à la hâte. Elinor avalait son thé que sa femme de chambre lui apportait aussitôt levée, puis jetait une robe de chambre sur son léger vêtement de nuit, prenait son ombrelle, se couvrait la tête d'un voile de gaze bleu et ne passait sur la terrasse que pour y trouver Richard, une tasse de café à la main, discutant gravement avec Domenico de quelques modifications à apporter au jardin, idées qui lui avaient été inspirées par une nuit sans sommeil.

Lorsqu'Elinor les rejoignait, elle passait son bras sous celui de son mari, geste affectueux renouvelé d'un passé lointain, puis se mêlait à la discussion avec ardeur, inclinant ou hochant la tête, appuyant de temps en temps sur un mot en son parler cocasse anglo-comasque, ponctué de petits gestes saccadés.

On eût dit qu'une intimité nouvelle avait levé des cendres froides de leur amour consumé. A mesure que leur commun désir, traduit par un commun effort, se réalisait dans une œuvre concrète, celle-ci tenait lieu pour l'instant de tout ce dont ils avaient manqué dans la vie. Pour Elinor, Aquafonti était moins un moyen qu'une fin en soi. Elle s'oubliait elle-même, le joyau, dans l'élaboration de l'écrin qui le devait contenir. Richard partageait l'illusion qui les rapprochait momentanément, mais avec une différence radicale. Pour elle, aussitôt que son désir serait réalisé, aussitôt que les pierres et le ciment, que les matériaux et l'énergie humaine qu'elle pouvait acheter et diriger, auraient achevé la maison et le jardin de son ambition, la satisfaction de posséder abolirait la joie d'avoir créé. Pour son mari, que ce fût un bien ou un mal, ce moment ne viendrait jamais. La possession en soi ne lui procurerait jamais le moindre plaisir.

La première étape dans cette rapide évolution du sentiment de la propriété chez Elinor fut marquée par l'arrivée des Wensleydale, à laquelle les Kurt avaient été à peine préparés par une lettre du père de Richard.

Les Wensleydale arrivèrent à Casabianca pendant la dernière semaine d'août. Le vieux lord était souffrant et avait quitté l'Engadine pour regagner l'Angleterre par petites étapes. Richard traversa le lac à l'aviron et fut accueilli à bras ouverts par un Reggie tout joyeux. Sa gaîté eut bientôt ruiné la résolution que Richard avait prise de le tenir à distance. En fait, il avait été pris au dépourvu et n'avait pu adopter une attitude concertée à l'égard du jeune homme qui le pressait de questions et manifestait son impatience de voir la villa. De plus, une personne d'une élégance radieuse que Reggie appelait « Suzanna » et présenta comme sa mère, était apparue presque simultanément. Ni la mère, ni le fils, ne paraissaient se préoccuper outre mesure de l'état de santé de lord Wensleydale.

Il était tard dans l'après-midi et, de l'autre côté du lac, Aquafonti se détachait nettement, revêtu de sa nouvelle couche de peinture.

Il fut entendu que lady Wensleydale et Reggie iraient le lendemain matin visiter la villa et que les Kurt reviendraient déjeuner avec eux.

— D'ici, c'est trop joli. Je ne sais si je pourrai attendre à demain, — dit le jeune homme tandis que Richard s'éloignait.

Elinor voulait se renseigner sur les Wensleydale. Lady Wensleydale était née Caryll, sœur de lord Oare et c'était, disait-elle, « une belle relation ».

— Elle a grand air, elle est charmante et tout, mais quel ennui de les avoir sur les bras et ce garçon deviendra une bête à chagrin si nous n'y mettons bon ordre.

— Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est vous. Et je ne vais pas lui tourner le dos juste au moment où il peut être utile.

— De quelle utilité?

— Il a du goût et... et je voudrais être en bons termes avec sa mère. Elle connaît tout le monde.

— Comme il vous plaira.

On entendit un bruit de rames. Ils étaient assis sur le balcon qui courait tout le long de la maison du côté donnant directement sur le lac.

— Bonsoir!

Les deux bateliers bordèrent les avirons et Reggie, en smoking, sans chapeau, leva la tête vers eux dans le crépuscule.

— Je n'ai pas pu résister. C'est le paradis! Toute la beauté de la vie, du monde, m'a repris sur l'eau. Je pensais que ces horribles montagnes de Suisse, couvertes de neige, l'avaient détruite. Il y avait une grande lueur derrière vous, comme d'un phare. Je voyais vos silhouettes sur le balcon et puis (il baissa la voix) j'ai eu une vision. Du sein de l'ombre une forme blanche surgit soudain non loin de moi. Était-ce l'esprit du lac? J'appelle, et je donne l'ordre aux bateliers de se diriger dans cette direction. Alors cela s'est mis à pousser un cri inhumain, quelque chose comme ceci « Hello! »

Pour Richard qui savait, l'imitation était parfaite. Pour Elinor qui ne savait pas, ce n'était qu'une plaisanterie.

— Oh! Reggie! Que vous êtes drôle! Est-ce là tout?

— C'était une espèce de fille, — poursuivit-il, — mais ç'aurait pu être un garçon. Je demandai si cela venait chez vous et cela s'est mis à pousser un cri étrange, comme ceci « Nan ».

Il avait rendu exactement le son guttural.

— Ainsi, vous avez rencontré donna Virginia? — dit Richard.

— C'est donc une femme, et une amie à vous?

— C'est la dernière toquade de Richard.

— C'est-à-dire que... et encore...

Le ton de Richard était froid. Ils firent entrer Reggie dans la maison.

— Mais c'est adorable, simplement! — Elinor venait de tourner un commutateur qui allumait une lanterne vénitienne ancienne sur le pont. — Ce pont, quelle trouvaille! Je suis à Venise. Voici la Calle San Luca et voici le Ponte!

Elinor poussa la porte et tourna un autre commutateur. Une douzaine de lampes, les unes pendantes, les autres en appliques, dans le hall, sur l'escalier de marbre et au delà dans le jardin d'hiver, s'allumèrent à la fois.

— Mais c'est un joyau : la Casa Torregiani, Trianon et le Belvédère de Miramar à la fois!

— Ce n'est pas fini.

— Et les murs de marbre, et ces merveilleux sièges baroques, et le buste, où l'avez-vous trouvé? C'est un enchantement.

Reggie mit un genou en terre et baisa la main d'Elinor.

Elle refusa de montrer à Reggie les salons ce soir-là, désirant en réserver la visite pour le lendemain car, d'ici là, elle aurait, au moins dans l'un d'eux, fait poser les rideaux dont l'effet, disait-elle, ferait toute la différence.

Lady Wensleydale et son fils visitèrent Aquafonti en détail.

— Le hall, l'escalier et le jardin d'hiver seront blancs avec des stores beiges. Vous voyez, ce sont les fleurs qui donneront le ton. Des azalées et des camélias au printemps, puis des roses, et ainsi de suite. Dans cette pièce-ci, — Elinor les avait menés tout en parlant dans la salle à manger Empire — les murs seront crème, et voici — elle montra un échantillon de soie d'un vert réséda très délicat — l'étoffe des rideaux.

— Et ces moulures, ma chère. C'est délicieux! Et les stucs au-dessus!

Lady Wensleydale débordait d'une admiration de bon aloi.

Ils passèrent dans la pièce de droite.

— Voici donc ces fameux rideaux! Ce rouge est divin! — Reggie tâtait l'étoffe. — Je ne m'étonne plus que vous ayez attendu qu'ils fussent en place pour nous montrer la pièce. C'est idéal sur ce vieux bois. Et le divan... il est simplement...

Il se jeta dessus et s'y étendit de tout son long.

Les *stuccatori*, sur une planche jetée entre deux échelles, travaillaient au plafond du salon qu'ils couvraient d'un lacis délicat de fleurs, de guirlandes, de rubans, de carquois bourrés de flèches et autres motifs de l'époque.

Reggie les regardait :

— Les divins jumeaux! Ils vont se rompre le cou.

— C'est loin d'être fini, naturellement. Les murs doivent recevoir une légère touche de rose et voici, je crois, l'étoffe des rideaux.

Puis ce fut le tour du boudoir. Il donnait sur le jardin d'hiver et était décoré dans le style Louis XV. Elinor évita de les mener au premier étage. Elle était particulièrement fière de sa chambre avec ses armoires et ses miroirs encastrés dans les murs bleu ciel, son lit ancien en bois sculpté peint à l'émail blanc et au cannage doré, arrangé pour le jour en luxueux lit de repos, et de son cabinet de toilette en carreaux de faïence blanche, avec sa baignoire et sa toilette en porcelaine. Bien qu'elles ne fussent pas terminées, ces pièces eussent pu faire partie de la visite, mais elles étaient encombrées de robes éparpillées un peu partout. Richard eût aimé montrer son appartement qui se trouvait de l'autre côté du corridor et d'où l'on avait une vue splendide sur le lac, mais un regard de sa femme l'avertit qu'il ne convenait pas de révéler « les secrets d'écurie ».

Ils passèrent donc au jardin. Comme ils sortaient, un batelier vêtu de blanc s'avança vers eux, tenant à la main son chapeau de paille à larges bords. Richard crut le reconnaître et la couronne d'or frappée sur le ruban noir le confirma dans cette opinion. Le signor devait l'excuser, il était chargé d'un message pour une dame anglaise. Était-ce bien Madame? Il

se tournait, gêné, du côté de lady Wensleydale, ne sachant trop si c'était bien à elle qu'il devait s'adresser.

Lady Wensleydale ne parlait pas un mot d'italien, mais Richard eut vite fait d'éclairer le mystère. Le prince Franz von Hohenthal s'était présenté à l'hôtel Casabianca pour saluer les Wensleydale d'où on l'avait envoyé à Aquafonti. Il attendait dans le canot automobile.

Richard descendit les degrés de pierre. Un jeune homme, le monocle vissé à l'œil, se découvrit en s'excusant dans un anglais coulant, mais avec un fort accent allemand.

Franz von Hohenthal avait quitté son régiment pour venir passer quelques jours à la villa Carlotta, et, ayant appris que sa parente était à Casabianca, il avait demandé à son fils de décider lady Wensleydale à venir passer quelques jours chez lui.

Franz von Hohenthal était le type de l'aristocrate allemand, ses traits semblaient porter la marque du moule conventionnel; ses cheveux bruns et plats, brossés en arrière, découvraient le front qu'il avait assez haut, mais qui donnait une impression de vide difficilement justifiable si ce n'est par le fait qu'il était parfaitement lisse, comme s'il eût été dépourvu de toute pensée. Son animation sentait la contrainte et sa politesse était trop marquée, trop fleurie pour être tout à fait naturelle. Il parlait anglais couramment, mais très vite, et ne comprenait pas toujours ce qu'on disait.

Il admirait exagérément ce qu'il voyait, tout en laissant percer dans ses commentaires quelque chose de légèrement protecteur. Elinor venait de désigner du geste un pont jeté sur le lit du torrent, fait de blocs de pierre sculptés et ornés de vases de chaque côté.

— Ceci doit vous rappeler un peu la villa Carlotta, — remarqua Richard, — où votre père a su merveilleusement tirer parti du lit du torrent.

— Oui, vous savez, il a suivi les conseils de Gabriele della Rocca, dont les jardins sont les plus beaux d'Europe.

Elinor aurait bien voulu savoir où était della Rocca, et s'il lui serait possible d'obtenir de lui quelques idées.

— Vous êtes vous-même, Madame, une si grande artiste que vous n'avez pas besoin de ses conseils. Mais si vous le dési-

rez, je me ferai un plaisir de lui demander de venir ici un jour. Peut-être me ferez-vous l'honneur de me permettre de l'accompagner? Pour l'instant, je crois qu'il est à Cannes où il s'occupe de la villa Friedberg. Connaissez-vous Frau von Friedberg? Elle est Anglaise.

Elinor ne connaissait pas Frau von Friedberg, mais elle en avait entendu parler par Olivia comme d'une de ses amies de pension.

— Je ne la connais pas personnellement, mais c'est une amie de ma belle-sœur.

— Ah, vraiment! Friedberg est colossalement riche, vous savez. C'est un très bon garçon. Il a une écurie de courses et un club de polo à Francfort.

— Et elle est ravissante, — ajouta Reggie. — Vous souvenez-vous, Suzanna? Elle est venue dans notre loge à l'Opéra avec ce Portugais, Santa Rosa. Il en était fou. Il s'est suicidé depuis.

— Oui, oui, elle est charmante, je m'en souviens très bien. Ce soir-là, elle nous avait demandé d'aller chez elle à Cannes. Non? Je ne crois pas que nous l'ayons jamais revue, non? Elle était fort mignonne.

On entendit un léger cliquetis. Richard se retourna. Le bruit provenait du heurt de deux lourds bracelets que Franz von Hohenthal portait au poignet. Reggie ne put contenir sa curiosité.

— C'en est un nouveau, Franz? Quelle est la victime? Ah! laissez-moi voir l'initiale.

Il saisit le poignet de l'autre avec enjouement et examinait l'un des bracelets. Le jeune Allemand faisait mine de résister :

— Cela ne vous dirait rien.

— Si, je sais maintenant, mais je serai discret. Méfiez-vous, chère Madame, il est dangereux.

Affectant de ne pas remarquer l'allusion, Elinor invita ses hôtes à monter au belvédère.

***

Septembre amena un flot de gens qui venaient d'Engadine. En moins d'une semaine, l'hôtel Casabianca fut plein.

Parmi les premiers arrivants se trouvaient le comte de Foligno et sa femme. Foligno, ainsi que Richard l'avait observé lorsqu'il l'avait rencontré chez Hohenthal, faisait exception parmi les Italiens, c'était un snob, mais ce n'était pas un snob ordinaire, du type anglo-américain. Son snobisme était un art. Où qu'il se trouvât, il se posait en arbitre de la mode, il prétendait donner le bon ton, c'était un *Who's Who* vivant. Et lorsqu'il s'agissait de nouveaux venus, son autorité n'était point négligeable.

L'intimité d'Elinor avec les Wensleydale qui, grâce à l'empressement de Reggie, était très apparente sinon réelle, et l'apparition évanescente, mais incessante, de Franz von Hohenthal dans son sillage, lui prêtaient une importance nouvelle, quoique fortuite, qui apparut bientôt à Richard. Il avait traversé assez de phases semblables pour localiser le centre de la perturbation et prendre des mesures de protection contre le danger imminent. C'est pourquoi, à mesure que la saison avançait, il se retirait davantage, laissant Elinor libre de montrer la villa, d'assister aux garden-parties et de se divertir à sa guise. C'est vers cette époque que fut livré le canot automobile commandé depuis des mois, que leur offrait l'oncle Frederick et qui facilita bien des choses, permettant à Elinor de circuler rapidement et à Richard de gagner d'autres parties du lac, chaque fois que ses occupations ne le retenaient pas à Aquafonti, et qu'il pouvait couper aux invitations. C'était un petit bateau très élégant, avec sa coque d'acajou ornée d'une bande bleu-ciel, son moteur étincelant, ses chaises longues confortables, installées à l'abri d'un auvent de toile, et son Union Jack à l'arrière. Le bateau confirmait l'opinion répandue par Foligno que madame Kurt était l'étoile la plus brillante de la saison, et que ce n'était pas un mince privilège de lui être présenté. De ce privilège, nombreux furent ceux qui tinrent à se prévaloir, des hommes, en particulier, qui s'attachèrent à la suite d'Elinor, quêtant un sourire, tandis que Franz et Reggie, alternativement, jouaient le violon solo et que Baltazzo, plus que jamais porté vers la boisson depuis sa disgrâce, se tenait à sa disposition, non sans envie, à une distance discrète.

***

Peu de temps après la livraison du canot automobile, Richard, qui venait de déposer Elinor à l'hôtel, où elle était attendue par quelques-uns de ses amis, s'était aventuré au nord du lac. Au delà du second bassin, une petite baie solitaire l'avait attiré par son aspect retiré chaque fois qu'il était passé par là. Elle s'enfonçait entre deux éperons montagneux qui tombaient à pic dans le lac où ils formaient un haut-fond rocheux plein d'écueils et dangereux pour les vapeurs.

Bientôt le canot stoppa juste en deça du haut-fond. Il n'osa pas pousser jusqu'à la rive, craignant de toucher un récif et d'endommager une embarcation aussi délicate. Après plusieurs appels, un enfant lui fit signe et, l'instant d'après, il poussait une barque à fond plat tirée au sec sur les galets. Richard ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait; son patois était une variante du suffisamment difficile comasque, mais avec l'aide de son mécanicien, il expliqua qu'il voulait descendre à terre, et plus tard, être reconduit à Aquafonti en barque ou, à défaut, à travers les sentiers de montagne.

Au cours de l'entretien animé qui suivit entre le batelier et l'enfant, Richard saisit le mot « signorina » à plusieurs reprises, et il se préparait à renvoyer son canot (qui était à la disposition d'Elinor cet après-midi-là), lorsqu'il entendit une voix derrière lui :

— Monsieur Kurt.

Virginia, manœuvrant à sa manière les avirons montés sur de hauts tolets, se tenait debout à l'arrière de sa barque à une faible distance. Elle se tenait les jambes écartées, comme un homme, pour assurer son équilibre et Richard s'aperçut, en les suivant des yeux, qu'elles étaient nues sous la jupe courte; il remarqua que les mollets étaient musclés, les pieds vigoureux.

— J'ai entendu, — dit-elle, en s'épongeant le visage et en souriant d'un air moqueur au batelier et à l'enfant qui la saluaient tous les deux comme quelqu'un qu'ils connaissaient bien.

— C'est drôle que je vous ai rencontrée, — dit-il, — vraiment, c'est une chance.

— Pourquoi une chance? Vous êtes passé tout près de moi et vous ne m'avez même pas offert de me remorquer.

— Et je l'aurais fait exprès? Je ne vous ai pas vue et vous le savez bien.

— Oui, je sais.

Cette fois-ci, c'est curieux, la façon qu'elle avait eu de prononcer, en anglais, le mot « sais », plut à Richard. Qu'est-ce qui l'attirait en elle? Il regardait les jambes bronzées, les bras bronzés que les manches roulées découvraient jusqu'aux épaules. Il observa le duvet brun mêlé d'or qui les recouvrait; puis, levant les yeux sur le visage, il vit que le même duvet recouvrait la lèvre supérieure. Brusquement, sans raison apparente, son cœur se mit à battre violemment, douloureusement.

Il n'eût pas été capable de parler, il respirait par saccades et son souffle l'étouffait. Il fit lentement quelques pas pour se remettre en murmurant « *Damn! Damn!* » tout bas.

Un petit groupe d'enfants s'était formé autour de lui, le dévisageait, ouvrant de grands yeux et s'émerveillant de l'arrivée de ces visiteurs inattendus. Lorsqu'elle le rejoignit, une ou deux minutes plus tard, il avait recouvré son calme.

— Pourquoi êtes-vous venu ici?

Elle était un peu en avant de lui. Au fond de la baie, dans le coude formé par la jonction de la montagne et du rivage, il y avait un hangar rudimentaire auprès duquel deux hommes étaient occupés à construire ou réparer une embarcation. Virginia se dirigeait vers eux d'un pas si rapide, sur les galets, que Richard avait quelque peine à la suivre.

— Par curiosité, — répondit-il à la question qu'elle avait posée.

Elle s'arrêta court et se retourna.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Il y avait, crut-il, une sorte de surprise irritée dans le ton de sa voix, comme si cette réponse l'avait offensée.

Il se hâta de corriger cette impression.

— Je suis souvent passé par ici, et l'endroit m'avait semblé retiré, intact. J'ai voulu le voir de plus près.

Le visage de la jeune fille s'éclaira à cette réponse. Elle ralentit le pas.

— Je suis venue pour madame Rafferty.

Richard ne trahit pas sa surprise.

— ... Elle va donner une fête vénitienne. Elle veut des bateaux

et des perches pour y accrocher des lanternes; elle veut aussi que j'aille voir l'*indovinatrice* et lui demander si on peut compter sur le beau temps.

Richard était intrigué. C'était la première fois qu'il entendait le mot.

— Le temps?

— Oui. Elle habite là-haut. Elle s'arrêta et montra du doigt le sommet de la montagne. On monte par ce sentier, là.

Ils atteignirent bientôt l'endroit où les hommes travaillaient. Virginia se mit à parler avec vivacité.

L'oreille de Richard notait le contraste entre la douceur mélodieuse du parler italien, que même le patois de Côme ne pouvait altérer, et la voix gutturale de la jeune fille. Bien qu'il ne comprît qu'un mot de temps en temps, Virginia, dont l'inclination à se taire lorsqu'elle parlait anglais confinait presque au mutisme, s'exprimait en italien avec tant d'animation et avec une telle abondance de gestes qu'il suivait aisément la conversation.

— Le signor Parlanti a construit ma barque. C'est le meilleur constructeur du lac.

Richard fit un signe d'appréciation à l'homme qui regardait Virginia d'un air interrogateur.

— Dites-lui que j'aimerais bien qu'il m'en construisît une comme la vôtre, avec ces hauts tolets.

— Ah, les tolets! Ce n'est pas lui qui les fabrique; je les ferai forger pour vous à Côme, — et elle expliqua en italien ce qu'elle avait dit.

Parlanti était ravi. Fallait-il mettre la barque en chantier aussitôt qu'il aurait terminé les travaux commandés par madame Rafferty? Richard fit « oui » de la tête pendant que Virginia traduisait.

— Mais vous veillerez à ce qu'elle soit bien faite, n'est-ce pas?

— Certainement. Tout ce qu'il fait est bien fait. Mais je lui ferai construire la vôtre sur un nouveau modèle, meilleur que le mien.

Elle commença à donner des instructions avec une extrême volubilité et lorsque tout fut arrangé, Virginia dit au revoir aux hommes et se dirigea vers le sentier qu'elle avait montré à Richard.

— Quelle heure est-il?

— Déjà si tard? — remarqua-t-elle lorsqu'il répondit. — Il y a au moins sept kilomètres pour aller et j'ai promis à madame Rafferty d'être revenue pour six heures.

— Alors, c'est grave?

— Non, pas très. Elle sera furieuse.

— Mais c'est pour elle que vous faites tout ça. Vous ne pouvez traverser le lac et parcourir la montagne en un instant.

— Elle ne sait pas que c'est si loin. Elle voudrait envoyer ses invitations et elle ne peut pas le faire avant de savoir ce qu'en pense l'*indovinatrice*.

— Voulez-vous dire que cette personne prédit le temps qu'il fera?

— Non. Pas exactement. Elle sait tout. Elle vous dira... — Elle s'interrompit brusquement. — Mais vous voulez rentrer à Aquafonti. J'avais oublié. Vous pouvez prendre mon bateau. Je trouverai bien quelqu'un pour me ramener.

Était-ce quelque chose dans sa voix ou d'indéfinissable dans son attitude qui suggérait obscurément, très obscurément, que ce défaut de mémoire n'était pas sincère, qu'elle désirait qu'il l'accompagnât.

— Mais je voudrais voir le... la... Comment l'appelez-vous?

— Bon. Mais vous n'en parlerez à personne... surtout pas à madame Rafferty. C'est promis, n'est-ce pas?

Virginia croyait-elle vraiment qu'il la suivait ainsi sur la montagne pour consulter la prétendue voyante? Leur rencontre avait été accidentelle, et personne ne pourrait la blâmer de permettre qu'il l'escortât dans cette expédition.

Si elle comprenait que la visite à la voyante n'était qu'un prétexte pour l'accompagner, elle avait compris également le pouvoir d'attraction qu'elle exerçait sur lui, et qu'elle encourageait un homme marié, son aîné de dix-sept ou dix-huit ans, à lui courir après. Cependant son apparente naïveté était en accord avec son étrange conduite et le mépris presque barbare des mondanités dont elle avait fait preuve chaque fois qu'il l'avait rencontrée. Il n'avait pas prévu cette ascension et n'était pas chaussé en conséquence. Elle avait la sûreté de pied d'un montagnard. Lorsque le sentier s'interrompait, sans la moindre hésitation, elle sautait au mépris de la pente

qui tombait presque à pic jusqu'au lit d'un torrent, plusieurs centaines de mètres au-dessous. Après une marche qui parut à Richard longue et pénible, le sentier rejoignit une piste plus large où ils pouvaient marcher de front.

— Je suis content que ce soit fini, — dit-il.

— Vous avez eu peur?

— Pas exactement peur, mais je songeais qu'il ne serait pas agréable de rouler au fond et de se retrouver avec une jambe cassée.

— Il m'aurait fallu chercher du secours pour vous ramener, — dit-elle en riant.

— Et qu'est-ce qu'aurait dit madame Rafferty?

— Je ne m'occupe pas de ce que dit madame Rafferty.

Elle prononca ces mots avec une espèce d'indifférence paresseuse.

— A en juger d'après ce que je vous ai entendu dire, on croirait plutôt que vous êtes son esclave.

— Vraiment?

Elle ne dit rien de plus et ils allèrent en silence jusqu'à ce qu'elle s'écriât tout d'un coup :

— Nous y sommes!

Leur sentier, qui présentait une fourche à son extrémité, les avait menés à travers un bois dont ils venaient de sortir. Virginia obliqua à gauche, en descendant. Juste au-dessous d'eux un plateau saillait du flanc de la montagne, portant une construction en pierres entourée d'un mur en ruines qui clôturait un espace inculte. De là-haut, on ne pouvait imaginer qu'une habitation fût proche, mais, à mesure qu'on descendait, l'endroit paraissait plus engageant. C'était un vieux moulin que le torrent traversait dans un bassin rocheux avant de se perdre vers le cours d'eau principal au fond de la vallée.

Lorsqu'ils arrivèrent à un point qui pouvait être à une cinquantaine de mètres du moulin à vol d'oiseau, Virginia courut en avant et disparut.

Dès qu'il eut atteint le niveau du petit plateau, près de la grande roue à eau, il se jeta sur l'herbe car il était en nage, épuisé par l'ascension interminable et la descente brusque.

— Hello!

Elle était près de lui et s'épongeait le visage avec son

mouchoir. Il la regardait sans rien dire et se demandait ce qui allait arriver.

— Elle est partie, — fit-elle avec indifférence.

— Ah! vraiment?

Il n'avait rien à dire. C'était une constatation et il acceptait ce fait nouveau comme il avait accepté le reste.

— Je vais me laver dans le bassin. Venez.

Il la suivit jusqu'au bassin grossièrement construit de quartiers de rochers cimentés et qui formaient digue. La vanne était fermée, l'eau débordait et coulait par-dessus le mur.

Elle jeta loin d'elle son chapeau à larges bords et tira deux grands mouchoirs dont elle noua l'un autour de sa tête. Elle se mit à genoux, plongea son visage dans l'eau, l'y retint aussi longtemps qu'elle put, puis souffla tandis que ses poumons expiraient en grosses bulles.

Richard l'imita, mais avec moins d'ardeur.

— Pourquoi ne collez-vous pas votre tête dedans? Vous n'avez pas de longs cheveux stupides comme une femme.

Elle séchait son visage avec le second mouchoir, tout en considérant Richard :

— Comme je voudrais être un homme!

Elle tira de sa poche un étui à cigarettes et l'ouvrit. Il ne contenait qu'un fume-cigarettes en bois. Elle accepta une cigarette de Richard.

— Pourquoi? — demanda-t-il.

— Parce que je pourrais faire ce que je voudrais.

— Mais vous faites ce que vous voulez, non?

— Non, je voudrais me baigner maintenant. Si j'étais un homme, je pourrais le faire. Pourquoi ne vous baignez-vous pas?

Richard jeta un regard autour de lui.

— Personne ne nous verra ici, — dit-elle en réponse à son regard, — et j'irai dormir là-haut.

Elle montrait du doigt le grenier qui occupait l'étage supérieur du moulin et dont la fenêtre était ouverte à plus de deux mètres au-dessus du sol.

— Vous ne pouvez pas monter, il n'y a pas d'échelle.

— Vous allez voir....

Elle jeta sa cigarette et sauta sur ses pieds. Il la suivit.

— Mettez vos bras contre le mur, comme ceci.

Elle se tenait debout face au mur, tête baissée, les avant-bras

croisés et appuyés contre la pierre. Il fit comme elle le lui avait dit. Elle passa derrière lui, mit ses deux mains sur les épaules de Richard sur lesquelles elle sauta avec agilité, à genoux, et puis debout, s'agrippant de ses bras à l'ouverture, elle se hissa et fut bientôt debout, le souffle un peu haletant et souriante.

— Maintenant donnez-moi une autre cigarette.

Il lui en lança une qu'elle saisit au vol.

— Et moi?

— Mais vous n'allez pas vous baigner? C'est très agréable. Je l'ai fait souvent. Vous pouvez plonger, c'est très profond.

— Non, merci. C'est trop froid, je préfère vous rejoindre.

— Alors, montez.

Elle s'accroupit et lui tendit les mains. Il les prit et elle tira tandis qu'il se hissait auprès d'elle, non sans difficultés, en s'aidant aux aspérités du mur.

— Autrefois, je dormais toujours ici, — dit-elle. — Le moulin marchait et il y avait toujours de la farine dans les sacs. J'en sortais toute blanche, mais il n'y avait qu'à se secouer. Ce n'est pas comme la farine de maïs, ça colle, la farine de maïs.

Elle fouilla le grenier et trouva quelques vieux sacs qu'elle transporta dans un coin et se mit à disposer.

— Vous pouvez vous mettre dans l'autre coin.

Richard s'assit et la regarda. Elle opérait avec méthode. Elle posa d'abord deux sacs sur le plancher pour s'y étendre, puis elle en roula un autre sur lequel elle posa ses deux mouchoirs en guise d'oreiller. Finalement, elle rajusta sa jupe qu'elle avait déplacée en grimpant. C'était une de ces jupes de toile écrue qu'elle portait habituellement, très simple, fermée devant avec des boutons et des poches de chaque côté. L'un des boutons manquait, un autre était déboutonné. Soudain et indépendamment de sa volonté, il se sentit envahi par la même sensation qu'il avait éprouvée au début de l'après-midi. Sur le moment, il en fut tellement bouleversé qu'il crut défaillir et ferma les yeux pour se remettre.

— Vous avez sommeil déjà?

Elle était étendue sur les sacs de farine, une main sous la tête et achevait sa cigarette.

— Si je m'endors en fumant, veillez à ce que je ne me brûle pas. Je pars très vite.

— Entendu.

Richard luttait pour recouvrer son sang-froid, mais il tremblait comme une feuille. Il se leva et tira deux sacs sur lesquels il s'allongea. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder. Elle avait fermé les yeux, la main qui tenait le fume-cigarette, contre la hanche. Elle était sur le dos, les cheveux ramassés sous sa tête et autour de ses oreilles. La cigarette achevait de se consumer, une faible spirale de fumée bleue s'enroulait autour de ses doigts... au bout d'un petit moment le fume-cigarette tomba. Il se glissa sans bruit jusqu'à elle et le ramassa. Elle remua légèrement; il s'arrêta où il était, courbé sur elle. Son cœur battait, il avait la tête en feu.

Il retenait son souffle à grand'peine. Elle se retourna à demi sur le côté en s'éloignant de lui, la main qui reposait sur sa cuisse s'ouvrit et se referma, le mouvement de sa poitrine devenait de plus en plus sensible... sa respiration de plus en plus rapide. Il se pencha sur elle. Il sentit son souffle sur son visage... plus près... plus près... Allait-il se risquer? Oui! Il appuya sa bouche desséchée sur les lèvres entr'ouvertes et la retira... Elle ne bougea pas... Encore... Elle remua... elle allait s'éveiller... son souffle devenait de plus en plus fort... sa poitrine se soulevait et retombait... elle haletait... son corps tout entier était secoué d'un frisson... Il se rejeta en arrière et se recoucha vivement sur les sacs.

— J'ai fait un drôle de rêve.

Elle s'était dressée sur son séant en se frottant les yeux; le son de sa voix eut un effet immédiat; il rendit à Richard tout son sang-froid. Il sortit une cigarette, l'alluma et aspira profondément une bouffée.

— Voulez-vous m'en donner une? — Elle fouilla dans sa poche. — Où est mon fume-cigarette? Ah, je m'en souviens.

— Il est tombé, je l'ai ramassé. Le voici.

Tandis qu'elle fixait dedans la cigarette, Richard vit que sa main tremblait, que son visage était pâle et qu'elle avait sous les yeux un cerne d'ombre.

— Quand je fais ce rêve, cela veut dire qu'un malheur se prépare.

Richard regarda sa montre.

— Vous ne croyez pas que nous ferions mieux de rentrer maintenant?

STEPHEN HUDSON

(A suivre.)

(Traduit de l'anglais par EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.)

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

ET

SON STATUT INTERNATIONAL

Le monde civilisé vit dans la crainte d'événements graves. L'armature politique donnée à l'Europe par la victoire des Alliés en 1918 craque de toutes parts et menace de s'effondrer. L'instabilité dans le Nord-Est, avec la rivalité déclarée de l'Allemagne et de la Russie soviétique et le jeu par trop subtil de la diplomatie polonaise telle que la pratique M. Beck; le trouble profond dans les régions centrales et orientales du Continent; les fautes commises dans la politique suivie en ce qui concerne le conflit éthiopien, fautes qui ont abouti à un affaiblissement qui semble sans remède de l'autorité de la Société des Nations et à une tension des relations italo-britanniques qui a eu pour effet de désorganiser pendant un certain temps toute véritable coopération internationale; enfin, le réarmement massif de l'Allemagne et la répudiation unilatérale par le Reich du traité de Locarno, ce qui pose à nouveau dans toute sa gravité première le problème de la sécurité de l'Occident; ce sont là les aspects les plus inquiétants d'une situation de fait tragique.

Depuis la fin de la Grande Guerre les peuples ne connurent pas d'heures plus angoissantes que celles qu'ils vivent actuellement. Aucune nation, qu'elle soit grande ou petite, forte ou faible, n'échappe à la lourde menace pesant sur l'Europe, car le sentiment existe que si un conflit armé devait se produire sur un point déterminé du continent, il serait presque impos-

sible, dans l'état d'impuissance où l'on voit la Société des Nations, de le localiser, de limiter ses répercussions. C'est bien pourquoi les petits pays qui ont cru assurer leur sécurité en se tenant à l'écart de toutes les querelles, de tous les groupements dits régionaux, qui se sont réfugiés systématiquement dans la neutralité permanente, éprouvent eux-mêmes les plus vives inquiétudes. Aux Pays-Bas, par exemple, on est très attentif aux développements de la situation; on ne l'est pas moins en Suisse, car ces deux États sont résolus à défendre leur existence indépendante si celle-ci venait à être menacée. Il en est d'autres qui, en raison de leur position géographique, sont exposés à toutes les agressions et qui, en raison de la faiblesse numérique de leur population, se trouvent dans l'impossibilité de défendre par leurs propres moyens leur neutralité.

***

C'est le cas pour le Grand-Duché de Luxembourg. Ce petit pays dont on ne parle presque jamais lorsqu'il s'agit d'établir quelque combinaison politique de caractère général, a pourtant tenu, en maintes circonstances, une place importante dans l'histoire de l'Occident. Il est destiné, par sa position même entre l'Allemagne, la France et la Belgique, à jouer un rôle essentiel dans toutes les grandes crises internationales affectant les intérêts des trois nations voisines. Avec le caractère propre de son peuple, qui socialement et économiquement est un des plus évolués de notre époque, avec ses richesses naturelles, qui font du Grand-Duché une force économique nullement négligeable, cette vieille terre du Luxembourg a une histoire de presque mille années dans laquelle elle se retrouve toujours fidèle à elle-même, étroitement associée, tout le long des siècles, au sort trop souvent douloureux des provinces wallonnes de Belgique. La grande lignée des comtes de Luxembourg a fourni quatre empereurs à l'Allemagne, et ce fut l'empereur Charles IV, qui érigea le comté héréditaire en duché. Ce fut, plus tard, Wenceslas Ier, qui étendit le Duché de Luxembourg jusqu'aux abords de Malmédy au nord, jusqu'à la banlieue de Metz au sud, jusqu'à la Sarre à l'est et jusqu'à Sedan à l'ouest. Ensuite, conquis

par les ducs de Bourgogne au xve siècle, le Duché, peu à peu réduit à son étendue actuelle, connut, comme les provinces belges, successivement la domination espagnole, autrichienne ou française — cette dernière d'abord de 1684 à 1697, ensuite de 1795 à 1814.

Le traité de Vienne de 1815, qui créa le Grand-Duché de Luxembourg, le dota d'un régime assez spécial : il lui restituait, en principe, un statut juridique d'État indépendant, mais, en fait, il l'englobait, avec les provinces belges, dans le Royaume des Pays-Bas. Ce régime dura quinze ans, et lorsqu'éclata la Révolution belge de 1830, les volontaires luxembourgeois luttèrent, étroitement mêlés aux volontaires wallons, bruxellois et flamands, pour l'affranchissement du pays de la domination hollandaise. La Belgique et le Luxembourg connurent pourtant un sort différent en conclusion de cette lutte commune : tandis que les Belges obtenaient leur entière indépendance, les Luxembourgeois, qui avaient vu leur pays donné en 1815, à l'instigation de la Prusse, au roi des Pays-Bas, en compensation pour la Maison d'Orange-Nassau de l'abandon de ses principautés patrimoniales d'Allemagne — le tout sous la réserve du maintien du Grand-Duché dans la Confédération germanique et de l'établissement d'une garnison prussienne à Luxembourg — demeuraient sous la domination du roi Guillaume et sous la tutelle de la Confédération germanique. Il en résulta une situation de fait pour le moins singulière. Déjà le roi Guillaume, au lendemain du traité de Vienne, avait déclaré qu'en dépit des relations particulières qu'il pouvait avoir à entretenir avec l'Allemagne du fait du Grand-Duché membre de la Confédération germanique, il considérait celui-ci comme partie intégrante du royaume des Pays-Bas sous le rapport de la représentation nationale et des institutions législatives. En effet, parmi les 55 députés aux États Généraux attribués à la Belgique par la loi fondamentale des Pays-Bas, il en figurait 4 pour le Grand-Duché de Luxembourg. Or, le roi des Pays-Bas ayant refusé de signer le traité des XXIV articles du 5 novembre 1831 et ayant persisté dans son refus jusqu'en 1839, pendant ces huit années où la question resta en suspens les représentants du Grand-Duché siégèrent au Parlement de Bruxelles.

L'œuvre de la Conférence de Londres fut sévèrement appréciée. On réservait à la Belgique la partie wallonne du Grand-Duché en compensation de la partie du Limbourg belge attribuée à la Hollande. Un auteur belge, M. F. de Ryckmann de Betz, a pu écrire avec raison[1] : « On sent, dans le « traité des XXIV articles, le désir nettement exprimé de « fortifier la Hollande et l'Allemagne contre la France et de « laisser la Belgique, déjà ligotée par la clause de neutralité « perpétuelle, dans l'impossibilité de jouer un rôle actif ou « même de se défendre. Par ce double partage du Limbourg « et du Luxembourg, l'Allemagne prenait pied sur la Meuse « au nord et au sud. Au nord, par l'impossibilité où elle « mettait la Belgique de se fortifier efficacement; au sud, « par son emprise sur le Grand-Duché. La frontière belge « était donc ouverte de tous côtés, et l'Allemagne avait « atteint son but. Les frontières établies par le traité des « XXIV articles sont la suite des méfiances qu'inspiraient « aux puissances les Belges, d'une part, la politique française, « d'autre part. Ce traité est une œuvre pleine d'arrière-« pensées. On y perçoit à la fois une hostilité manifeste et des « espérances ambitieuses à peine déguisées, qui s'aggravent « d'une ignorance de la situation véritable et des conséquences « que devait avoir une délimitation défectueuse. C'est « surtout à l'Allemagne que la Belgique n'inspirait que « méfiance. Toute la politique de ce pays tendait à nous « éloigner de la Meuse, ou à nous y rendre impuissants. C'était « depuis longtemps le dessein de l'Allemagne. Elle avait « tout fait dans ce but en 1814, et la marche vers la Meuse « rentrait dans son plan général, dévoilé par la plupart de ses « écrivains et deviné dans ses actes internationaux. »

Le traité des XXIV articles enfin signé et ratifié en 1839 en dépit des vives protestations des Belges et de nombre de Luxembourgeois eux-mêmes, le Grand-Duché suivit, dès lors, son propre destin et le sentiment de l'indépendance se fortifia chez son peuple à l'épreuve d'une existence qui ne fut, certes, pas exempte de soucis. Toujours membre de la Confédération germanique, il entra en 1842 dans le « Zollverein »

1. M. de Ryckman de Betz, *le Baron Nothomb et la question luxembourgeoise*. Édition Van Oest, 1918.

allemand. Mais, lors de la crise européenne de 1866, la question du Luxembourg se posa brusquement dans des conditions particulièrement délicates, le roi des Pays-Bas ayant manifesté l'intention de céder le Grand-Duché, avec ses 200 000 habitants, « à raison de 20 livres sterling par tête », affirma sir Robert Peel au Parlement britannique. Il s'en suivit une tension internationale grave, dans laquelle l'Angleterre joua un rôle décisif. A défaut de l'annexion à la France, qui eut comporté des risques de conflit avec l'Allemagne, on envisagea un instant le rattachement à la Belgique, lequel avait des partisans même dans quelques milieux français, mais échoua du fait de la crainte des dirigeants belges de se trouver entraînés dans des complications générales. On en vint donc à signer le traité de Londres du 11 mai 1867, qui proclama le Grand-Duché de Luxembourg neutre à titre permanent, cette neutralité étant placée sous la garantie collective des grandes puissances, lesquelles avaient d'ailleurs déjà garanti par le traité de 1839 l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de ce petit pays. La conséquence directe du traité de 1867 fut de créer une situation franche et nette en faisant sortir le Luxembourg, État neutre, de la Confédération germanique et en obligeant la garnison prussienne à se retirer de la forteresse de Luxembourg, laquelle fut démantelée. Pourtant, le Grand-Duché demeura jusqu'en 1914 dans l'Union douanière allemande, l'Allemagne s'engageant formellement, par le traité de 1872, renouvelé en 1902, à ne se servir en aucun cas des chemins de fer luxembourgeois pour le transport des troupes et du matériel de guerre d'une façon incompatible avec la neutralité du Grand-Duché.

A la mort du roi Guillaume III des Pays-Bas, en 1890, la couronne du Grand-Duché passa de droit à la branche aînée de la Maison de Nassau. Le duc Adolphe de Nassau devint grand-duc de Luxembourg, et il eut pour successeur, en 1905, le grand-duc Guillaume IV, auquel succéda, en 1912, la grande-duchesse Marie-Adélaïde, laquelle régna pendant la période tragique de la guerre mondiale et s'effaça, en 1919, devant l'actuelle grande-duchesse Charlotte. En 1914, les Allemands ne respectèrent pas plus la neutralité garantie et désarmée du Grand-Duché de Luxembourg qu'ils ne res-

pectèrent la neutralité garantie et armée de la Belgique. Ce fut par la violation de la frontière luxembourgeoise que l'Allemagne impériale commença cette politique conforme à l'affreuse doctrine du « chiffon de papier » dont Bethmann-Hollweg osa se réclamer et qui constitua la première et la plus grave atteinte portée à ce respect des traités et des contrats qui était jusque-là l'essentiel de l'armature morale du monde civilisé. Le Grand-Duché de Luxembourg, neutre et totalement sans défense, ne pouvait songer à affronter les puissantes armées impériales. Il dut se borner à protester contre la violation dont il était l'objet et, tandis que plusieurs milliers de ses fils combattaient dans les armées française et belge pour la juste cause du droit et de la liberté, il dut subir la présence des Allemands.

***

Au lendemain de la conclusion de l'Armistice qui consacra la défaite des armées impériales, la question du Luxembourg se posa une fois de plus, mais sous un aspect nouveau. Dans l'Europe actuelle l'existence des petits pays qui ne peuvent se suffire à eux-mêmes, non seulement du point de vue politique et militaire, mais aussi du point de vue économique, devient de plus en plus difficile. Ils se trouvent entraînés, par la force des choses, dans le sillage de leurs voisins plus puissants. C'est la rançon du progrès, de la vie plus large et plus intense par l'interdépendance des intérêts, de la lutte nécessaire pour plus de grandeur et plus de sécurité. Trois courants s'affirmaient : l'un favorable au rattachement à la France, un autre favorable à l'union avec la Belgique, un troisième favorable au maintien du statut d'État indépendant.

Ce n'est pas le moment d'évoquer ici des controverses qui furent parfois âpres. Rappelons simplement que la France s'était volontairement effacée devant les aspirations belges et qu'elle était prête à approuver tout arrangement qui interviendrait en plein accord entre la Belgique et le Luxembourg. Le comte de Fels a raconté[1] dans quelles circonstances

1. *Pour l'indépendance du Grand-Duché de Luxembourg*, par le comte de Fels. Paris, éditions Calmann-Lévy, 1924.

M. Poincaré, Président de la République française, et M. Ribot son ministre des Affaires étrangères, se montrèrent disposés à ne faire aucune opposition, lors des négociations de la paix, aux aspirations de la Belgique à un règlement belgo-luxembourgeois d'où la France eût été exclue. Par une intervention pressante, le comte de Fels réussit à intéresser, au nom du principe wilsonien du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, certains membres de la Conférence de la Paix, laquelle paraissait jusque-là vouloir ignorer ce problème, à la cause de l'indépendance du Luxembourg. C'est ainsi que cette cause prévalut et que fut maintenue sur son trône la dynastie de Nassau aujourd'hui encore régnante sur un Luxembourg indépendant. La Belgique reçut une satisfaction sous la forme de la convention d'union économique des deux pays, signée le 25 juillet 1921. Les choses ne furent d'ailleurs pas très faciles à régler entre Bruxelles et Luxembourg, en raison, notamment, des intérêts divergents des agriculteurs des deux pays et du régime belge des alcools. D'autre part, la question des chemins de fer luxembourgeois, sur la base d'une société unique, question à la solution de laquelle la France est directement intéressée, est toujours en suspens; enfin, depuis la deuxième dévaluation de la monnaie belge, en 1935, comme point de départ de l'expérience Van Zeeland, l'unité monétaire n'est plus la même pour la Belgique et le Grand-Duché. Il n'en est pas moins certain que ce dernier a obtenu par l'union économique belgo-luxembourgeoise des avantages financiers et économiques importants et que le régime qui existe depuis quinze ans a donné des résultats appréciables, la communauté des intérêts des deux peuples n'étant pas contestable. Mais la communauté des intérêts de la Belgique et du Luxembourg et des intérêts de la France n'est pas moins certaine, et le système belgo-luxembourgeois ne prendra toute sa valeur que dans le cadre d'un large accord commercial avec la France, accord qui fut d'ailleurs envisagé à l'origine même de la conclusion du traité d'union douanière de 1921.

Lorsque, après la Grande Guerre, le Grand-Duché de Luxembourg est entré dans la Société des Nations, la question de son statut international s'est posée à nouveau du point de

vue juridique. Le fait pour un État d'être membre de la Société des Nations peut-il se concilier avec le principe de la neutralité permanente et désarmée tel que celui-ci résulte des traités et se trouve inscrit dans la Constitution luxembourgeoise? Les obligations que le Pacte impose aux membres de la Société des Nations sont-elles compatibles avec une telle neutralité? La question a été souvent et vivement discutée. Sans doute, il y a le cas de la Suisse, mais on sait qu'il a fait l'objet de réserves spéciales.

La thèse de M. Bech, ministre d'État et président du gouvernement grand-ducal, thèse qu'il a exposée à la Chambre des Représentants en 1932, peut se résumer ainsi : le statut international du Grand-Duché est fixé par le traité de 1839, qui garantit l'indépendance politique et l'intégrité territoriale du Luxembourg, par le traité de 1867, lequel proclame la neutralité perpétuelle de ce pays, et par les garanties générales résultant du Pacte de la Société des Nations, M. Bech affirme que la collaboration que le Luxembourg pourra apporter à l'œuvre de Genève ne modifiera en rien la politique constitutionnelle et conventionnelle de neutralité de ce pays. Cette politique, selon lui, est conforme à l'évolution des travaux de Genève. « Si, au début, a-t-il déclaré, le Pacte de la Société des Nations avait pu susciter certaines craintes par la rigidité trop absolue de certaines formules, les travaux d'interprétation auxquels se sont livrées les différentes assemblées de la Société des Nations depuis 1921 ont suffisamment démontré que les petits États n'auront pas à collaborer à une action coercitive de la Société des Nations dans une mesure qui serait incompatible avec les devoirs juridiques de la neutralité. »

L'autorité que confèrent à M. Bech à la fois la grande distinction avec laquelle il remplit sa charge de ministre d'État et, d'autre part, les sympathies qu'il a su se créer parmi ses collègues de la Société des Nations, donne une grande valeur à la thèse que nous venons d'exposer. Il faut remarquer toutefois que le Pacte de la Société des Nations ne fait aucune distinction entre les grandes et les petites puissances, et le devoir d'assistance est égal pour tous dans la mesure des moyens de chacun. Il y a une tendance, — qui nous paraît singulièrement dangereuse pour le principe même de la sécurité

collective et du jeu normal de la règle de Genève, — à considérer que les petits États ont droit à tous les bénéfices de la protection que la Société des Nations doit à ses membres, sans être tenus aux obligations du devoir d'assistance, charge qui incomberait aux seules grandes puissances. M. Bech a d'ailleurs voulu étayer sa thèse par un argument plus décisif que celui tiré des interprétations données au cours des travaux des assemblées de Genève. Il a déclaré que, quelles que soient les mesures de collaboration que la Société des Nations pourrait demander au Grand-Duché, le droit de celui-ci de décider souverainement est garanti par le pacte lui-même, dont l'article 4 stipule que, pour toute décision à l'exécution de laquelle le Luxembourg serait invité à prêter aide et assistance, il serait appelé à siéger au Conseil, aucune décision ne pouvant être prise sans son exprès consentement. C'est, en effet, une règle qui vaut pour tous les États membres de la Société des Nations et qui a pour conséquence de rendre extrêmement délicate et difficile — les événements récents ne l'ont que trop démontré — l'application de sanctions, quelles qu'elles soient, à une puissance en rupture de pacte. Toujours est-il que le Grand-Duché s'en tient à la thèse de la compatibilité de sa neutralité avec sa qualité de membre de la Société des Nations, et que c'est dans le même esprit qu'il a donné son adhésion au pacte Briand-Kellog de renonciation à la guerre et au projet relatif à une Union fédérale européenne.

Au Luxembourg même, de bons esprits se demandent parfois si la sécurité du Grand-Duché ne serait pas mieux garantie, en dépit de la faiblesse des moyens de défense dont pourrait se doter un petit pays de 260 000 habitants, en renonçant à la neutralité permanente et désarmée pour s'intégrer dans le système défensif franco-belge. D'autres se demandent parfois si, en dépit de son maintien dans la Constitution, la neutralité du Grand-Duché ne se trouve pas abolie de fait par la violation commise par l'Allemagne en 1914, le traité de Versailles, au surplus, ayant envisagé en 1919 l'abrogation de ladite neutralité. En effet, l'article 40 du traité de Versailles dit :

« L'Allemagne reconnaît que le Grand-Duché de Luxem-

« bourg a cessé de faire partie du Zollverein allemand à dater « du 1er janvier 1919, renonce à tous droits sur l'exploita- « tion des chemins de fer, adhère à l'abrogation du régime de « neutralité du Grand-Duché et accepte par avance tous « arrangements internationaux conclus par les puissances « alliées et associées relativement au Grand-Duché. »

Mais il ressort clairement de ce texte que la neutralité du Grand-Duché n'a pas été abrogée effectivement, que son abolition a été envisagée pour l'avenir, l'Allemagne, tenue par la signature de la Prusse apposée au bas du traité de 1867, étant obligée de souscrire d'avance à sa suppression éventuelle. L'abrogation envisagée par l'article 40 du traité de Versailles n'a pas été réalisée, et elle ne pouvait l'être en aucun cas sans l'assentiment formel du Grand-Duché de Luxembourg, lequel n'est pas partie au traité de Versailles. « La neutralité luxembourgeoise, écrit M. Albert Wehrer[1], délégué du Grand-Duché aux assemblées de la Société des Nations, est une neutralité contractuelle instituée par un traité international auquel le Luxembourg est partie contractante. Le régime que le traité de Londres a institué ne peut donc être modifié ou abrogé qu'avec le concours du Luxembourg. » L'état actuel du statut international du Luxembourg a d'ailleurs été défini dans l'exposé des motifs du projet de loi portant ratification des traités d'arbitrage, projet sur lequel la Chambre des représentants du Grand-Duché eut à se prononcer au cours de la session ordinaire de 1929-1930. Il y est dit :

« Si l'article 10 du pacte de la Société des Nations réaffirme « pour tous les membres de la Société, et par conséquent, « aussi pour le Grand-Duché, la reconnaissance formelle de « l'intégrité territoriale et de l'indépendance politique, en « même temps que l'obligation de garantie en vue du main- « tien de cette intégrité et de cette indépendance « contre « toute agression extérieure », les traités du 19 avril 1839 et du « 11 mai 1867, assimilables aux accords régionaux de nos « jours, apportent à cette garantie générale une garantie « spéciale d'ordre européen. L'article 2 de l'annexe au traité « du 19 avril 1839 délimite le territoire du Grand-Duché « dans son intégrité territoriale actuelle et confirme son

1. Albert Wehrer, *Revue de droit international et de législation comparée.*

« existence comme État individuel et indépendant. Et le traité « lui-même, à son article 2, place les dispositions de l'annexe « sous la garantie des grandes puissances d'Autriche, de « France, de Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie. L'indé- « pendance et l'intégrité territoriale du Grand-Duché ont « donc été reconnues et garanties par ce traité. Ces garanties « de 1839 furent réaffirmées lors des pourparlers de Londres « et par le traité du 11 mai 1867. Les plénipotentiaires à la « Conférence de Londres ayant été d'accord pour reconnaître « qu'en vertu des traités du 19 avril 1839, le Grand-Duché « de Luxembourg se trouve déjà sous la garantie européenne, « l'article 2 du traité de 1867 dispose que « le Grand-Duché « de Luxembourg, dans les limites déterminées par l'acte « annexé au traité du 19 avril 1839 sous la garantie des cours « d'Autriche, de France, de Grande-Bretagne, de Prusse et « de Russie formera désormais un État perpétuellement « neutre ». A la garantie spéciale relative à l'indépendance « et à l'intégrité territoriale du pays, l'alinéa final de l'article 2 « du traité de 1867 ajouta ainsi la sanction spéciale de la « garantie collective du maintien du principe de la neutralité « permanente. A ces garanties définies par les traités auxquels « le Grand-Duché est partie, il importe d'ajouter les avan- « tages qui découlent pour lui, au point de vue de sa situation « internationale, de l'évolution de la politique européenne « depuis les traités de paix et plus particulièrement depuis le « pacte de Locarno qui, à son article Ier, garantit formelle- « ment le maintien du *statu quo* territorial et l'inviolabilité « des frontières entre nos trois voisins, et contient à son arti- « cle 2 l'engagement de ces mêmes puissances de « ne se « livrer de part et d'autre à aucune attaque ou invasion et « de ne recourir de part et d'autre en aucun cas à la guerre. »

Il y a là un raccourci qui précise très nettement tous les aspects du statut international du Grand-Duché. Mais que valent, dans la réalité des choses, de telles garanties, depuis celles résultant des traités de 1839 et de 1867 jusqu'à celles apportées par le Pacte de la Société des Nations? La Belgique neutre et loyale ayant fait en 1914 la cruelle expérience de l'insuffisance d'une neutralité garantie — qu'au surplus elle était résolue à défendre — qui ne la préserva pas de l'invasion

et de l'occupation, a renoncé courageusement à un système de sécurité qui se révéla si illusoire à l'épreuve des événements. Le cas n'est sans doute pas le même pour le Luxembourg qui, sans moyens de défense naturels, sans possibilité d'armements propres, se trouve dans une situation peut-être unique au monde. M. Albert Wehrer, dans l'étude que nous signalons plus haut, pose la question de savoir si, pour défendre ses droits, le Grand-Duché ne pourrait envisager de négocier une alliance militaire avec une grande puissance, et il conclut que le remède serait pire que le mal, car le pays, note-t-il, serait occupé en temps de paix par les troupes alliées et servirait de champ de bataille en temps de guerre.

« Sans secours étranger, soutient M. Wehrer, le Grand-« Duché ne serait pas en état d'établir les fortifications néces-« saires ni de fournir les troupes indispensables pour les « occuper, même en temps de paix. Et le précédent de la « Confédération germanique est trop vif encore dans toutes « les mémoires. La neutralité militaire du Grand-Duché doit « donc être absolue. Car si même un allié pouvait éloigner l'en-« vahisseur de son territoire, les moyens d'attaque modernes, « tels que les avions, seraient suffisants pour porter la ruine « dans le pays entier. L'exiguïté du territoire aurait, d'autre « part, pour conséquence que toute attaque transformerait « l'intégralité du territoire national en champ de bataille. »

Tels sont, objectivement exposés, les arguments et les aspects du statut international de cette nation luxembourgeoise qui affirme fièrement dans son chant national : « Nous voulons rester ce que nous sommes », mais dont le destin ne dépend pas de son propre effort. Léopold II déjà avait coutume de dire que, dans l'Europe moderne, c'est, pour les peuples, un grand malheur d'être petits.

ROLAND DE MARÈS

LA QUESTION DE L'HYPNOTISME

Le terme d'hypnose apparut pour la première fois dans la littérature médicale avec l'Anglais Braid en 1841. Cet auteur, reprenant l'étude des phénomènes psychiques décrits par Mesmer et ses continuateurs sous le nom de magnétisme et magnétisme animal, découvrit un procédé nouveau pour obtenir ces phénomènes. En ordonnant à un sujet de fixer son regard sur un point brillant, il provoquait un état comparable au sommeil, qu'il dénomma hypnose. Cette découverte marqua le point de départ de l'hypnotisme, c'est-à-dire des procédés d'expérimentation destinés à provoquer cet état spécial et à en rechercher les effets.

Cette technique, qui atteignit son apogée avec Charcot et ses élèves, et qui donna tant de célébrité à la fameuse École de la Salpêtrière, constitua ce que l'on peut appeler l'hypnotisme sensoriel, terme qui exprime que l'hypnose dépend d'une action exercée sur les organes des sens. On proposa ultérieurement d'autres procédés que celui de Braid : miroir rotatif de Luys, sensations tactiles, pressions sur le vertex, sur le plexus solaire; actions sur le système auditif, tels que bruits monotones et cadencés. Nous verrons plus loin que ces procédés ne constituaient pas une découverte, au sens absolu du mot, puisqu'on les utilisait déjà dans l'antiquité pour provoquer des états d'hypnose collective.

Dans l'hypnose ainsi provoquée, on distinguait plusieurs états, la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme, états qui pouvaient ou se succéder chez un même sujet, ou ne se pré-

senter que séparément. Chez les sujets mis en état d'hypnose, on pouvait par suggestion susciter une série de phénomènes automatiques et, suivant l'expression du professeur P. Janet, « les faire parler, agir, penser, sentir comme on veut, en un mot, transformer l'individu en machine ».

L'École de la Salpêtrière limita l'hypnotisme à une série de faits anormaux, et, pour elle, l'hypnotisme développe une suggestibilité spéciale, automatique et irrésistible, mais se rattachant essentiellement à une diathèse nerveuse qui est l'hystérie. Chez l'hystérique, on trouve une instabilité extrême du système nerveux, dont les éléments sont susceptibles de se dissocier et d'agir d'une façon autonome. C'est grâce à cette instabilité morbide que l'hypnotisme peut agir en dissociant les centres psychiques et en dirigeant une suggestion efficace sur tel centre privé du contrôle de la volonté.

En conséquence, Charcot tendait à limiter l'hypnotisme à la thérapeutique des affections névropathiques et spécialement de l'hystérie.

En résumé, on peut dire que, d'après cette École, l'hypnose constitue un état qui se développe automatiquement chez un sujet prédisposé sous l'influence de procédés sensoriels, et qui secondairement donne à l'hypnotiseur un moyen pour développer chez le sujet des suggestions expérimentales ou thérapeutiques; l'apparition des états décrits sous le nom de léthargie, catalepsie, ou somnambulisme, étant dans une large mesure indépendante de l'opérateur.

Il est superflu de rappeler l'immense intérêt que suscitèrent à l'époque ces travaux, qui conquirent un renom mondial à l'École de Charcot.

A la théorie de Charcot s'opposa bientôt celle de l'École de Nancy dont Liébault et Bernheim furent les protagonistes. Pour ces auteurs, il n'y a pas d'hypnose, il n'y a que de la suggestion; celle-ci donne la clef de tous les phénomènes que l'on observe dans l'hypnose, Bernheim définit la suggestion comme « l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui ». Déjà, nous ne voyons plus de différence essentielle entre la suggestion qui entre en jeu dans tous les phénomènes de la vie normale (éducation, autorité morale, etc.) et la suggestion hypnotique. Dans le premier cas, l'indi-

vidu accepte et discute en lui-même l'idée suggérée, l'admet ou la rejette suivant son comportement; dans le deuxième cas, il obéit à la suggestion par le fait de l'hypnose qui développe et accroît l'état de suggestibilité.

La suggestion hypnotique ainsi obtenue était donc une suggestion verbale, d'où le nom d'hypnotisme verbal, par opposition à l'hypnotisme sensoriel de Charcot. On passerait donc insensiblement de la suggestibilité normale à l'hypnose, c'est-à-dire à un état créé par la suggestion, puis aux suggestions hypnotiques proprement dites, c'est-à-dire aux injonctions d'ordre expérimental ou thérapeutique formulées par l'opérateur chez le sujet placé ainsi en état de réceptivité maximum.

Le mode de provocation de l'hypnose était d'ailleurs différent : il consistait à s'adresser au sujet par des affirmations impératives, en s'efforçant de l'amener à penser d'une façon concrète aux impressions somatiques qui précèdent le sommeil : lourdeur des paupières, engourdissement, etc. Pour ces auteurs, l'hypnose ne constituait qu'un sommeil naturel, provoqué par la suggestion.

Cette conception aboutissait à considérer comme artificiels les états décrits par Charcot dans les phases successives de l'hypnose, léthargie, catalepsie, somnambulisme, et à ramener l'essentiel du phénomène à un sommeil provoqué. Poussant plus loin les déductions, on en arrivait à ne pas regarder comme indispensable pour les buts thérapeutiques la suggestion en état d'hypnose, et, en effet, pour l'École de Nancy, la simple suggestion à l'état de veille suffisait pour obtenir des résultats concluants, aussi bien dans le présent que dans l'avenir (suggestion post-hypnotique).

Il n'est pas dans l'objet de ce travail d'insister sur les polémiques ardentes qui mirent aux prises les théories adverses, fondamentalement divisées sur le point suivant : en dernière analyse, l'hypnotisme se ramène-t-il à la suggestion? Il est curieux de constater que le triomphe de l'École de Nancy, qui a bénéficié de la réaction scientifique de Babinski, portait en lui-même le germe de son déclin.

L'École de la Salpêtrière avait poussé l'étude de l'hypnotisme à un degré inégalé, mais avec pour objet principal l'étude

de l'hystérie, car Charcot voulait donner à cette névrose une individualité clinique certaine. Or, Charcot et ses élèves se trouvèrent en présence de malades, qui, soit par complaisance morbide (étant donné l'état mental si spécial de l'hystérique), soit par calcul, imitaient tels ou tels phénomènes, les créaient de toutes pièces, et se livraient à mille truquages ou subterfuges.

La réaction que consacrèrent en France les travaux justement célèbres de Babinski aboutit au démembrement de l'hystérie et à sa limitation au pithiatisme[1], dont la définition marque pour cet auteur la limite exacte des phénomènes cliniques.

Du même coup, le discrédit frappa tous les procédés hypnotiques qui servaient de substratum à la mise en évidence de symptômes hystériques ou à leur guérison.

Bien plus, une série d'états cliniques, qualifiés de névropathiques ou d'hystériques, et, de ce fait, justiciables du traitement par l'hypnose, se révélèrent comme authentiquement organiques, c'est-à-dire provoqués par une lésion objective; la pathologie, qui groupait sous l'étiquette d'hystérie un certain nombre de manifestations morbides, vit ainsi ce domaine se restreindre progressivement.

Mais la conception de Babinski, si féconde par ailleurs, ne paraissait pas pouvoir englober dans la définition du pithiatisme et de l'hypnotisme, ainsi ramené à des phénomènes de persuasion, la totalité des phénomènes observés en clinique; c'est pourquoi certains auteurs, et principalement en France ceux de l'École de Sainte-Anne, ne consentirent pas à une telle limitation. A l'étranger, où l'étude de l'hypnotisme n'avait pas été entachée d'une semblable défaveur, les auteurs, tout en reconnaissant les exagérations du passé, se refusaient à ne voir dans ces phénomènes qu'une simulation et à les reléguer aux jeux de la scène ou des salons.

De son côté, l'École de Nancy, en voulant étendre le phénomène psychologique de la suggestion pour en faire une panacée thérapeutique, aboutit rapidement à une impasse.

1. Du grec πείθω, je persuade. Par ce terme, Babinski entendait marquer que tout phénomène hystérique peut être produit par la suggestion et détruit par la contre-suggestion.

D'une part, la notion de suggestion à l'état de veille où le moi du sujet participe à l'élaboration et à l'acceptation de l'idée suggérée se transforma vite en une sorte de persuasion, qui aboutit à s'adresser au moi du sujet, à son intelligence critique, à sa volonté. Dubois et Déjerine furent les initiateurs de cette méthode qui aboutit à un échec thérapeutique, la volonté, en effet, ne paraissant pas capable de transformer tel phénomène corporel, de redresser tel élément psychique morbide, obsession, phobie, etc.

D'autre part, Bernheim, quand il affirmait que la suggestion pouvait être étendue aux neuf dixièmes des individus, ne mettait pas suffisamment en relief le côté affectif inconscient, créé par la personnalité de l'hypnotiseur ou du médecin chez le sujet, élément d'importance capitale, comme nous essaierons de l'indiquer lorsque nous examinerons l'hypnotisme sous l'angle de la psychanalyse.

Dans un autre ordre d'idées, des auteurs comme Claparède, Forel, en Suisse, montrèrent que la suggestion n'est qu'apparente et que, bien que la personnalité du médecin paraisse se substituer à celle du sujet, c'est en dernier ressort le sujet lui-même qui produit l'idée ou le phénomène suggérés.

Ces auteurs avaient observé que l'obéissance du sujet n'est qu'illusoire, que chez les déments aucune suggestion ne peut réussir, mais surtout, phénomène très important, que le sujet prend en lui-même le matériel psychique qui s'adapte à l'idée suggérée. Si, par exemple, l'hypnotiseur suggère une hallucination visuelle, le sujet l'habille en quelque sorte, la colore d'éléments personnels. Tout se passe comme si le sujet voyait non pas, ou non pas seulement ce que l'hypnotiseur a voulu lui imposer, mais ce que lui-même s'est suggéré ou représenté.

Ces faits, du reste, se rattachent aux travaux si importants du professeur Janet.

Nous voici amenés à concevoir que, dans les cas les plus authentiques où la volonté de l'hypnotiseur paraît donner au sujet un ordre formel, elle ne se réalise que si elle est acceptée par le sujet et transformée en auto-suggestion.

Tel fut précisément le point de départ des travaux de la nouvelle École de Nancy avec Coué et Baudouin, pour lesquels l'hétéro-suggestion, même dans l'état d'hypnose, se ramène à

l'auto-suggestion. Ces auteurs dans leurs travaux insistent sur l'importance du facteur inconscient dans l'acceptation et l'élaboration de l'idée. Pour eux, la suggestion devient la réalisation subconsciente d'une idée. Nous ne saurions, dans les limites de cet article, exposer plus longuement leurs conceptions.

En résumé, on peut dire que, des enseignements de Charcot et de Bernheim, ni l'un ni l'autre n'ont résisté aux faits, mais que ceux qui leur ont succédé, tout en se débarrassant de l'hypnotisme pour des raisons déterminées, n'ont pas toutefois donné de ce phénomène une explication rationnelle.

Avant de terminer cet aperçu historique, forcément très schématique et incomplet, il convient de noter que, vers 1890, en partant des enseignements de Charcot et de Bernheim sur l'hystérie et l'hypnotisme, Freud, au cours d'hypnoses chez des hystériques, montra pour la première fois la valeur psychologique d'états qualifiés seconds ou hypnoïdes : cette découverte géniale fut le point de départ de la psychanalyse.

Nous ne ferons enfin que signaler ici un autre aspect de la question de l'hypnose, à savoir l'étude des phénomènes qui ont été rangés par différents auteurs, spécialement par le professeur Richet et le Dr Osty, dans le groupe des phénomènes psychiques supra-normaux. Ils se rencontrent dans certains états hypnotiques, mais, leur apparition n'étant nullement fonction de l'hypnose, nous n'avons point à nous en occuper ici.

***

Si l'on veut étudier dans les grandes lignes les phénomènes de l'hypnose, tâcher d'en pénétrer les mécanismes essentiels, il convient tout d'abord de rechercher chez quels sujets on peut provoquer l'hypnose, dans quelles conditions on peut la réaliser. On étudiera ensuite les effets de l'hypnose, les possibilités de la suggestion hypnotique dans le domaine du psychisme ou dans le domaine corporel. Ces éléments étant posés, il sera plus facile de dégager les données essentielles concernant la structure même de l'hypnose, envisagée du point de vue psychologique et physiologique : et, de là, nous en viendrons naturellement aux applications scientifiques de l'hypnose, surtout dans le cadre de la thérapeutique.

Chez quels sujets obtient-on le plus facilement l'hypnose? Si l'on consulte les nombreux travaux consacrés à la matière, on se rend compte que les auteurs attachent une grande importance au choix des sujets, trouvant parmi les « nerveux » sensitifs, émotifs, les cas les plus favorables. Le professeur Janet a insisté sur le rôle de la fatigue, de la lassitude, qui déterminent une diminution de la tension psychologique. Dans cet ordre d'idées, il faut accorder la plus grande valeur à tous les facteurs qui entraînent une diminution de la fonction du moi; parmi ceux-ci, l'état particulier de l'individu au sein d'une foule, d'une collectivité, constitue un élément de réceptivité très propice à toute suggestion. Il est d'observation courante que, dans les spectacles, les hypnotiseurs vrais ou faux trouvent, abstraction faite de la supercherie, un certain lot d'individus qui présentent une suggestibilité tout à fait différente de celle de l'un d'entre eux pris isolément. De même dans les cures thérapeutiques, l'élément de préparation psychique créé par l'ambiance collective joue un rôle de premier plan; c'est pourquoi les auteurs qui soulignent les effets curateurs de l'auto-suggestion ne mettent pas assez en relief la préparation à cette suggestion ou auto-suggestion.

Il n'y a point là du reste un fait nouveau : de toute antiquité les phénomènes de magie, les phénomènes qualifiés merveilleux ou miraculeux, ont trouvé dans l'état psychologique si particulier de la foule leur meilleur champ d'activité.

Nous voici déjà plus en mesure de classer les sujets susceptibles d'être hypnotisés : ce sont avant tout les individus à mentalité hystérique. Il est nécessaire d'ouvrir, à ce propos, une parenthèse. On pourrait, en effet, objecter qu'en employant ce terme d'hystérie on revient à la tradition de l'École de Charcot, alors que Babinski a fixé les limites du pithiatisme et, de ce fait, les possibilités de l'hypnotisme. Cet auteur donne de l'hypnotisme la définition suivante : « État psychique rendant le sujet qui s'y trouve susceptible de subir la suggestion d'autrui. Il se manifeste par des accidents que la suggestion fait naître, que la persuasion fait disparaître, et qui sont identiques aux accidents hystériques. » Hystérie

et hypnotisme se confondent, ils sont coulés dans le même moule; tous les phénomènes observés dans cet état sont en réalité des phénomènes de culture dus à une suggestion médicale plus ou moins consciente.

Toutefois, il apparaît qu'on ne peut accepter d'une façon absolue les limites dans lesquelles cet auteur a voulu enfermer les phénomènes hypnotiques, car, en dehors des cas où la notion du pithiatisme s'appuie sur la réalité objective, il existe toute une série de phénomènes qu'on ne peut expliquer par la seule persuasion; il serait donc plus légitime de dire que les phénomènes hypnotiques s'observent électivement chez les hystériques. Nous essaierons d'indiquer plus loin les éléments essentiels qui caractérisent cette aptitude à l'hypnose.

Si nous passons aux modes de provocation de l'hypnose, nous voyons que là encore les procédés actuels ne font que dériver des procédés anciens : il faudrait remonter aux Égyptiens ou aux Hindous si l'on désirait une bibliographie complète.

Ils sont essentiellement de deux sortes. Les uns, qui s'adressent aux organes des sens, sont destinés à créer chez le sujet un état de réceptivité; c'est, soit la fascination qui consiste à regarder fixement un sujet pendant quelques instants, soit les points brillants, le miroir rotatif, les boules de verre, soit des pressions sur certains points du corps (globes oculaires, plexus solaire, etc.), soit des actions auditives, coups de gong survenant à l'improviste, bruits monotones répétés et rythmés. On trouverait là une analogie frappante avec le tam-tam des peuplades noires, qui provoque si facilement des effets d'hystérie collective, des hallucinations, etc. La littérature donne d'abondantes descriptions de ces phénomènes.

Le second procédé est la suggestion verbale, associée ou non aux procédés sensoriels déjà décrits. L'opérateur, d'une voix monotone et douce, s'efforce d'amener le sujet à se représenter les impressions subjectives qui précèdent le sommeil. Il insiste sur le fait que les paupières s'alourdissent, que le sujet devient de plus en plus inerte et ne peut résister au sommeil qui l'envahit.

Ces conditions étant réalisées, que se passe-t-il? On peut d'une façon schématique décrire deux phénomènes; les uns

sont ou paraissent indépendants de la suggestion hypnotique, ce sont les attitudes que l'on observe au cours des différentes phases de l'hypnose, et qui varient suivant les sujets ; les autres sont ceux qui relèvent ou semblent relever directement de la suggestion et constituent essentiellement les effets de l'hypnose.

Cette distinction, qui a l'avantage de la clarté, ne peut pas être prise à la lettre, car, dans les deux cas, elle prête matière à discussion.

Quoi qu'il en soit, la condition préalable, absolue pour l'hypnose, est le consentement du sujet : il est impossible, sauf dans des cas exceptionnels, d'endormir un individu contre son gré. En revanche, un sujet déjà hypnotisé présente à l'égard de l'hypnotiseur une suggestibilité accrue et peut tomber en état d'hypnose en un temps très court, par des moyens quasi instantanés tels que la fascination. Quelles que soient les méthodes employées, elles n'auront de prise que chez des sujets consentants, qu'on aura pris soin de rassurer, mais surtout chez ceux qui auront été l'objet de la culture, de la mise en état réceptif par l'élément d'ambiance collective sur lequel nous avons insisté.

Un sujet donc reçoit l'incitation à se laisser aller au sommeil, en fixant les yeux sur un point brillant. On l'invite à distraire sa pensée de toute réflexion, de toute cogitation. Certains ferment spontanément les yeux : d'autres reçoivent l'ordre de les fermer. Le sujet est allongé et se présente comme un homme endormi. Si l'on suggère une impression de chaleur ou une insensibilité, et qu'ensuite on lui dise par exemple « au chiffre 3 vous vous éveillerez tout à fait dispos », à l'énoncé de ce chiffre, il ouvre les yeux, dit qu'il n'a pas dormi, qu'il a entendu les paroles, qu'il a senti une certaine lassitude, mais aurait pu bouger; il dit avoir éprouvé une sensation de chaleur et c'est tout.

On peut décrire cela comme le type d'une hypnose superficielle.

Dans un degré plus avancé, le sujet s'endort profondément, il entre en léthargie suivant le terme consacré. Si, à ce moment, on soulève son bras, ce dernier retombe inerte. Au réveil, après une légère période d'obnubilation, il dit ne se souvenir de rien.

Cet état offre une grande analogie avec le sommeil naturel; pour quelques auteurs, du reste, il n'y a pas de différence et souvent les suggestions ne sont pas admises par le sujet durant ce stade. Les rapports du sommeil et de l'hypnose mériteraient un examen approfondi, mais qui soulèverait toute la question de la physiologie du sommeil, à laquelle ont été consacrés d'importants travaux, notamment par le professeur Lhermitte.

Si l'on prolonge l'hypnose (fixation des yeux du sujet après relèvement des paupières), certains arrivent à la catalepsie, qui se caractérise par la rigidité musculaire ; cette catalepsie peut d'ailleurs se présenter spontanément. Le sujet garde d'une manière figée les attitudes qu'on lui imprime et peut être soumis à certaines expérience classiques qui témoignent de cette rigidité. C'est dans ce stade que l'on observe également les troubles sensitifs et que l'on peut provoquer au mieux les suggestions habituelles.

On décrit en outre l'état somnambulique qui est caractérisé par l'hyperesthésie de certains sens et l'exaltation de centres psychiques portant surtout sur la mémoire. Le sujet se souvient d'une série de faits totalement oubliés à l'état de veille, et l'amnésie réapparaît dès le réveil de celui-ci : c'est l'état dit second (phénomène de la double conscience), lequel a été l'objet de nombreuses discussions. Rappelons que ces phénomènes ont été niés par nombre d'auteurs qui en ont fait un produit tout à fait artificiel de la suggestion.

Cependant, en dehors des cas de simulation avérée, on ne peut souscrire à une semblable opinion. La catalepsie automatique chez certains sujets, indépendante de toute suggestion, peut être rangée à côté des crises de catalepsie chez les hystériques comme l'École de Sainte-Anne en a repris l'étude. Il semble que le mécanisme en jeu ne relève ni de l'opérateur, ni de la simulation; nous essaierons d'en préciser la valeur en abordant le chapitre de la théorie physiologique de l'hypnose.

Abordons à présent le point essentiel : quels sont les effets de l'hypnose? quel est le champ de l'activité de la suggestion hypnotique?

En premier lieu, contrairement à certaines opinions ou à la croyance populaire qui veut voir dans l'hypnose un élé-

ment merveilleux ou dangereux, une sorte d'envoûtement sans limites, et cela s'explique par des raisons inconscientes, l'hypnotisé ne perd jamais le contrôle de son moi, et ne peut être entraîné malgré lui à des actes délictueux ou immoraux : il participe aux actions suggérées, on pourrait dire qu'une partie de lui-même est spectatrice d'une autre partie.

La psychanalyse, en montrant les différents éléments de la structure du moi, nous explique ce fait paradoxal que le sujet, bien que ne pouvant se soustraire à certains actes suggérés, ne perd pas le contrôle de sa personnalité.

On peut, pour la commodité de la description, distinguer dans les effets de l'hypnose d'abord ceux qui portent sur le système nerveux de la vie de relation, c'est-à-dire le système moteur sensitif et les organes des sens; en deuxième lieu, ceux qui intéressent le système nerveux végétatif, lequel tient sous sa dépendance les fonctions viscérales; enfin ceux qui se rapportent au psychisme.

C'est dans le domaine du système nerveux de la vie de relation que la suggestion s'exerce avec le plus de netteté; c'est là son domaine le moins contesté, de même que c'est en clinique celui des symptômes les plus classiques de l'hystérie.

Nous passerons rapidement sur les suggestions provoquées dans la motricité, mouvements imposés, etc. Tout ceci est connu et n'offre aucun intérêt descriptif. Nous dirons seulement que les mouvements suggérés, qui sont différents des attitudes motrices automatiques, offrent déjà, par rapport au mouvement volontaire à l'état de veille, une précision, une rapidité moins grandes dans l'exécution.

Cela est plus apparent encore dans les troubles sensitifs. Il est classique de suggérer une sensation de chaleur, une zone d'anesthésie, de provoquer des déplacements de sensations, mais nous nous rendons compte que tout se borne à de grossières altérations de la sensibilité subjective.

Dans le domaine sensoriel on pourra suggérer telles représentations, telles hallucinations visuelles ou auditives par exemple, mais, à cet égard, les auteurs qui, comme Claparède, Forel, ont étudié avec soin les hallucinations provoquées, ont insisté sur la part très grande qu'il fallait donner au sujet dans la production de ces troubles; le sujet participe à leur

élaboration (ce qui a servi d'argument à la théorie de l'auto-suggestion). Forel par exemple suggère à un patient une hallucination négative, c'est-à-dire de ne pas voir tel objet placé devant lui. Or, le vide de son champ visuel est toujours rempli par une hallucination positive, celle-ci suggérée par le sujet lui-même, — et la même hallucination peut varier suivant les individus. De ces expériences, Baudouin conclut nettement que « ce n'est pas la pensée de l'hypnotiseur qui se réalise : le sujet a entendu ses paroles, les a interprétées, et l'image mentale s'est transformée en suggestion. En définitive, il voit ce qu'il a pensé et non ce que l'hypnotiseur a voulu; il ne s'agit donc nullement de conduction mystérieuse de la pensée d'un sujet à un autre sujet ».

Nous voyons déjà une série de discordances, l'individu exécutant malgré lui certains actes auxquels il n'est pas étranger, ou ressentant certaines perceptions sensorielles imposées, auxquelles il participe néanmoins. Ceci joint à la constatation de nombreuses supercheries avait amené les savants à se placer sur un terrain où le sujet ne pourrait plus être accusé de simulation. C'est donc dans le domaine du système végétatif que la plupart cherchèrent à provoquer par l'hypnose l'apparition de stigmates objectifs (érythèmes, œdèmes, etc.). Or Babinski, en son temps, fit justice de ces allégations et après une série de contrôles sévères acquit la conviction qu'aucune expérience de ce genre ne pouvait résister à une critique rigoureuse.

Cependant de telles expériences ont été reprises, principalement à l'étranger, dans des conditions de rigueur désirables, et elles semblent aboutir à des conclusions opposées. Il convient, en toute objectivité, de les mentionner pour montrer que, là encore, on est loin de s'entendre sur la question de l'hypnose.

Nous savons que le système végétatif est avant tout le système de l'émotion, et c'est donc indirectement en suggérant à l'individu des représentations affectives intenses (peur, angoisse), que l'on obtient une série d'actions portant sur le rythme du cœur, la respiration, le tube digestif. Heyer, de Munich, par exemple, provoque un arrêt brusque de la sécrétion gastrique par des représentations suggérées à base d'angoisse. En allant plus loin, chez des individus en hypnose

profonde, il introduit une sonde gastrique et suggère au sujet qu'il absorbe tel aliment. Or, le liquide gastrique recueilli montre une activité peptique différente suivant la nature de l'aliment suggéré; ceci a été repris pour la sécrétion biliaire, pour la tonicité du tractus digestif (c'est pourquoi en hypnothérapie on a voulu traiter de nombreux cas d'affection digestive). Pour Cannon, on peut provoquer des modifications du taux de l'adrénaline dans le sang, pour Krestchmer et Krieger des variations du taux du calcium, pour Marcus et Saalgreen des variations de la glycémie. Deutsch de Vienne a signalé des troubles du métabolisme. Platonoff a montré certains effets sur la sécrétion urinaire, Glazer sur le taux des leucocytes, etc.

Quant à la fameuse question des stigmates, elle a été reprise récemment en Russie par Podiapolski. Cet auteur aurait obtenu par suggestion verbale des brûlures typiques sur la peau de sujets hypnotisés. Ces expériences ont été soumises à de très sérieux contrôles. Mais, et ceci nous paraît très instructif, la condition essentielle pour la production de ces états consistait dans le fait que le sujet devait avoir auparavant ressenti les effets d'une brûlure véritable.

Nous ne désirons pas étendre ces citations, mais souligner les désaccords entre les conclusions de ces expériences et les théories communément admises.

Quant à l'influence de l'hypnotiseur sur le psychisme du sujet, on insistera sur le fait que jamais personne ne peut réussir à faire accomplir à un individu un acte délictueux que sa conscience morale réprouve, acte criminel par exemple; par ailleurs, l'hypnotiseur ne peut se servir de son autorité pour soumettre des personnes passivement à certains actes, tentatives de viol. Les cas qui ont pu être décrits sont suspects à plus d'un titre. Il s'agissait surtout de mythomanes qui pour des raisons névrotiques avaient intérêt à attirer l'attention sur elles : l'histoire médicale a montré que, chez certaines femmes, le problème pouvait se poser, le sujet fixé à la personnalité de l'hypnotiseur cherchant par tous les moyens, voire le chantage, à ne pas perdre le contact avec le médecin, ce qui a déterminé la pratique prudente de l'hypnothérapie en présence d'un tiers. Bref, l'hypnotiseur ne peut faire exécuter certains actes que dans la mesure où le sujet désire les accomplir.

Plus intéressants à étudier sont les phénomènes qui ont été rangés sous le nom d'états seconds, dédoublement de la personnalité, double conscience, ou encore dans le cadre des phénomènes supra-normaux ou de nature spirite.

Dans l'état somnambulique des auteurs, le sujet présente une analgésie cutanée, mais une extrême hyperesthésie des sens, et principalement une suractivité de certaines fonctions psychologiques, surtout de la mémoire. Dans cet état, le sujet peut avoir une série de représentations sensorielles, faire un certain nombre de récits, manifester une sorte d'écriture automatique, bref, témoigner d'une activité psychique intense qui, phénomène capital, est totalement ignorée de lui à l'état de veille. Dans le même ordre d'idées, si on suggère à l'individu hypnotisé une série d'actes à accomplir une fois éveillé, il les exécute d'une façon automatique dans certaines circonstances sans avoir la conscience, revenu à l'état normal de veille, de subir une injonction quelconque.

P. Janet, dans une série de travaux célèbres, contribua à mettre au point cette question, et, parmi les premiers, montra l'intérêt de la notion psychologique de l'inconscient. Impossible ici de résumer ces travaux où l'auteur, étudiant la formation des troubles sensitifs, des hallucinations sensorielles, a insisté sur l'importance des émotions demeurées dans l'inconscient. Les phénomènes portant sur l'exaltation temporaire des facultés de la mémoire sont du plus grand intérêt, car ce sont eux qui, en raison de l'oubli qui succède à l'état de veille, ont pu en imposer le plus pour des phénomènes mystérieux, et provoquer les explications les plus diverses.

Or, P. Janet a montré clairement que, soit dans l'hypnose, soit dans l'auto-hypnose (par des procédés comme la fixation d'une boule de cristal, procédé classique chez certains magnétiseurs ou médecins), ce sont des éléments de l'inconscient qui fournissent le matériel psychique. Par exemple, dans l'état hypnotique, tel sujet avait une hallucination visuelle, il voyait un numéro se présenter à lui; au réveil, il n'avait aucune idée de la signification de ce chiffre. Or, une investigation plus poussée a montré, qu'en fait, ce chiffre correspondait à un numéro d'un billet de banque que le sujet avait eu entre les mains quelque temps auparavant : il y avait

eu, à l'insu du moi du sujet, un enregistrement de ce chiffre qui, par la mémoire associative, avait repris une place de premier plan, apparaissant ainsi comme une construction extemporanée du psychisme sous l'influence hypnotique. On pourrait multiplier les exemples, et les travaux du professeur Janet constituent à cet égard une série de documents cliniques du plus haut intérêt. Rappelons ici l'analogie de ces mécanismes avec ceux qui président à l'élaboration du rêve, mécanismes étudiés par Freud dans sa magistrale *Traumdeutung*. Cet auteur montre avec une précision admirable l'importance d'un matériel psychique remontant à l'enfance, susceptible de fournir à l'image onirique une partie de ses éléments.

Insistant sur le rôle des émotions dans la reviviscence des éléments inconscients, Janet donne sa théorie des idées fixes : il admet que, dans un état de désagrégation de la conscience, certaines perceptions ou représentations peuvent s'isoler dans le psychisme et réapparaître dans certains états, comme dans l'état somnambulique décrit; certains chaînons associatifs peuvent surgir à ce moment, lesquels donnent l'explication d'un phénomène psychique qui à l'état de veille est incompréhensible pour le sujet. Par exemple, une hystérique a la phobie d'une couleur déterminée : or, en état d'hypnose, elle peut expliquer que cette notion de couleur se trouve associée à un souvenir affectif pénible dont elle a perdu le souvenir dans la vie courante. Nous voyons ici se dessiner ces mécanismes psychologiques formateurs de symptômes morbides, dont la psychanalyse a poussé l'étude en profondeur.

Cette théorie des associations psychiques inconscientes explique également les phénomènes de suggestion post-hypnotique, c'est-à-dire que l'individu réveillé puisse à une échéance plus ou moins lointaine accomplir tel acte suggéré pendant l'hypnose. En effet, l'association est faite dans l'inconscient entre l'ordre suggéré et l'événement relié à cet ordre. La plupart de ces suggestions se font de la façon suivante : « Quand vous vous réveillerez, au moment où vous accomplirez tel acte habituel, vous ferez tel acte que je vous ordonne; quand vous passerez dans telle rue, vous agirez de telle façon. »

L'association est créée à ce moment et l'amnésie du réveil ne porte que sur le moi conscient.

En réalité, quand dans l'état de veille le sujet pas dans la rue indiquée, l'acte à accomplir se présente spontanément à lui, et fait partie des multiples actes automatiques de la vie courante. Il peut surprendre le sujet, et si l'acte suggéré offre un caractère inacceptable pour sa conscience, il n'est pas accompli, de même que, dans la vie courante, nous rejetons constamment une série d'impulsions que nous ne jugeons pas opportun de satisfaire.

En résumé, des travaux du professeur Janet, il résulte que les états hypnotiques rangés dans le cadre du somnambulisme (hallucinations sensorielles, hypermnésie, écriture automatique, etc.) sont indépendants de toute suggestion de l'hypnotiseur et sont en réalité le produit d'une activité psychique inconsciente, ignorée à l'état de veille par le sujet. L'auteur les attribue à des idées fixes, c'est-à-dire à de véritables enclaves psychiques, favorisées par un état morbide de désintégration de la conscience.

L'inconscient du professeur Janet paraît en quelque sorte statique, ne se différenciant de l'activité psychique consciente que par l'oubli sous certaines conditions. Il appartenait à Freud de pousser plus avant cette notion de l'inconscient, de lui donner une sorte d'autonomie, mais surtout d'en montrer le caractère dynamique. C'est précisément par l'étude de l'hypnose que Freud aboutit à ses conclusions, dont nous exposerons très rapidement l'essentiel dans la limite de l'explication des phénomènes hypnotiques.

Vers 1890, Joseph Breuer, de Vienne, observa le phénomène suivant : il soignait une jeune malade qui présentait un certain nombre de symptômes de nature hystérique, et naturellement, comme à cette époque c'était l'usage, il la traitait par l'hypnose. En fait le traitement consistait, comme tous les traitements de cet ordre, à donner à la malade une affirmation persuasive que tel symptôme pénible allait s'atténuer et disparaître.

Breuer eut d'abord l'attention attirée sur le fait que la malade avait une tendance pendant l'hypnose à parler de ses symptômes, à y insister, et qu'après chaque séance où elle avait

abordé ces sujets, elle paraissait soulagée. Puis un beau jour, un symptôme disparut comme par enchantement d'une façon définitive. La malade avait la phobie de boire, se refusait à prendre tout liquide et ne se nourrissait que de fruits. Elle ne pouvait donner aucune explication de cette phobie. Or, pendant une séance hypnotique, elle décrivit une scène dans laquelle elle avait vu avec dégoût sa gouvernante faire boire un chien dans son propre verre. Après l'évocation de cette scène, elle demanda à boire, fut réveillée de l'hypnose le verre à la main. A partir de ce moment, la phobie disparut totalement.

Breuer entreprit de changer son action thérapeutique, et, au lieu de donner des suggestions hypnotiques ordinaires, il s'appliqua à faire revivre à la malade les différents événements se rapportant aux symptômes observés; en fait, dès que la malade pouvait revivre les événements oubliés, et ainsi reconstituer les chaînons associatifs, le symptôme en question disparaissait, comme s'il n'avait plus de raison psychologique inconsciente d'exister.

Cette méthode de traitement fut appelée par Breuer méthode cathartique.

Breuer ne chercha pas à pousser l'explication d'un tel phénomène. Il s'en tint aux théories admises à ce moment, il ne voyait l'explication de ces phénomènes que dans la notion d'états hypnoïdes, c'est-à-dire de phénomènes de dissociation de la conscience.

Il était réservé à Freud de faire surgir, de l'observation attentive des phénomènes hystériques sous hypnose, les découvertes mémorables qui constituèrent les premiers fondements de la psychanalyse. Freud, en suivant à Nancy certaines expériences de Bernheim, s'était rendu compte que l'amnésie qui suivait l'hypnose n'avait pas un caractère absolu; il n'y avait pas de scission complète entre les phénomènes observés sous hypnose ou les ordres transmis pendant cette période, et le réveil; il conçut alors l'hypothèse qu'un élément dynamique pouvait intervenir, dont la fonction serait de maintenir la dissociation. C'était la notion capitale du refoulement qui devait s'avérer par la suite d'une étonnante fécondité.

Le refoulement est dû à une censure vigilante des éléments

du moi qui maintiennent dans l'inconscient certains éléments psychiques; c'est pourquoi dans l'hypnose, sous l'effet d'un fléchissement de cette censure, le matériel frappé d'oubli a tendance à réapparaître. Donc, première découverte : l'inconscient de Freud est avant tout dynamique, il est la résultante d'éléments psychiques refoulés, mais qui conservent une valeur pulsionnelle, une tendance constante à l'extériorisation.

C'est cette tendance à l'extériorisation qui constitue chez l'hystérique le phénomène du symptôme morbide, lequel exprime certaines activités inconscientes, certaines associations psychiques, comme dans l'exemple décrit par Breuer. L'état somnambulique, observé dans l'hypnose, représente donc comme le symptôme une tendance ou un complexe de tendances. Une deuxième notion essentielle, et qui avant Freud n'avait jamais été envisagée, est la notion de la régression.

En étudiant l'inconscient, Freud montre qu'il obéit à des lois tout à fait différentes des lois de la pensée rationnelle, et qui s'apparentent à celles de la pensée primitive, condensation, déplacement, symbolisation. Ces mécanismes ont été analysés dans le rêve normal, qui constitue un type d'activité psychique inconsciente, et l'on sait tous les rapports, toutes les analogies qui ont été instituées entre le sommeil normal, avec son activité onirique, et l'hypnose avec son activité psychique spéciale.

Kretschmer a bien montré que la formation des images dans l'hypnose offre une grande analogie avec les images du rêve. Dans les phénomènes d'hallucination visuelle hypnotique, nous nous trouvons en présence de la « pensée visualisée », qui consiste dans la régression du courant de pensées abstraites en images concrètes. Les événements auxquels pense un sujet à l'état normal, se présentent dans l'hypnose comme des perceptions visuelles immédiates : le passé peut revivre comme les scènes d'un film — ici la pensée présente encore dans ces images, une certaine cohésion —; mais si l'hypnose est plus profonde, si le phénomène régressif est plus accusé, le sujet voit des formes étranges, des couleurs bizarres, bref un matériel dépourvu de logique et non directement

intelligible. Kretschmer montre que l'on se trouve en présence d'agglutinations d'images catathymiques qui se présentent, soit dans le rêve, soit dans le psychisme de l'homme primitif. Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur ce point de vue, nous essaierons plus loin de montrer que ce phénomène essentiel de la régression sur le plan psychique s'associe étroitement dans l'hypnose aux phénomènes de régression sur le plan de la motricité, de la sensibilité; l'attitude cataleptique de l'individu s'apparente à certains états pathologiques régressifs dont nous marquerons tout l'intérêt.

Il est hors du cadre de ce travail d'indiquer les étapes évolutives de la psychanalyse, qui rapidement abandonna l'hypnose comme procédé d'investigation et de traitement.

Si l'on résume rapidement les effets de l'hypnose, on se trouve en présence d'éléments discordants.

L'hypnotisé garde sa conscience, et cependant il obéit mécaniquement à certaines suggestions.

L'hypnose ne paraît être qu'un simple jeu, une banale persuasion, voire une supercherie, et cependant l'hypnotisé semble capable de produire, dans son comportement végétatif, des modifications que la simple persuasion ne peut faire naître.

En dépit des apparences, l'hypnotisé développe des hallucinations, des phénomènes d'hypermnésie qui ne sont pas le fait de l'hypnotiseur, mais qui relèvent de certaines activités psychiques inconscientes.

Quelle est donc la racine, la structure de l'hypnose? Comment concilier ces divergences? Débarrassée de toute exagération, la théorie de Charcot paraît s'adapter en partie aux faits observés, toutefois elle ne donne pas de notions précises sur la diathèse hystérique qui est la clef des phénomènes hypnotiques.

La théorie de Babinski qui assimile l'hypnotisme à la simple persuasion ne paraît pas expliquer tous les phénomènes de la série végétative, ni donner la clef des états dits somnambuliques, en dehors de toute suggestion de l'opérateur.

Quant à l'hypothèse de Bernheim, à savoir que l'hypnotisme n'existe pas, que tout est dans la suggestion, elle se heurte aux mêmes difficultés. Elle ne tient nullement compte des

attitudes motrices indépendantes de la suggestion, et, du point de vue psychologique, elle ne pourrait donner aucune explication rationnelle de cas analogues à celui de Breuer.

Cette critique peut également s'adresser à la nouvelle École de Nancy, qui explique tout par l'auto-suggestion : hypothèse qui ne tient pas assez compte de la valeur psychologique de l'hypnotiseur, laquelle permet au sujet d'accepter la suggestion ou l'auto-suggestion.

Quand on assiste à une séance de psychothérapie suivant la méthode de Coué, on conçoit tout l'intérêt créé chez le malade, et par l'ambiance collective, et par la personnalité quasi-magique du médecin. Si l'auto-suggestion se révèle efficace, elle ne peut l'être que par l'élément psychologique lié à la personnalité du guérisseur. Ceci du reste est commun à toutes les psychothérapies directes, et, dans les centres neuro-psychiatriques de guerre, on en a bien vu l'importance.

Si l'on veut approcher davantage le problème de l'hypnose il nous paraît préférable de l'envisager sous un double aspect : l'un psychologique, et sous ce point de vue la théorie psychanalytique de l'hypnose nous paraît la plus compréhensible; l'autre physiologique, et nous ferons appel sur ce point aux conclusions de l'École russe de Pavlov sur les mécanismes hypnotiques.

Enfin, il paraît légitime d'indiquer les points de ressemblance entre les phénomènes hypnotiques et certains types isolés en pathologie nerveuse.

***

Dans son livre *Psychologie collective et analyse du moi*, Freud montre certains rapprochements entre l'état amoureux et l'hypnose : attitude de soumission, d'abandon, de critique, à l'égard de l'hypnotiseur comme à l'égard de l'être aimé. Dans les deux cas, nous voyons une disparition de l'auto-critique; en termes de psychanalyse on peut dire que l'hypnotiseur a pris la place de l'idéal du moi. Mais dans l'hypnose, les buts sexuels libres n'apparaissent pas. Contrairement à l'état amoureux, il y a inhibition du but sexuel. Le rapport hypnotique consiste dans une sorte d'abandon amoureux à l'exclusion de toute satisfaction sexuelle.

Freud ajoute que, sous beaucoup de rapports, l'hypnose est encore difficile à comprendre et se présente avec un caractère mystique : certaines particularités, la paralysie de la volonté et des mouvements, nous rapprochent de l'hypnose que l'on peut provoquer chez les animaux par la terreur. Partant du fait que la conscience morale du sujet est très résistante malgré sa malléabilité suggestive, Freud émet l'hypothèse que dans l'hypnose, le sujet comprend qu'il ne s'agit que d'un jeu, d'une reproduction inexacte d'une autre situation.

Ferenczi développe cette théorie; il attribue aux complexes parentaux un rôle important. Pour lui, l'aptitude à l'hypnose dépend de la possibilité du transfert, c'est-à-dire de l'attitude sexuelle inconsciente du sujet à l'égard de l'hypnotiseur. Il distingue deux procédés d'hypnose : la crainte et l'amour. Dans le premier cas, les facteurs sont le prestige de l'hypnotiseur, son assurance, son ton impérieux, etc.; dans le deuxième cas, une attitude de douceur et d'amitié : il y a là les éléments d'une attitude paternelle ou maternelle. L'identification de l'hypnose et de l'état infantile réside donc dans l'attitude érotique inhibée et dans l'attitude de soumission.

Cette attitude de soumission peut être la réviviscence d'un masochisme primitif, mais l'étude du masochisme nous montre que le sujet qui se soumet complètement à l'être fort prend part à sa toute puissance par le processus psychologique que Freud a décrit sous le nom d'identification. L'hypnotisé peut exécuter des choses magiques par identification avec l'hypnotiseur.

Nous abordons ici une couche très ancienne du psychisme infantile : c'est la croyance à la toute puissance magique.

Elle constitue une des parties les plus archaïques de la personnalité humaine, elle correspond à un stade de la *phylogénie*[1] : Schilder y voit, et selon nous à juste titre, la racine profonde de l'hypnose. De là toute l'importance de la suggestion verbale, la puissance du mot, de la pensée, car, si l'on étudie chez le névrosé ou chez le primitif le phénomène de la pensée magique, on se rend compte que, pour ce dernier, l'idée

1. On entend par ce mot la série des stades évolutifs qu'a traversée l'espèce humaine au cours de son histoire.

équivaut à l'acte, le mot à l'objet, l'imitation d'un événement à l'événement lui-même.

C'est cet élément ancré au fond de nous-mêmes qui nous explique pourquoi, chez les individus même les plus sceptiques en apparence, le côté mystérieux de l'hypnose peut offrir un certain attrait mélangé d'angoisse.

Nous avons insisté déjà sur le fait que l'ambiance collective accroît grandement la suggestibilité d'un sujet. Freud a développé ce point de vue; j'emprunte à l'ouvrage de G. Le Bon ces lignes caractéristiques. « Des observations attentives paraissent prouver que l'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt, par suite des effluves qui s'en dégagent, dans un état particulier, se rapprochant beaucoup de l'état de fascination de l'hypnotisé entre les mains de l'hypnotiseur. Chez lui comme chez l'hypnotisé, tandis que certaines facultés sont détruites, d'autres peuvent être amenées à un degré d'exaltation extrême... évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, tendance à transformer en actes les idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. »

On peut voir l'importance du facteur régressif dans tous les phénomènes de psychothérapie collective, la notion de contagiosité psychique chez certains sujets; du fait de cette tendance à la régression, l'hypnotiseur agit sur des sujets dont il n'aurait peut-être rien obtenu, pris isolément. Dans les séances d'hypnotisme, il est classique de dire que les sujets qui se prêtent à des expériences ne sont que des comparses, mais en réalité, il faut tenir compte de ce facteur qui peut modifier rapidement un individu et le rendre susceptible d'être hypnotisé. Du reste, le scepticisme apparent de beaucoup de personnes cache une certaine crainte d'un pouvoir mystérieux qu'on ne pourrait conjurer.

La théorie psychanalytique met en lumière les facteurs inconscients, le retour à des couches primitives, qui sont celles de la phylogénie humaine, mais ces éléments réactivés obéissent, comme nous l'avons souligné, aux lois de l'inconscient, qui président de même à l'élaboration du rêve.

A ce psychisme régressif correspond dans le domaine

moteur ou sensoriel le même caractère, c'est alors la théorie physiologique qui vient éclairer cet aspect de la question.

La théorie physiologique de Pavlov est fondée sur l'étude des réflexes conditionnels; on ne peut ici que la définir et en indiquer ce qui a trait à l'hypnose.

Toute l'œuvre de Pavlov est fondée sur l'observation princeps de la fistule salivaire du chien. Si, à un animal dont on peut recueillir le flux salivaire, on présente dans des conditions déterminées un aliment en même temps qu'on fait agir un excitant déterminé (bruit de métronome par exemple), on observe que l'animal réagit par une sécrétion salivaire à l'audition de ce bruit alors même que la nourriture ne lui est plus présentée. Sur cette expérience initiale, Pavlov et ses élèves édifièrent une conception grandiose de la physiologie des hémisphères.

Pavlov a étudié la physiologie de l'hypnose chez l'animal. Pour lui, l'hypnose est un sommeil localisé qui obéit aux mêmes lois que le sommeil; c'est un processus d'inhibition dont il décrit le mécanisme et les lois de production. L'hypnose lui apparaît comme un réflexe de défense. En présence d'une frayeur immense à laquelle l'animal ne peut échapper, sa seule chance de salut est l'immobilité. Des excitations extérieures intenses déterminent une inhibition, réflexe rapide de la zone motrice des hémisphères. Cette inhibition peut s'arrêter là ou se généraliser à des autres zones. Dans le premier cas, l'immobilisation des réflexes toniques fixent l'animal en catalepsie. Dans le deuxième cas, l'animal devient passif, le relâchement musculaire est complet. Pavlov montre le parallélisme entre les procédés d'hypnose chez l'animal ou chez l'homme, soit par excitations brutales, soit par excitations faibles, monotones et répétées.

Passant à l'hypnose humaine, Pavlov montre que les attitudes motrices correspondent à une inhibition isolée de ce qu'il appelle l'analyseur moteur, c'est-à-dire le domaine moteur de l'écorce cérébrale, les autres zones des hémisphères fonctionnant régulièrement : c'est ce qui explique que l'hypnotisé comprenne, se rende compte des attitudes qu'on lui impose, et ne puisse les modifier.

Voici de quelle façon Pavlov explique la suggestion hypno-

tique : la parole est chez l'homme un excitateur conditionnel extrêmement vaste. Dès le début de la vie infantile, cet excitateur est relié à toutes les excitations internes ou externes des hémisphères. La suggestion par la parole constitue le réflexe conditionnel le plus simple chez l'homme.

Des expériences précises ont été entreprises au laboratoire de Pavlov par Platonow, qui a montré la possibilité de créer par la parole des réflexes conditionnels qui intéressent le pouls, la pression artérielle, les organes des sens, les fonctions viscérales, en un mot toute la série des effets de la suggestion hypnotique que nous avons signalé ici.

En résumé, l'aspect physiologique de l'hypnose nous montre deux points de vue importants : d'une part, la production de l'hypnose qui correspond à un processus d'inhibition régi par certaines lois, d'autre part, la suggestion hypnotique par l'identité entre la parole et l'action d'un excitant conditionnel.

Nous avons montré que l'hypnose, du point de vue psychique, consiste dans une inhibition des activités supérieures, qui libère l'activité des couches archaïques, laquelle se rapproche des modes de la pensée primitive; de même sur le plan physiologique, nous pouvons conclure que l'hypnose correspond à une inhibition des zones des hémisphères cérébraux, produisant une libération des centres inférieurs. Il y a là déjà un rapprochement très instructif entre les deux données du problème.

On peut également pousser cette analogie et montrer combien les phénomènes de l'hypnose s'apparentent aux phénomènes de catalepsie hystérique ou organique qui ont été étudiés récemment à la clinique du professeur Claude à Sainte-Anne.

Dans un récent travail d'un très grand intérêt, M. van Bogaert montre que, dans l'hypnose, on peut se trouver sans le vouloir en présence d'états de rigidité musculaire qui sont comparables aux crises de catalepsie. Pour cet auteur, l'apparition de l'état cataleptique n'existe que chez des sujets d'un type moteur déterminé, chez lesquels certains états psychiques peuvent favoriser son apparition. « L'hypnose, qui crée ces manifestations cataleptiques, inhibe les réflexes toniques, diminue les réflexes d'attitudes existants. Elle semble

intervenir directement sur l'appareil hypothalamique. »

Plus loin, en comparant l'état hypnotique avec certains états neurologiques, l'auteur ajoute : « Tout se passe comme si les différentes manifestations psycho-motrices représentaient des étapes successives d'une inhibition corticale, sous-corticale et mésencéphalique d'étendue et de durée variables, mais dont les facteurs d'excitation ou d'arrêt nous échappent. »

***

Si l'on tente de condenser les faits acquis, de formuler certaines conclusions, on peut dire tout d'abord que l'hypnose offre un intérêt scientifique incontestable, une fois qu'on l'a dégagée de tout l'élément supercherie et affranchie de tout l'élément de mystère et de danger possible, ou de ce côté merveilleux qui a contribué à la confondre avec d'autres manifestations.

Si l'on essaye de donner une définition de l'hypnose valable sur les différents plans que nous avons indiqués, on pourrait assimiler l'hypnose à une sorte de *névrose expérimentale* à forme de régression rapide, d'une durée limitée.

Cette idée de la régression nous paraît dominer la question.

En effet, c'est surtout dans les races primitives ou du moins peu évoluées que l'on observe à l'état de pureté les phénomènes d'hypnose; ils y sont, comme partout, grandement facilités par le facteur ambiance collective dont nous avons souligné l'intérêt. Enfin, l'hypnose trouve son meilleur terrain chez l'hystérique, dont la psychanalyse montre toute la fixation inconsciente à des stades infantiles du développement de la libido. Du point de vue moteur, les attitudes motrices de l'hypnotisé, indépendantes de la suggestion, témoignent d'un processus régressif sous forme d'inhibition des zones motrices de l'écorce cérébrale.

Du point de vue sensoriel ou sensitif, les troubles observés témoignent d'une diminution de la finesse des analyseurs sensoriels, et d'un retour à des réflexes conditionnels moins différenciés.

Du point de vue du psychisme, nous avons insisté sur l'analogie du rêve et de l'hypnose profonde, et surtout il

conviendrait de souligner la parenté sinon l'identité des phénomènes hypnotiques et hystériques.

On peut, avec Kretschmer, ranger les processus hypnotiques dans ce qu'il a nommé les mécanismes hypobouliques, c'est-à-dire des modalités psycho-motrices inférieures du point de vue phylogénique.

A l'hypnose, comme à l'hystérie, on appliquerait légitimement la loi neuro-biologique que cet auteur a formulé de la façon suivante : « Lorsque, au sein de la sphère d'expression psychomotrice, une instance supérieure subit un affaiblissement fonctionnel, l'instance qui lui est immédiatement inférieure recouvre son indépendance et commence à fonctionner d'après ses lois propres, ses lois primitives. »

***

Ces considérations nous permettront d'être brefs sur les applications thérapeutiques de l'hypnotisme. Nous sommes loin de la période où l'hypnothérapie voulait englober une grande partie de la thérapeutique. Là, comme du reste dans la suggestion à l'état de veille, il a fallu revenir sur bien des illusions.

Les indications de l'hypnose, qui semblaient multiples à un moment où l'on avait étendu à outrance le domaine de l'hystérie, se sont vues réduites dans la mesure où l'hystérie se démembrait et se limitait. Aujourd'hui même, si l'on s'efforce de guérir par ce procédé certains troubles fonctionnels, il faut, comme d'ailleurs dans toute psychothérapie ou thérapie utilisant le facteur suggestif, être des plus circonspect dans l'application de ce traitement. Une douleur par exemple que l'on estimera purement subjective, et que l'on traitera par l'hypnose, peut être le signal d'alarme d'une lésion organique qu'une investigation insuffisante n'aura pas décelée.

On a justement objecté à ce traitement que le sujet s'habitue à cette soumission au médecin, dont nous avons montré les racines affectives inconscientes, qu'il ne peut se détacher de ce médecin, et même dans certains cas, s'il s'agit de névrosés, se livrer à un véritable chantage.

Cependant la suggestion hypnotique peut rendre des ser-

vices dans les cas d'hystérie massive avec symptômes corporels polymorphes. On a utilisé la suggestion post-hypnotique dans différents troubles (asthme nerveux, bégaiements, tics, troubles du sommeil, phobies, etc.).

En bref, l'hypnothérapie semble avoir un intérêt et un rayon d'action limités. Dans les troubles fonctionnels, elle n'est pas supérieure aux autres thérapies suggestives; dans les névroses, elle ne fait que camoufler les symptômes, sans s'attaquer à leur structure.

En cela, elle s'oppose diamétralement à la psychanalyse qui vise à éliminer tout le côté suggestion, encore que certains auteurs prétendent rapporter à la seule suggestion son action curatrice. L'hypnose ne fait que consolider les enclaves psychiques, les états de dépendance de l'inconscient refoulé, elle subordonne la personnalité du sujet à celle du médecin.

La psychanalyse a l'ambition, légitimée par les faits thérapeutiques, de liquider les situations traumatiques et de donner au moi du sujet le maximum de contrôle sur l'ensemble du psychisme, en se servant des mécanismes de projection et de libération affectives qu'utilise rationnellement le phénomène du transfert,

Si l'hypnose constitue, comme nous avons tenté de le montrer, une réaction psychique d'inhibition, et, partant, de régression psychique, au contraire, la psychanalyse, dont tout l'effort tenace tend à accomplir un travail de désinhibition par la destruction des résistances du sujet, a pour objet de permettre l'épanouissement le plus complet de toute la personnalité.

Dr GEORGES PARCHEMINEY

L'URBANISME DE PARIS

La loi du 14 mars 1919, complétée par celle du 19 juillet 1924, prescrivait à *près de* 1 700 *villes* françaises d'établir, dans un délai de trois années, leur *Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension*, charte de leur développement futur. Grandes agglomérations ou modestes villages, elles avaient à résoudre, dans l'ordre démographique, économique, esthétique, touristique ou thermal, des problèmes d'inégale importance, mais dont dépendaient leur avenir et leur prospérité. Les villes de la zone ravagée par la Grande Guerre, rasées ou partiellement détruites, pouvaient trouver, dans une reconstruction rationnelle et immédiate, l'essor réparateur qu'elles avaient bien mérité.

Des années ont passé, dix-huit bientôt, et *deux cent cinquante-six plans* seulement sont, à ce jour, déclarés d'Utilité Publique.

Paris est parmi les villes qui n'ont pas encore répondu à l'appel de la loi et du bon sens.

La notion de méthode, de clarté, de mesure, en un mot, de *composition*, indispensable pour réaliser un programme de longue haleine, serait-elle à ce point considérée chez nous comme un trop facile lieu commun pour qu'il soit bienséant de n'en plus tenir aucun compte?

Les progrès de la technique, atteignant la perfection dans presque tous les domaines, nous dispenseraient-ils de *concevoir la synthèse* qu'exigent nos efforts isolés? Hygiène, circulation, moyens de transport, architecture, promenades, police, comment tous ces services, s'ignorant mutuellement, peuvent-ils vivre, créer, progresser sans une constante interpénétration,

une coordination absolue, souveraine, que seul un *organisme supérieur d'urbanisme* est capable de réaliser?

Cette nécessité inéluctable a été comprise par les législateurs, un peu tard, peut-être, puisque *quatorze ans après* le vote de la première loi d'urbanisme municipal, et dans la carence de résultats notables, une loi, votée le 14 *mai* 1932, fixait les modalités d'exécution du *projet d'aménagement de la Région Parisienne.* Le Comité Supérieur chargé de sa réalisation, et présidé par M. Louis Dausset, était enfin constitué.

Le plus célèbre des urbanistes français, M. Henri Prost, a été mis à la tête de ce grand bureau d'études, et avec lui, les techniciens éminents qui, jusqu'alors, assuraient la vie de la capitale, malgré l'absence totale de coordination préalable, ont pu commencer à faire œuvre constructive.

Cette loi, spéciale à Paris, a été, en juin et juillet 1935, grâce à d'heureux décrets, étendue aux principales grandes régions françaises : Marseille, Lyon, Lille-Roubaix-Tourcoing, Bordeaux, Toulouse, Côte méditerranéenne.

Nous recommençons donc, et il était grand temps, à penser logiquement, à *nous préoccuper de l'ensemble avant de fixer les détails.*

Cette sage réforme, cette tardive compréhension des grands principes de l'urbanisme, ne portera que lentement ses fruits, car, pour de nombreuses communes, les tracés locaux, résultant de l'application partielle des lois de 1919-1924, et qui ont été approuvés et suivis d'un commencement d'exécution, devront être repris, corrigés, adaptés aux réseaux voisins; les jalousies, les petites haines mesquines entre villes jumelles devront être abandonnées! Quel sacrifice à l'esprit collectif, quel apostolat ne devra-t-on pas prêcher dans une atmosphère de scepticisme et d'individualisme, difficile à dissiper! Et l'obstacle le plus sérieux, en attendant que le bon sens triomphe, le *prix des travaux correctifs,* viendra parfois retarder encore la mise en ordre définitive qu'imposera le plan directeur conçu largement.

***

Ce n'est que dans le cadre établi à grands traits, sur l'économie variée des 656 *communes différentes qui composent*

l'agglomération totale de Paris, et qui assurent l'existence de 6 300 000 *habitants*, que la ville, partie centrale, essentielle, organe cardiaque de ce grand corps urbain, pourra être étudiée, dégagée, améliorée, rendue plus apte à assurer sa fonction vivifiante.

Les 7 800 hectares de Paris, autrefois délimités par la ligne des fortifications, ne sont plus. La nouvelle entité territoriale, renforcée de quelques portions de sa périphérie, et qui compte maintenant *10 078 hectares*, bastions, murs et grilles disparus, est à ce point soudée aux 24 municipalités qui l'entourent directement, qu'aucun ouvrage ne peut valablement être envisagé, de part et d'autre, sans qu'il soit étudié en fonction de l'ensemble.

Et par un phénomène normal, bienfaisant d'ailleurs, d'exosmose successive, les autres fractions, moins directement liées au noyau central, les 632 municipalités qui forment la banlieue extérieure de l'immense agglomération, demandent, elles aussi, une part plus ou moins grande de l'aménagement général commandé par le centre.

Cette conception renverse quelque peu les stipulations des lois premières, par lesquelles chaque territoire municipal, même dans le cas d'entités voisines, était représenté *comme un tout*, et appelait une répartition de zones, de « localisations », où *commerce, habitations denses, résidences isolées, industries*, devaient avoir leurs affectations respectives, bien que, timidement déjà, on ait prévu la possibilité d'*ententes intercommunales*, permettant un commencement de coordination rationnelle.

Dans la notion nouvelle du plan régional, *l'interdépendance est plus complète* : suivant les cas, certains territoires communaux, grâce aux avantages que la topographie, le développement ferroviaire, les richesses naturelles, ou tout autre fait géographique leur donnent, peuvent être appelés à jouer, plus ou moins, le rôle de zones spéciales, les uns étant presque totalement résidentiels, les autres presque totalement industriels, d'autres enfin comportant des portions de territoires qu'il est, provisoirement, préférable de *ne pas affecter, et de laisser à leur rôle rural*, que graduellement, et selon les variations imprévisibles de l'évolution urbaine voisine, le peuple-

ment transformera jusqu'à exiger, lors de futurs aménagements partiels, que ce caractère rural disparaisse pour faire place à l'extension d'une des zones limitrophes affectées à d'autres usages.

L'urbanisation progressive jouira d'une parfaite élasticité d'autant mieux que le *squelette général aura été logiquement et largement établi.*

Vouloir distribuer *également*, à chacune des entités municipales qui forment un même corps urbain, les mêmes caractéristiques circulatoires, résidentielles et productives, risquerait d'amener à la pire des injustices, en paralysant, pour certaines, une faculté de développement vers une tendance commandée par la nature, et en obligeant les autres à en acquérir, à grands frais, les éléments artificiels.

***

L'élaboration d'un plan directeur général est donc fonction d'un *diagnostic préalable*, soigneusement, minutieusement analysé dans tous les détails de ses multiples aspects. Ce dossier urbain, ce *civic survey*, doit être *graphique avant tout*, c'est-à-dire exprimé par des plans et par des diagrammes, plutôt que par des textes ou des tableaux de chiffres, par lesquels il faut évidemment commencer, mais dont la consultation ultérieure, pendant l'étude des plans, est presque impossible, étant donné leur nombre et leur complexité. Au contraire, les plans superposables, les graphiques où les teintes conventionnelles et les légendes simples permettent l'*examen synoptique*, rendent le travail de l'urbaniste non seulement aisé, mais d'une clarté surprenante : *les solutions apparaissent, se dégagent du plan de fond.*

Ce travail préalable, documentaire, a été magistralement établi pour la Région Parisienne, sous la direction de M. Prost, en étroite collaboration avec M. Giraud, Directeur général des Services techniques de la Préfecture de la Seine, et avec les officiers du Service Géographique de l'armée.

La coordination des plans communaux se poursuit, s'achève même. L'impulsion n'a-t-elle pas été donnée vigoureusement, même en l'absence de lois, par des maires comme MM. Sellier

à Suresnes et Morizet à Boulogne, et bien d'autres qui suivent leur exemple salutaire?

Un réseau de grandes voies modernes, rayonnantes et circulaires, forme la charpente maîtresse de l'équipement routier, d'un territoire de *plus de 5 000 kilomètres carrés*[1]. Autostrades, routes d'évitement, parkways, assureront en peu d'années les déplacements rapides et la promenade. De vastes réserves boisées, des espaces libres, gardés pour l'avenir, et tracés suivant un réseau systématique, préparent l'urbanisation saine des agglomérations probables. L'exemple de New-York, de Philadelphie, de Détroit, aura profité à Paris.

Par une série de décrets, relatifs aux travaux urgents, à l'expropriation pour cause d'utilité publique, aux lotissements-jardins, à la récupération des plus-values foncières, aux servitudes de visibilité, et à la protection des monuments historiques et des paysages, particulièrement contre les abus de l'affichage, le gouvernement complétait d'août à octobre 1935 *l'armature législative qui régira l'application de la grande charte d'urbanisme* des agglomérations principales du pays.

***

Quant au problème intérieur, Haussmann l'avait magistralement traité il y a soixante-dix ans, en préparant un réseau de belles voies, plantées pour la plupart, et dont certaines, non des moindres, ne furent exécutées que plus de cinquante ans après.

La Troisième République, héritant de l'œuvre du grand préfet de l'Empire, s'est contentée de la terminer, sans prévoir, peut-être, assez largement et en temps opportun, la suite qui s'imposait.

Paris grandit, se congestionne, et ce n'est qu'au début du XXe siècle qu'on envisage la suppression de la ceinture fortifiée qui l'étouffe. La guerre retarde cette opération nécessaire, la loi de démantèlement n'apparaît qu'en avril 1919. Un

1. Territoires urbanisés . . . . . 88 436 hectares.
Territoires non urbanisés . . . . . 421 311 —
Total . . . . . 509 747 —

concours international, institué sous l'Administration Préfectorale de M. Delanney, apporte de précieuses suggestions, tant pour l'aménagement général de la ville, que pour celui des 40 kilomètres de fortifications à raser, et de leur ceinture de campements qui font la honte de Paris.

En a-t-on, par la suite, tiré tout le profit? L'occasion d'embellir Paris, dont, dès 1903, Hénard avait su prévoir toutes les possibilités, et qu'avec lui le Musée Social, sous l'impulsion courageuse de son président, M. Risler, avait mise en lumière par un projet d'aménagement d'un vaste système périphérique de parcs, de jardins et de boulevards, qu'en a-t-on fait : un lotissement serré, un mur.

Ce résultat regrettable qu'auraient voulu éviter l'Administration et les techniciens, d'accord sur la nécessité d'une conception d'ensemble, est entièrement imputable au manque de prévoyance et d'énergie des pouvoirs publics. L'erreur fut de concentrer tous les immeubles sur l'emplacement des ouvrages fortifiés, en négligeant provisoirement la « zone », que d'intolérables abus avaient laissé envahir de taudis et de constructions importantes non autorisés, alors qu'une logique répartition de lots bâtis et d'espaces libres s'imposait *sur la totalité des deux surfaces*. En encadrant, dans la verdure de multiples jardins et terrains de jeux, les groupes d'habitations et les édifices publics à prévoir, on pouvait concentrer les constructions au droit des portes de Paris et en bordure des avenues radiantes de pénétration, tandis que les espaces intermédiaires auraient formé autant de créneaux d'aération vers la ville. La loi de démantèlement a été réadaptée à cette nécessité essentielle. Mais le mal était déjà fait.

Tandis qu'en ville la circulation encombrait, jusqu'à l'immobilité, les chaussées insuffisantes, et que l'atmosphère spéciale des gaz d'échappement alarmait les hygiénistes, il aurait fallu, d'abord, avant tout autre emploi des terrains, assurer la création d'une large voie circulaire *à deux chaussées*, une pour les véhicules rapides, l'autre pour les transports lourds, munies, à chaque porte, des passages souterrains nécessaires, copieusement bordées d'arbres, de trottoirs plantés et gazonnés, isolés de la poussière, des bruits et des odeurs de la circulation, chaque jour plus intense. Prévoir un nombre

de jardins publics calculé en raison directe de la densité de la population des quartiers riverains, pour la plupart privés d'espaces libres.

Et enfin, seulement après avoir assuré ce premier équipement circulatoire et respiratoire, utiliser *le surplus* du terrain à la construction.

C'était là le plus sûr moyen d'assurer la *plus-value* (à l'exemple d'Haussmann, dans sa géniale création du Paris de l'ouest) par la création de nouvelles sources d'oxygène, massives, à l'échelle des besoins modernes.

Malheureusement, *la guerre avait laissé une telle pénurie de logements*, qu'il semblait plus urgent de songer d'abord à la réduire.

Et c'est ainsi qu'une vaste opération, justifiée à son origine, mais poursuivie sans l'adaptation spécifique correspondant aux besoins réels, ruinait à jamais la *ceinture verte* qu'avait rêvée le président Dausset, et qui cependant aurait été autrement profitable à la santé, tout comme aux finances de la communauté.

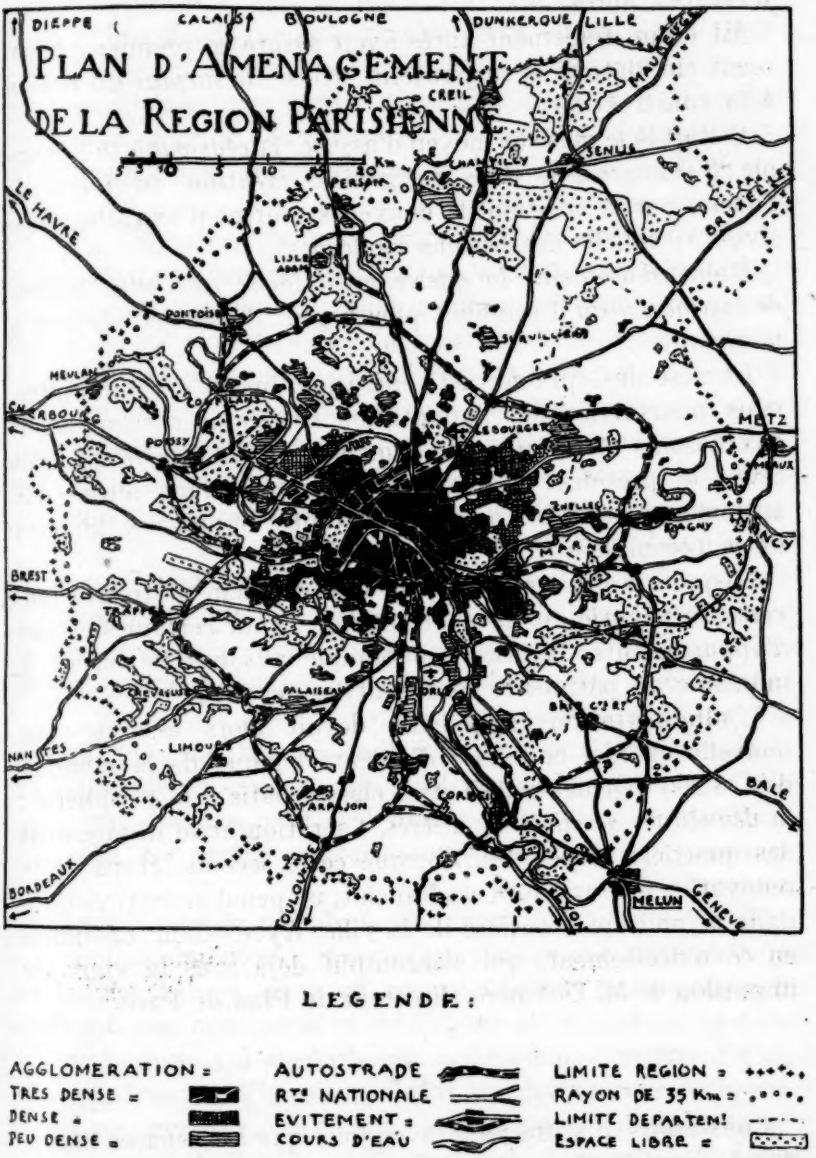
L'équilibre foncier de la ville s'est rapidement trouvé renversé, la pénurie est devenue pléthore, pour certaines classes d'appartements, la crise économique à son tour hâtait le marasme du bâtiment, paralysait les échanges.

L'administration municipale devait alors assumer une nouvelle charge, corollaire d'ailleurs logique de la création des 38 200 logements de toutes classes bâtis à la périphérie : la *démolition des îlots insalubres*, l'aération et le dégagement des quartiers surpeuplés. Lorsque cette seconde étape de la rénovation de Paris aura été franchie, un peu d'ordre reviendra dans la politique foncière de la ville. Ayons donc confiance en ce redressement, qui s'accomplit déjà sous la vigilante impulsion de M. Doumerc, directeur du Plan de Paris.

***

Constatons, d'autre part, avec joie, que les espaces libres, que le XIXe siècle a systématiquement supprimés dans sa mystique funeste du « terrain à bâtir », à l'inverse de ce qui se faisait à l'étranger, sont maintenant de nouveau à l'honneur.

Le directeur de l'Architecture et des Promenades, M. Martzloff,



poursuit avec une ardeur que ne découragent pas les trop maigres crédits, un *plan méthodique de répartition des points verts* dans les quartiers les plus déshérités à ce sujet. Anciens

bastions, usines à gaz désaffectées, îlots insalubres, parcs privés incorporés au domaine municipal — les jardins poussent, le visage de Paris s'égaie, l'espoir peu à peu revient.

Parallèlement, la circulation va s'améliorant, incontestablement, grâce aux nombreux dégagements, élargissements de chaussées, création de passages souterrains, de carrefours de giration, organisation de la circulation et équipement de signalisation.

L'Exposition de 1937, cause temporaire de gêne pour les quartiers qui l'entourent, apportera, elle aussi, sa part d'aménagements durables, pour se faire pardonner.

Les portes de Paris, que n'obstruent plus les grilles de l'octroi, et les accès en défilement, forment autant de pattes d'oie, de carrefours organisés; certaines, comme la Porte Maillot en construction, seront munies de croisements superposés du type le plus moderne. Travaux qui font le plus grand honneur à l'éminent Directeur général des Services techniques, M. Giraud, et à ses collaborateurs.

Il reste encore beaucoup à faire, pour que Paris, au XXe siècle, ne soit plus tributaire des tracés de 1860! Tracés qu'on a, en leur temps, reprochés à Haussmann comme ruineux et superflus, et qui, un demi-siècle plus tard, servaient encore d'exemple aux plans d'alignement.

Mais le problème a changé d'aspect. Actuellement, la densité des constructions, le débit circulatoire, les difficultés du stationnement, exigent, quand les élargissements sont trop coûteux, des percements nouveaux, et même des *traversées souterraines*.

Il n'y a plus maintenant de problème sérieux d'éclairage et d'aération mécaniques des tunnels. Ne craignons donc pas d'envisager un véritable réseau de voies de dégagement en souterrain, évitant la congestion urbaine, non par des *tronçons insuffisants, qui ne font que déplacer les points d'encombrement*, mais par de véritables voies d'évitement dans le plan vertical. Rome, Gênes, New-York, Anvers, en montrent d'utiles exemples, que Lyon n'hésite pas à suivre. L'équipement circulatoire de Paris n'échappera pas à cette nécessité.

Il est curieux de constater que les voies souterraines, tout

comme les rues en viaduc, d'ailleurs, dont la création résulte généralement d'une topographie accidentée, considérée comme gênante jadis, apportent, grâce à la superposition des croisements, une facilité nouvelle à la circulation : l'obstacle devient un avantage.

Tout ce qui pourra être tenté pour régulariser et rendre automatique le trafic véhiculaire, aura les meilleurs effets sur le bien-être de la ville, sur les nerfs des habitants, et la dépense en sera vite amortie. Le temps perdu dans les transports publics et les déplacements grève lourdement l'économie urbaine. L'atmosphère des rues gagnera à la suppression des barrages. La séparation, l'éloignement par terre-pleins plantés des trottoirs de piétons par rapport aux chaussées; la création de *rues de piétons*, dont nous montrerons un exemple à l'Exposition, libérera, dans une large mesure, les grandes voies de circulation des passages cloutés trop nombreux et trop rapprochés, la réglementation du bruit, des échappements libres, des maraudes qui encombrent inutilement les voies les plus actives, forment un ensemble de petites réformes qui profiteront à la fois aux usagers du trottoir et de la chaussée.

L'urbaniste, qui, dans les secteurs d'extension, doit appliquer, sans parcimonie, les grandes directives d'aménagement moderne, et prévoir les plus vastes organes, est, au contraire, un minutieux opportuniste dans les tracés correcteurs du plan intérieur, où les *remèdes modestes, mais réalisables et immédiats*, sont préférables aux utopies géniales, aux bouleversements ruineux.

***

L'esthétique elle-même y gagne, car cet élément indispensable de la richesse publique, est, comme toute beauté, sensible et fragile.

La leçon des siècles nous est précieuse, quand elle nous montre, autour des cathédrales, l'apport successif, lent, des siècles, parfois très marqué dans ses contrastes, mais toujours harmonieux, car chaque époque a tenu compte, par instinct plus que par obligation, des lignes, des volumes et de la couleur des œuvres existantes, auxquelles elle ajoutait sa part.

Soyons donc modernes, dans les monuments ou les édifices privés dont nous dotons notre ville, mais appliquons toujours cette leçon de nos pères, maîtres dans l'adaptation sans brutalité et respectueux du cadre environnant.

La génération des jeunes architectes, dont l'Exposition de 1937 va mettre en valeur les talents, permet les plus grands espoirs. Un retour certain vers la tradition, mais une libération absolue de tout pastiche, telle sera la marque des façades qui jalonneront la Seine sur trois kilomètres, et dont la silhouette vivante, que nous voulons hardie et franchement colorée sera dominée de plusieurs monuments durables : les Musées d'Art Moderne, les nouveaux Musées du Trocadéro, ouverts sur la grande terrasse de Chaillot, la promenade plantée du quai d'Orsay, et enfin le grand Stade Urbain de Passy, qui, nous voulons l'espérer, formera, de sa puissante masse, l'extrême jalon vers l'ouest de la grande ligne de monuments qui ont tracé, sur les deux rives de la Seine, l'histoire vivante de l'architecture de Paris.

JACQUES GRÉBER
Professeur à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Quelques romanciers, parmi les plus notoires, n'ont pas craint malgré l'été déjà avancé, de donner des livres nouveaux. M. de Montherlant a publié le premier volume d'une série. Ce volume, qui s'appelle *les Jeunes Filles*[1], est une aventure étoffée d'une étude générale. Une fille de province, Andrée Hacquebaut, seule, sans beauté ni fortune, a reçu du destin juste assez d'esprit pour se faire un sentiment de sa supériorité. Confinée dans une petite ville du Loiret, tout à fait inconsciente du pauvre être qu'elle est, elle souffre de la médiocrité qui l'entoure; elle aspire à une vie plus haute, qu'elle partagerait avec un être de choix. Comme le bourg de Saint-Léonard qu'elle habite ne lui offre point cette âme d'élite, elle la cherche dans les livres. Elle a là ceux de Costa, et elle a reconnu une âme sœur de la sienne. Reconnu ou imaginé? M. de Montherlant a peint avec énergie ce machiavélisme de la nature qui suggère à la pauvre Andrée de ces ressemblances fraternelles entre l'esprit du romancier et le sien. Mais sommes-nous justes nous-mêmes en accusant la nature de perfidie? Ces illusions qu'elle souffle devant nos yeux, n'en avons-nous pas besoin? Ibsen a le premier, je crois, montré la nécessité de ce qu'il appelle le mensonge vital : le canard sauvage, élevé dans un grenier, doit croire que ce grenier est une forêt. Ibsen

1. Grasset.

considérait surtout ce mensonge comme une protection sociale. Il faut sans doute aller plus loin. Chacun de nous vit enfermé dans un système d'illusions, dont il ne sortirait pas sans le plus grand péril. Les études des psychanalystes sur le rêve nous ont montré l'extraordinaire habileté du cerveau humain à construire avec des éléments infimes des palais de prestiges. Protégés par ces architectes de vérités décomposées en arc-en-ciel, nous habitons au centre d'un univers transfiguré, que nous accroissons à chaque instant d'une erreur nouvelle. Toute la poésie qui est dans les livres est bien peu de chose au prix de celle qui est employée à chaque instant par les plus humbles des hommes comme un élément organique. Homère et Virgile sont des épaves, miraculeusement conservées, de l'immense dilapidation que la nature fait à chaque instant de cette denrée de première nécessité.

Andrée Hacquebaut a donc construit, pressée par la nécessité d'être un peu moins malheureuse, sa féerie individuelle. Elle a écrit à Costa, elle est allée le voir. Il a été gentil, courtois, amical. De cette bonne grâce d'homme célèbre, à qui une inconnue, amoureuse, point jolie et mal ficelée, rend visite, voici ce que l'imagination d'Andrée a fait : « Ce Costa inaccessible! Un frère très grand et très illustre, mais un frère malgré tout. Le camarade idéal, avec qui l'on est de plain-pied, tout en devant lever un peu la tête. » Qu'il ait montré une stricte réserve, c'est encore une raison de plus pour l'aimer. Quoi qu'il fasse, qu'il se dérobe, qu'il rembarre la malheureuse, qu'il raille, qu'il feigne un voyage, qu'il arrive en retard, qu'il traîne impitoyablement Andrée dans les rues de Paris sans presque songer à elle, elle ne l'en aimera que davantage. « Je ne me lasserai jamais de vous », lui dit-elle. Elle finit par s'offrir : non point pour la vie, mais pour un temps : quelques semaines heureuses, qu'elle paiera de toute son existence. Encore repoussée, elle entre en fureur. Il ne faut pas l'imaginer toute douceur. Cette bête blessée peut devenir dangereuse. Enfin elle se radoucit et supplie Costa de lui permettre au moins de se dire sa maîtresse.

La critique a été sévère pour ce pauvre Costa. Que voulait-on qu'il fît? Cruellement embarrassé de cette amante éplorée qui s'attache à ses pas, toute sa faute est de marquer

par moments de la complaisance à se laisser aimer. Il se reprend, il est vrai, il devient ironique et brutal : joueur, dit la pauvre Andrée. Tantôt il est excédé; tantôt il prend un certain plaisir à causer avec cette fille intelligente. Pensez que c'est un sauvage; Andrée bénéficie du défaut de public, qui est habituel à son auteur. Tout cela est indiqué plutôt que décrit, et j'extrapole peut-être un peu. Quoi qu'il en soit, Costa a tôt fait de se prendre lui-même dans des contradictions auxquelles il n'échappera plus. Il saura maintenant à quoi on s'expose en répondant à une lettre.

Cet épisode est excellent : c'est la vie même, faite d'inquiétude et de fatalité. Comme un peintre encadre de deux volets le panneau central d'un triptyque, M. de Montherlant a dessiné deux figures secondaires. Ces orantes sont l'une, Thérèse Pantevin, qui elle aussi écrit à Costa après l'avoir lu : mystique au début, hystérique à la fin, d'ailleurs confinée à la campagne, elle n'est pas gênante et poursuit seule sa courbe lamentable; — l'autre, Solange Dandillot, fille d'un magistrat, mystérieuse comme la nature dont elle est toute proche et si vraie qu'on croit l'avoir vue. Solange a un ravissant visage, que ne dépare aucune activité intellectuelle. Passive, elle n'oppose aucune résistance. « Si vous voulez », dit-elle. Mais on se tromperait en la croyant dépourvue de vie intérieure : cette eau qui dort recèle des courants d'une force singulière. Un soir, après le choc des premiers baisers, elle est prise de vomissements. Cette fille du silence a une tendresse muette et furieuse. Et elle fait tout à coup des scènes tout comme une autre.

Enfin M. de Montherlant a enveloppé cette triple histoire dans des vérités générales, à qui elle sert d'illustration. Il nous dit que la recherche de l'amour heureux est le destin même de la femme. Il se peut; mais ce n'est pas sa philosophie qui fait le prix du livre. Dans ce combat, qui est l'art lui-même, M. de Montherlant a une façon de prendre la vie à la gorge, qui est à lui seul; et il traîne devant nous ce trophée frémissant.

***

M. Drieu La Rochelle promène à travers le monde un génie inquiet. Il va, vient, s'interroge, ébauche des systèmes et

cherche sa vérité. Et il vient justement de raconter l'histoire d'un homme qui cherche aussi sa vérité. Car il y a, que l'auteur l'ait voulu ou non, un sens ésotérique dans *Beloukia*[1]. En apparence c'est un conte arabe, les amours du poète Hassib avec la belle Beloukia, femme du ministre Mansour. En réalité, Hassib, disjoint comme l'auteur lui-même, ne retrouvera son unité que dans une mort affreuse, volontaire et nécessaire.

Nous pouvions négliger Beloukia. Elle a les honneurs du titre, qui sont un juste tribut à sa beauté, à son tempérament, à son énergie. Elle est encore jeune fille chez son père le cadi quand, dans une sédition, un chef des insurgés l'enlève. Elle lui cède au bord d'un ruisseau, la figure voilée, et le vainqueur se tue, s'étant jugé indigne de sa proie. Voilà le premier de ces accomplissements, qui sont le thème véritable du livre. Il faut arriver au plus haut de soi-même, dût-on en mourir. Un autre amant se tuera plus tard pour Beloukia, à la guerre de Perse, faute de pouvoir la posséder toute, et préférant la mort au partage. Car la vie est ainsi faite qu'elle est contradiction et compromis. Qui veut parvenir à l'unité doit passer le seuil de la mort. Beloukia a une terrible puissance pour réduire les antinomies de la vie, simplifier le cœur de ses amants et les amener au seuil fatal. Cette belle fille porte avec elle le bonheur et le malheur. Son destin s'appelle pouvoir, richesse, éclat. Les forces de la nature grondent en elle et la poussent par delà le bien et le mal. Son destin est de se maintenir, par la divine animation du cœur, à l'extrême tension de sa fierté et de sa puissance. Le péché qui lui est interdit, c'est la tiédeur. Une minute de distraction, de détente, de fatigue ruinerait l'image d'elle-même. C'est dans ce sens rigoureux qu'elle doit, elle aussi, s'accomplir et se réaliser. Ce qui ne peut arriver que par la mort des hommes qu'elle a aimés.

Hassib est de ceux-là. Elle devait le voir chez une amie; mais elle l'a rencontré dans la rue et elle est allée chez lui le soir même. Depuis trois ans, toutes les nuits, accompagnée de deux esclaves noirs. Qui est Hassib? Il a été guerrier, et il le redeviendra à la fin du livre. Pour le moment, il est poète et pauvre. Il est fait pour le service de l'absolu, et voici que l'amour l'en détourne. Par quel remous singulier voyons-nous

1. N. R. F.

apparaître dans cette aventure orientale une idée toute chrétienne? La défense de détourner sur les créatures un amour que le Créateur réclame, n'est connue, je crois, que des fidèles du Dieu qui a dit : « Je suis le Dieu jaloux. » C'est pourtant le péché que Hassib commet envers lui-même. L'auteur, par diverses voix, lui reprochera d'avoir manqué à l'absolu. Tel est l'esprit de M. Drieu La Rochelle. Les maximes les plus diverses y font une végétation paradoxale. Quant à l'orientalisme, je crois qu'il faut le sacrifier résolument si l'on veut comprendre le livre.

Il forme pourtant un décor très divertissant, très chatoyant, très bien machiné. Mais l'histoire, comme les tragédies classiques du XVIIIe siècle, se passerait aussi bien dans de tout autres lieux. Ce qui importe, c'est que, par amour pour Beloukia, Hassib a négligé la chose publique. Ce poète conspirait. Il n'a jamais rompu avec les conspirateurs, quoique le complot, étant dirigé contre le Khalife, le soit nécessairement contre son ministre, c'est-à-dire contre Mansour, qui est le mari de Beloukia, et par conséquent contre Beloukia elle-même. L'âme ondoyante de Hassib s'accommode longtemps d'adorer sa maîtresse et de travailler à la perdre. Un moment vient pourtant où la contradiction éclate. Tout est contradiction dans le livre. Hassib a un ami, Felsan, qui est en même temps l'homme qui l'aime le plus et celui qui le hait davantage. Et Hassib lui-même, quel chaos! Il est voluptueux et ascétique. Il est débauché et affamé de tendresse. Il adore les belles armes et les beaux chevaux, mais il a horreur du moindre effort pour se les procurer. Il est théologien et il adore les femmes. Il a des vues profondes sur le bien de l'État, et une distraction l'interrompt au moment de les exposer. On se fait quelque idée de cet homme-là. Il ne lui arrivera rien de bon.

Maintenant que la conspiration a pris corps, il faut bien que Hassib agisse. Mais que faire? Il appartient du fond du cœur aux deux partis. Sa raison est avec les rebelles, son cœur avec Beloukia. Il servira fidèlement les camps opposés et sa bonne foi est une double trahison. En essayant de sauver le jeune fils de Beloukia, il manque le perdre, et ce singulier insurgé est obligé de l'arracher par les armes aux insurgés ses amis. Il erre par la ville entre les deux partis. Il essaie de sauver

Mansour et reçoit de lui un coup de sabre sur la tête. Tout cela n'est pas l'aventure d'un indécis, mais d'un homme qui a deux convictions. A la fin, il ne lui reste plus après avoir défendu victorieusement la maison de son ennemi Mansour contre ses amis, qu'à aller se livrer à eux, qui l'empaleront. Ainsi sera rétablie l'unité dans sa conscience. Tout ce tumulte de la fin est très brillant. Mais le cliquetis des armes y fait peut-être tort à la psychologie. Dans la première partie au contraire, c'est le récit qui disparaît un peu dans l'analyse, et qui tourne à l'allégorie. Car le livre est double comme tout ce qu'il contient.

***

Comme personnage de roman, l'homme est un peu fatigué, mais le singe est encore tout neuf. Mais voici qu'il fait à son tour son entrée dans la littérature. M. Georges Trial vient de nous donner *le Roman du gorille*[1]. M. Trial après avoir passé sa licence et son diplôme d'études de philosophie, n'a pas poussé jusqu'à l'agrégation. Il est devenu mécanicien de la marine, puis colon au Gabon. Tout cela fait un excellent passé littéraire. C'est dans la forêt gabonaise qu'il a rencontré le gorille, ou pour lui donner son nom gabonais N'Djeenna. Dix ans il l'a très soigneusement observé, et il est en état de nous raconter sa vie. Le livre a l'exactitude d'un ouvrage de science; c'est même ce qui le distingue des autres vies romancées.

N'Djeenna nous apparaît pour la première fois à l'aube, à flanc de coteau, au moment où il se réveille sur son lit de feuilles. Les mandoucas au plumage de saphir saluent le jour de leurs « crou... crou...! » plaintifs. Un couple de tourocos y mêle ses voix rythmées comme le son du tambourin. Des calaos noirs entament un long et discordant palabre. De petits pigeons vert-tendre s'ébattent par volées et leurs ailes arrachent des averses au feuillage mouillé. Des porcs sauvages se baignent dans un marigot en grognant de plaisir. Il fait moite et lourd.

N'Djeenna s'est assis, découvrant voluptueusement ses dents jaunes. « Puis à deux mains, il lisse le poil rude qui

1. N. R. F.

coiffe son crâne d'une calotte sombre, frotte ses gros yeux noirs de ses poings énormes, avec un geste de conscrit paresseux... : enfin il se gratte, consciencieusement, méticuleusement, et son regard vague semble plonger dans un abîme de méditations ». Voilà le héros. Il a 2 m. 10 de haut et pèse 280 kilos. Son tour de poitrine est de 2 m. 24. Son envergure est de 3 m. 42. Sa main a 44 centimètres de longueur : c'est une belle pointure. Sa figure, sur la couverture du livre, montre des yeux ronds et tristes, un nez camard et épaté, et un museau énorme, projeté, gonflé, fendu d'une immense bouche horizontale. Il ne se tient pas debout à la manière des hommes. Penché en avant, ses courtes jambes à demi ployées, il assure de ses mains repliées qu'il appuie au sol l'équilibre de son gros ventre et de ses lourdes épaules. Mais ce colosse massif n'est ni lourd, ni maladroit. Quand il marche, ses bras tracent de longues foulées régulières, cependant que ses pieds effleurent le sol d'une sorte de galop saccadé. Il passe « souple et silencieux dans l'enchevêtrement des lianes avec une incroyable aisance; et l'on aurait dit qu'il glissait plutôt qu'il marchait sur le tapis humide de la forêt ».

Le roman est l'histoire de sa vie. Tout petit encore, il a vu son père abattu par un chasseur blanc et il a gardé la terreur et la haine de cette race. Encore jeune, il a pénétré, sans savoir ce que c'était, dans une plantation : manioc, canne à sucre avec des îlots vert pâle de bananiers. Ripaille pour son vaste appétit! M. Trial a décrit avec une précision de peintre et un singulier bonheur de touche le repas du singe qui s'est jeté en les écrasant dans un bouquet de bananiers. « Assis sur les feuilles et les tiges froissées, il étendit sa main énorme, arracha sans effort apparent une plante tout entière et s'attira à lui : d'un geste rapide il dépouilla l'enveloppe verte de la tige, et mordit à pleines dents dans la pulpe laiteuse du cœur ». Cette orgie est en même temps un gaspillage. Tandis que l'éléphant engloutit dans sa large bouche tiges, feuilles et jusqu'aux racines sommairement secouées, N'Djeenna, infiniment plus délicat, « épluche soigneusement la plante et la jette loin de lui avec un ricanement de colère s'il ne la trouve pas parfaite. Il en arrache dix, vingt, trente pour en trouver une à son goût : celle-là même, il l'abandonne bientôt pour en briser une

autre, détruisant en quelques heures, sans autre raison que sa fantaisie déréglée, plus de bananiers qu'une famille d'éléphants n'en consommerait en un jour ».

Sa vie est une longue exploration dans la forêt infinie, à la recherche de la nourriture. Les événements y sont rares. M. Trial a fait justice des légendes accumulées depuis que du Chailler a signalé l'existence du gorille. Il n'est pas vrai que N'Djeenna enlève les femmes pour s'en faire un harem. Il n'est pas vrai qu'il casse des branches pour s'en faire des massues. Il n'est pas vrai qu'il saisit le canon du fusil entre ses dents, et qu'il n'y a plus qu'à lâcher le coup pour le tuer. Quoique brave, il fuit l'homme. Il ne s'apprivoise pas et meurt en captivité. Il est très peu intelligent. Il n'aime pas les bananes et n'en mange jamais, préférant judicieusement la feuille et la tige. Il vit en famille. Seule la mort peut briser l'union du mâle et de la femelle. « Je ne suis pas loin de croire, écrit M. Trial, que les mâles solitaires que l'on rencontre quelquefois et dont le caractère particulièrement irascible inspire aux indigènes une légitime terreur, ne sont autre chose que des veufs inconsolables... »

Dans ces conditions la vie de N'Djeenna est fort simple. Le premier repas dans la plantation se termine par un coup de fusil. Mais cette fois le chasseur novice blesse à peine le gorille, qui s'enfuit dans la forêt. Ses étapes quotidiennes ne sont troublées que par la rencontre d'une équipe de travailleurs qui percent une forêt. C'est là que N'Djeenna livre aux hommes sa seconde bataille. Il broie et déchiquette affreusement un noir, mais il recule devant le regard d'un blanc. Cependant une vague inquiétude le tourmente. Une nuit, il livre combat à un autre mâle, sous les yeux sournois de la femelle. Il a conquis sa compagne. Nous assistons à son ménage, à la naissance de l'enfant. Mais voici que cette simple vie est encore une fois troublée par la rencontre d'une plantation. Une balle, et N'Djeenna porte la main à son front, et s'écroule. Sa veuve sera tuée le lendemain, et le petit emmené en captivité où il meurt. Toute cette fin a la beauté d'une histoire de rois sauvages.

HENRY BIDOU

CINÉMA

Un metteur en scène célèbre qui a travaillé en Allemagne, en France, en Amérique, me disait il y a quelques semaines : « Notre situation est véritablement tragique. De quelque côté qu'on se tourne, aucun espoir de liberté, d'indépendance. Deux productions comptent actuellement dans le monde : l'américaine et la russe. Aux États-Unis règnent la commercialisation à outrance, la perfection technique; on peut à la rigueur faire accepter un sujet, s'il semble correspondre au goût du public et s'il présente des chances de rendement; mais, ce point obtenu, on se trouve ligoté dans une organisation excellente et étouffante, conçue uniquement du point de vue industriel; il faut en passer par le bureau des scénarios, par les découpeurs officiels, se plier exactement à des méthodes de travail qui ont prouvé leur efficacité dans la réalisation du film de série, qui ne permettent guère, sauf quelques magnifiques exceptions, la création originale. Chez les Soviets, au contraire, une grande licence est laissée au metteur en scène quant à l'exécution; il peut chercher, inventer, prendre des initiatives hardies. Oui, mais, d'une part, il ne possède pas là-bas les facilités matérielles d'Hollywood, des équipes d'artisans aussi bien composées et entraînées, surtout au point de vue de la qualité sonore de la bande; d'autre part, le scénario est examiné sous toutes ses faces, discuté scène par scène, mot par mot, sous l'angle de l'orthodoxie marxiste et de ses variations. Le créateur connaît une autre forme de servitude. Ou industrie capita-

liste ou dogmatisme collectiviste, il ne sort pas de ce dilemme. Certes, les temps sont durs et nous n'entrevoyons pas la moindre lueur à l'horizon. Bien pis, le mouvement des esprits nous porte de plus en plus vers une étroite jugulation, vers la nécessité de s'incorporer à une masse, de travailler selon des plans préétablis loin de nous, de remplir des cadres puissamment fixés et hors desquels il n'existe aucune possibilité de faire honorablement son métier. »

Ces paroles peignent bien l'état présent du marché cinématographique. Entre l'énorme fabrication californienne qui nous envahit, qui accapare les salles et draine le public par des divertissements merveilleusement agencés, et la bande soviétique, rare et souvent gauche, mais riche d'influence, qui touche le petit nombre et le chauffe à blanc, qui rachète la pénurie de ses spectateurs par l'intensité de leur enthousiasme, entre ces deux productions les autres s'écrasent et s'effacent, ne comblent que des vides d'occasion. L'Angleterre n'a pas de style propre, vit de l'immigration américaine, allemande et même française; l'hitlérisme et le racisme condamnent l'Allemagne au régime du vase clos; malgré des efforts méritoires, qui aboutiront peut-être un jour, l'Italie n'a pas atteint la classe internationale; la France se disperse en efforts désordonnés, en combinaisons pauvres d'où, par miracle, sortent chaque année, au milieu d'un flot de vaudevilles et de pièces de théâtres photographiées, deux ou trois œuvres qui sauvent l'honneur et ne suffisent pas à assurer à notre pays la place qu'il devrait avoir. Amérique et Russie, on ne peut vraiment, quand on veut crayonner une vue générale de l'activité de l'écran, échapper à ce parallèle et à cette division du sujet.

*
* *

On ne saurait découvrir, en cette seconde partie de la saison, en ce printemps et cet été 1936, une direction générale, une vague comparable à ce romantisme qui avait déferlé au cours de l'automne et de l'hiver. Non, aucun courant particulièrement original et significatif; l'élan donné se poursuit; les compartiments traditionnels continuent à fonctionner. Aux

États-Unis, pays par lequel il convient de commencer une rapide revue, le sujet littéraire et d'origine théâtrale jouit encore d'une certaine vogue dont on annonce toujours l'affaiblissement sans qu'il s'affirme jamais. *La Forêt pétrifiée* nous montre la mort romanesque d'un poète raté, personnage redoutable à l'écran, aux confins d'un désert infesté de brigands où il s'éprend de la fille du dernier bar-distribution d'essence. Cette demoiselle a pour mère une Française de Bourges, que cette âpre région a découragée, et s'essaie à la peinture, lit Villon, rêve une France imaginaire et se prépare une terrible destinée d'incomprise. L'écrivain manqué, grâce à l'obligeance d'un bandit assez pittoresque, mourra assassiné et permettra, en la rendant bénéficiaire d'une assurance sur la vie, le voyage à Paris de celle qu'il aime. On voit le factice, l'arbitraire d'un tel ouvrage rempli d'intentions profondes et qui se sauve de l'ennui par la vigueur de quelques personnages taillés en pleine chair et cette joie sensuelle à brasser la matière d'écran qui fait la force des metteurs en scène américains. *Ils étaient trois*, tiré de la pièce les *Innocentes*, a plus d'accent et plus d'action sur le public. La pièce a obtenu un vif succès au théâtre des Arts ; le film n'en diffère guère, sauf quelques modifications dues aux nécessités du cinéma et à la crainte de la censure. L'étude d'une âme d'adolescente menteuse, entêtée, constitue le thème essentiel de la bande, et tout ce qui s'y rapporte étroitement possède une force et une âpreté peu communes, intéresse et irrite, choque et étreint. Le défaut de ce film, parfois hallucinant, c'est qu'il pousse artificiellement au noir et au mélodramatique une anecdote qui, selon l'ordre habituel des choses, se résoudrait moins sinistrement, c'est qu'il se déroule selon un rythme plus conforme à la convention théâtrale qu'à la fluidité de la vie, que la scène mécaniquement équilibrée, d'un effet sûr, y a été souvent préférée à la notation directe, à la touche expressive qui sont le domaine du cinéma.

A côté de très charmantes bandes qui brillent plus par l'interprétation et la justesse de la mise en page que par la nouveauté, à côté d'un *Petit Lord Fauntleroy*, d'une *Impétueuse jeunesse*, la comédie humoristique et sentimentale, qui nous inondait depuis *New-York Miami*, ne cesse pas de pro-

vigner. Ce genre modéré et plaisant charme les publics de toutes classes et de tous continents. Les Yankees ou les Européens adaptés d'Hollywood, Lubitsch et Frank Capra y excellent. Parmi beaucoup de titres je citerai le *Diable au corps*, *Désir*, comédie d'un rare cynisme, d'une invention parfois étourdissante, parfois un peu ralentie, et dont Marlène Dietrich, renonçant à cette manière faisandée qui a fait sa gloire et qui commençait à nous rebuter, interprète l'héroïne avec un laisser-aller et un naturel qui la révèlent sous un jour que nous soupçonnions à peine; enfin et surtout l'*Extravagant M. Deeds*, fantaisie qui nous peint les tribulations d'un jeune garçon taciturne et romanesque, poète pour cartes postales et joueur de tuba dans la fanfare de sa petite ville de province. Ayant hérité d'une immense fortune, le voici la proie des requins de New-York, des administrateurs d'un Opéra en faillite, amoureux d'une jeune fille qui se moque de lui avant d'apprendre à l'aimer, menacé d'internement parce qu'il donne des signes de folie évidente en voulant distribuer une fortune qui l'encombre aux chômeurs. Mille incidents, de l'ironie, de la grâce, de la candeur, de la verve satirique, du sentiment; tout cela dosé avec beaucoup de doigté pour plaire et mêler le rire à l'émotion sans employer jamais des moyens grossiers, sans quitter un ton de récit cordial qui enchante. Gary Cooper a trouvé en M. Deeds un de ses meilleurs rôles, un personnage exactement à sa mesure de beau garçon un peu lourdaud, d'idéaliste à peine ridicule et magnifiquement bâti, d'ingénu don Juan, gauche et doué d'un physique de héros, coqueluche des femmes de notre temps, et à qui mille sacrifiées offriraient volontiers, devant les injures de la destinée, le rempart de leur âme et de leur corps.

L'aventure nous fournit le *Message à Garcia*, le *Robin des bois de l'Eldorado*. La bouffonnerie non plus ne chôme guère. Nul ne la manie mieux que les Américains et ils en détiennent, pour le présent, le privilège. Au-dessous de l'unique et miraculeux Charlie Chaplin, travaillent des pitres comme Laurel et Hardy dont la farce, *Bons pour le service*, parodie des fameux *Lanciers du Bengale*, a bien de la saveur et du bagoût. Simples sans prétentions, méticuleusement accordés, toutes leur vertus et leurs manques étant complémentaires, ils

amusent. Ils ressemblent à ces anciens jocrisses de foire qui voyageaient avec un arracheur de dents; ils apportent un curieux reflet des âges révolus; ils maintiennent une forme d'art populaire à peu près complètement perdue en France où la centralisation théâtrale a tari cette veine; on comprend, à leur contact, quelle chance ç'a été pour le cinéma américain de se développer si près des origines, de ne pas traîner derrière soi le poids d'un embourgeoisement littéraire de la scène et d'opérer naïvement en ne songeant qu'au produit de la quête. Au-dessous encore de Laurel et Hardy, le souvent insipide Eddie Cantor, qui a besoin de s'entourer de girls innombrables, de faste, n'est pas toujours méprisable; *Cent Blagues* nous propose quelques gags heureux et une extraordinaire poursuite à travers un parc d'attractions. Quant aux Marx Brothers, les plus originaux, les mieux appariés des bouffons de ce temps, ils nous ont envoyé *Une nuit à l'Opéra*, une sorte de chef-d'œuvre d'impétuosité et de cocasserie qui ne se glace jamais, qui a un ressort et une continuité qui tiennent de la gageure et du miracle. Ces trois hommes, Groucho le bavard, Chico le laconique, Harpo le muet sont en passe de devenir légendaires et ils le méritent. Ces israélites américanisés semblent avoir rajeuni à Hollywood les vieux cahiers de gags de Dominique et de Sacchi, les farces loquaces des bohèmes de la synagogue d'Europe centrale. Curieux et savoureux mélange; on dirait parfois, devant leurs films, qu'on retrouve une pochade prémoliéresque dans sa gangue, un ouvrage de primitifs de génie soutenus par une longue tradition orale, au moment même où elle s'épanouit et va se cristalliser. Cette *Nuit à l'Opéra*, parodie énorme des films de chanteurs, les repousse tous, avec la plus truculente verve, dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Parmi les stocks de l'importation américaine, il faut marquer d'une pierre blanche *Je n'ai pas tué Lincoln*, ouvrage d'une gravité assez sombre et d'une netteté, parfois d'une sécheresse de contours qui l'impriment, à la manière d'une gravure rudement burinée, dans l'imagination du spectateur. A la suite de l'assassinat de Lincoln, qui jouit d'une popularité immense, qui vient de refaire l'unité, si gravement menacée par la guerre de Sécession, la cour martiale con-

damne, sous la pression des manifestants et des autorités gouvernementales qui craignent l'émeute, sept ou huit pauvres diables dont elle n'écoute pas la défense. Parmi eux, un médecin sur lequel ne pèsent que les charges les plus douteuses; mais le docteur Mudd est sudiste, exclavagiste notoire; cela suffit. On n'ose pas le pendre cependant, comme les autres, et on l'envoie au bagne dans l'île la plus malsaine du golfe du Mexique. Cet innocent y souffrira un martyre affreux jusqu'à sa réhabilitation. Les scénaristes et Ford ont traité ce sujet atroce avec une sincérité qui commande le respect. Le jugement sommaire des inculpés, leur supplice figurent parmi les visions les plus désespérantes que l'écran nous ait jamais offertes; ces scènes ont une horreur goyesque. Je ne pense pas que la censure française en eût laissé passer de telles si elles s'appliquaient à une période aussi proche de notre histoire, si elles pouvaient réveiller des passions politiques mal endormies. Cette bande, d'une monotonie ténébreuse et d'un mouvement à la fois presque statique et convulsif, éclate de bonne foi et d'honnêteté. Elle fait honneur à la production américaine qui nous prouve qu'elle peut, à l'occasion, se libérer des préoccupations purement commerciales et atteindre les sommets.

***

A la massive inondation yankee les Russes n'opposent que quelques ouvrages. Ce n'est pas qu'ils ne tournent beaucoup, eux aussi, mais la nature même de leur production ne leur permet qu'une exportation mesurée. Par un singulier paradoxe, les Soviets ont, de tous les pays du monde, le cinéma le plus essentiellement national. Chacun des rares coups qu'ils frappent retentit profondément sinon sur un public très vaste, du moins sur des groupes fervents de partisans idéologiques et d'amateurs sensibles à la pureté et au puritanisme de leur inspiration. Ils nous paraissaient, il y a quelques mois, un peu sommeillants, à la recherche de voies nouvelles qu'ils ne trouvaient pas, inclinés vers l'imitation assez primaire de la farce d'Hollywood ou vers le style du théâtre réaliste, solennisé par une sorte de diction prophétique des

acteurs qui aggravait encore le poids d'ouvrages naturellement assez lourds. Avec l'épique *Tchapaïev* et l'agreste *Harmonica*, dont je vous ai déjà entretenus, les metteurs en scène soviétiques rejoignaient une tradition révolutionnaire et un humour rustique et musical qui est leur domaine propre, en marge desquels il n'y a pas de salut pour leur art. En dépit d'une certaine monotonie des thèmes, ils nous apportaient à nouveau, après un intermède d'hésitations, ce que nous aimons en eux et que nous accueillons sans nous lasser comme une perpétuelle révélation, comme un éternel rafraîchissement : leur sens de la vie, leur rythme lent et persuasif, leur probité d'artisans un peu frustes, leur parti pris dogmatique, leur mépris des compromissions commerciales, leur prédication acharnée, leur puissance lyrique à traduire le fleuve, la mer, la moisson, les visages, les bêtes, les plantes, la machine.

Voici aujourd'hui *Frontière*, étude soignée d'une communauté juive, *Ceux du Kolkose*, paysannerie qui nous peint, une fois encore, la lutte des communistes contre l'esprit koulak, où brillent, dans un déroulement d'une placidité infinie et d'une insistance fatigante, de singulières réussites, femmes d'une animale et fraîche beauté, porcs d'une opulente photogénie, coins de paysage largement saisis, scènes de beuveries farouches. Mais aucune des bandes de l'U. R. S. S., du point de vue du métier photographique et de la mise en page, n'égale sans doute les *Marins de Cronstadt*. Ici l'art le plus raffiné, le plus savant, aboutit à une simplicité admirable. Malgré, cependant, le travail prodigieux des opérateurs et des monteurs, ce n'est pas celui des films russes que je préfère et je lui rends un hommage que la raison et la justice ne peuvent lui refuser sans pouvoir le chérir autant que d'autres moins parfaits, plus décousus, mais qui atteignent directement ma curiosité et mon cœur. Car je vois, dans ces *Marins de Cronstadt*, l'épanouissement d'un poncif périlleux, le poncif héroïque où il n'y a ni lâches ni faibles, où personne, sauf quelques comparses négligeables, ne subit la peur. Par moments, on songe au clairon de Déroulède et à ce factice du roman patriotique et conventionnel que la réalité de la guerre nous a rendu si odieux. L'assaut des mate-

lots au chant de l'*Internationale* est l'exemple type de ce genre forcé.

La pente de mon goût me mène plutôt à la *Jeunesse de Maxime*. Les réalisateurs nous livrent là le premier morceau de ce qui formera sans doute une trilogie. Ils ont voulu nous décrire par le détail, en marquant au moyen d'épisodes bien choisis l'évolution du personnage, la carrière d'un jeune ouvrier qu'ils prennent aux environs de 1912. Ce dessein me séduit beaucoup et, si les parties prochaines répondent à l'exécution de la première, nous aurons une fresque d'une importance capitale. Pour l'instant, nous assistons aux débuts incertains de Maxime, aux circonstances indépendantes de sa volonté qui jettent dans l'engrenage politique ce garçon insouciant, dépourvu de malice et de visées lointaines. Tout cela conté soigneusement et sobrement; chaque individu a de l'étoffe et de la consistance; on a évité la grandiloquence et le fabriqué. Un très beau passage comme celui de la manifestation ne contient aucune rhétorique. Une cadence pesante de marche, quelques gros plans expressifs; rien de plus et nous participons. Mille vies, en Russie, ont dû ressembler à celle de Maxime. J'attends avec impatience le développement de cette chronique où revit, sans concession au romanesque terroriste, l'atmosphère d'une époque qui préparait le bouleversement du monde.

***

A côté du colosse américain et du prophète russe, les autres pays font, cette saison, assez petite figure. Plus d'Allemagne, pas encore d'Italie; l'effort tchèque s'organise à peine et imite, ne rencontre pas encore sa personnalité; les Anglais ne nous adressent, comme cartes de visite, qu'un *Cecil Rhodes* où le plein air actif et vivant alterne avec de sombres et statiques étendues de discours, où l'ennui noie quelques beaux paysages, qu'un Mozart assez anémique et froid. Les Français, eux non plus, ne se « décarcassent » pas, ils appliquent la règle du moindre effort. Aucune réussite, ce printemps, de la classe, par exemple, du *Crime de M. Lange*. Quelques bandes comiques cependant ont de la qualité et de la bonhomie, comme

Baccara et *Une gueule en or*. *Pattes de mouche*, que Grémillon a réalisé à Berlin, témoigne d'un goût et d'un métier sûrs; les héros de Sardou, malheureusement, sont plutôt des pions du jeu vaudevillesque et du quiproquo que des êtres en chair et en os et conviennent mal à l'écran qui exige de la matière humaine. Jean Dréville, à qui nous devons une farce bien déduite, *Coup de vent*, sombre parfois dans la sentimentalité et la pleurnicherie au cours des *Petites alliées*, où il y a des pages de premier ordre. *L'Argent* trahit assez douceâtrement la vigueur du roman de Zola. Avec *l'Appel du Silence*, Poirier a tenté un grand ouvrage qu'il n'a pas entièrement réalisé, malgré de bonnes parties. La vie du Père de Foucauld était cependant une substance riche et généreuse. Il eût fallu éviter au début un ton *Dame de chez Maxim'* qui rappelle fâcheusement le boulevard d'avant-guerre. Par la suite, le style se hausse et atteint souvent l'ampleur convenable. Mais l'ouvrage marquant français de ces dernières semaines, c'est évidemment *Club de femmes*.

Ce film, Jacques Deval l'a réalisé à peu près seul. Chef de la production, auteur du scénario, découpeur, dialoguiste, directeur de la mise en scène, il entreprenait une tâche qui semblait excéder la capacité d'un seul homme. L'événement démontre le contraire et témoigne, par l'expérience, qu'une volonté intelligente, une direction unique, que les discussions et les marchandages ordinaires n'obligent pas à capituler perpétuellement, valent mieux, pour mener à bien une bande, pour lui imprimer un caractère, un style, que les organisations tâtillonnes et désordonnées dont nos producteurs nous fournissent si souvent l'exemple. On sent à tout moment, dans *Club de femmes*, la main libre du maître d'œuvre. La ligne du découpage, le choix et la perfection générale de l'interprétation, la cohésion du tout persuaderont peut-être quelques-uns de nos tyrans qu'il ne sert de rien de persécuter le créateur. La soumission continue au cinéma et la réussite presque constante nous prouvent que Jacques Deval, homme de théâtre, discrimine exactement les terrains particuliers de la scène et de l'écran, ne laisse jamais se brouiller en lui ces deux modes d'expression. Le sujet, morcelé et rigoureux, adroitement conduit et distribué, la correspondance du texte aux images

assurent à cette œuvre une place éminente dans la production francaise et autorisent d'assez vastes espoirs. Les critiques que nous pourrions lui adresser, excès de luxe visuel, abus d'effets de piscine un peu galvaudés et qui correspondent mal à l'atmosphère d'une pension pour jeunes filles sans fortune, comptent pour rien devant la tenue de cette bande et son honnêteté, sa subtilité d'exécution.

***

Il faudra, je pense, dès maintenant, s'occuper du relief. Je n'y croyais guère, je l'avoue. Les essais que je viens de voir, quoique naïfs encore, m'ont vivement impressionné. On ne leur a peut-être pas accordé toute l'attention qu'ils méritent, Nous devons cette technique à Lumière, patriarche infatigable qui aura décidé deux fois de la destinée des images animées, à leur naissance et à leur second tournant climatérique, le premier étant le parlant. Car j'imagine, à peu près seul si j'en juge par les opinions que j'ai recueillies, que l'avènement du volume et de la troisième dimension produira des conséquences plus graves, offrira des possibilités plus riches que celui du son.

L'écran était, il y a deux mois, un rectangle plat où l'action se concentrait; des objets, des visages y projetaient leurs dessins. Comme devant les captifs de la caverne de Platon, devant nous défilaient des ombres magiques qui avaient leur source dans notre dos, et nous convenions de prêter à ces ombres le nom des choses elles-mêmes. Soudain, par une étrange sorcellerie, le poids, le volume, la densité se trouvent restitués; les ombres ne perdent plus, en se peignant sur la paroi, l'épaisseur des êtres et des objets dont elles sont issues; elles habitent tout l'espace intermédiaire, elles tournent autour de nous. Les pigeons lâchés s'évadent de leur prison plane et se posent sur notre épaule; la mer avance sur nous, nous submerge de ses vagues dont nous éprouvons la force et l'élan; le vide peuplé de masses devient une scène qui nous déborde. Le cinéma ressemblait, du point de vue plastique, à la fresque, au vitrail; maintenant il est sculpture, ronde-bosse. Il ne s'occupait que de notre œil; demain il

sollicitera, pour ainsi dire, notre toucher. Révolution dont je ne me charge pas de prévoir les conséquences. L'invention de Lumière creuse un abîme qu'il s'agit de meubler avec des matériaux que nous ignorons. Le cinéma change de nature. Les réalisations assez grossières, et sans grand intérêt du point de vue artistique, que l'on vient de nous montrer, présagent, à mon sentiment, que peu de gens partagent encore, une ère de transformation profonde, Presque tout le monde mise sur la couleur; pour moi, je joue le relief.

ALEXANDRE ARNOUX

LE THÉÂTRE

Cauchemar d'un matin. — M. Romain Rolland : *Le 14 juillet* (Théâtre de l'Alhambra).

J'ai fait un rêve, l'autre matin. Était-ce bien un rêve? Les rêves du matin ont ceci de particulier qu'ils oscillent entre les images intérieures du songe et les perceptions du monde réel. C'était à Paris, au début de la matinée, un peu avant neuf heures. J'allais le long des grands boulevards, au milieu de l'animation des employés qui gagnent leurs bureaux ou leurs magasins, des ouvrières qui se hâtent vers leurs ateliers. En cette saison, quand le temps est beau et que la fraîcheur de la nuit ne s'est pas encore entièrement dissipée, il reste à cette heure-là dans l'air je ne sais quoi de lustral, qui fait germer dans les cœurs un regain d'espérance. Parmi la foule des passants, quelques-uns s'arrêtaient une seconde aux kiosques à journaux, puis parcouraient des yeux, en marchant vite, les manchettes de la feuille qu'ils venaient d'acheter. Je fis comme eux, j'achetai un journal que je déployai, tout en continuant d'aller droit devant moi. Faut-il dire : « droit devant moi »? Non, puisque, cinq minutes auparavant, je descendais le boulevard Poissonnière, tandis que je me trouvais maintenant rue Bergère. J'avais dû, sans m'en apercevoir, tourner le coin de la rue Rougemont, mêlé à un groupe de commis qui se rendaient au Comptoir d'Escompte. Vous remarquerez que, jusqu'à présent, il n'y a rien dans mes impressions qui offre les couleurs du songe; tout y semble, au

contraire, exactement accolé à la réalité la plus banale. Peut-être avais-je dû, tout simplement, sortir de chez moi, ce matin-là. J'étais un passant parmi d'autres, voilà tout... Mais Paris est une ville singulière. Baudelaire l'a magnifiquement dit :

Fourmillante cité, cité pleine de rêves!

Le propre du « rêve parisien », c'est qu'il surgit du pavé brusquement. Sur ma droite, se dressait un bâtiment de mine revêche : de hauts murs noirs, presque sans fenêtres, empreints d'une sorte de maussaderie bureaucratique. A l'une des extrémités de la façade il y avait une grille qui devait être l'entrée principale de l'édifice. Sur le trottoir, devant cette grille, qui pour lors était fermée, j'aperçus un rassemblement, de toutes jeunes personnes, plus apprêtées, plus maquillées que ne le sont ordinairement les jeunes filles de leur âge. Rien toutefois de suspect dans leur maintien. Seulement, dans leur mise, dans la coloration (ou décoloration) de leurs cheveux, dans la forme de leur petit chapeau, planté de travers sur le front, une pointe légère d'excentricité, une marque indéfinissable de cette audace qu'on appelle le « genre artiste ». De vieilles dames, le plus souvent, accompagnaient ces demoiselles, et, si les jeunes filles ressemblaient à des femmes trop parées (surtout à cette heure matinale où le rouge du fard détone dans le jour gris de la rue), les vieilles dames, elles, semblaient, si j'ose dire, plus vieilles que nature, comme si elles eussent tenu à bien montrer qu'elle jouaient les vieilles plutôt qu'elles n'étaient réellement vieilles. Tout ce petit monde papotait à mi-voix, dans l'attente d'on ne savait quelle heure solennelle qui allait bientôt sonner. Une agitation fébrile encore que contenue, comme un frissonnement secret d'impatience, parcourait ces groupes inexplicables. Les demoiselles, de loin, échangeaient de brefs saluts, de petits signes de reconnaissance, avec de pimpants garçons un peu trop bien habillés, qui semblaient être leurs camarades; ou bien elles se souriaient entre elles, mais, au milieu de ces sourires, se glissaient de furtifs regards de défi, des façons brusques et dissimulées de se mesurer, de se toiser, comme en ont les concurrents des épreuves sportives avant le signal qui va les mettre aux prises. Soudain, la grille s'ouvrit. Ce menu peuple

se précipita. Je suivis, porté par le flot. Je traversai ainsi un vestibule dont les lignes froides et pompeuses correspondaient assez bien à ce qu'avait pu être, autrefois, par un soir de pluie, le rêve d'un commis d'architecte ennuyé. Ayant gravi un escalier où régnait un jour faux et poudreux, j'arrivai dans un étroit couloir, qui tournait en demi-cercle, comme les couloirs qui entourent les loges, aux étages d'un théâtre. J'étais dans un théâtre, en effet, une salle oblongue, d'une décoration désuète, invraisemblablement fanée. Des lustres allumés, d'un style mal défini, entre l'Empire et le Louis-Philippe, pendaient du plafond. Aux murs brûlaient des appliques, dont les bougies de porcelaine étaient coiffées de petits abat-jour décolorés. Cette lumière factice, à neuf heures du matin, prenait un aspect extraordinaire d'irréalité. L'atmosphère confinée de cet étrange lieu respirait à la fois une extrême fatigue, celle d'une existence parvenue au dernier degré de l'usure, et une volonté de tenir bon, une énergie à se survivre, qui touchaient à une espèce d'héroïsme, et supposaient une ignorance complète, un mépris total du temps présent. Cependant, j'avais pris place dans un fauteuil. Si je n'eusse senti sous ma main le contact rêche d'un velours rouge qui bordait le balcon, je n'aurais pas hésité à me dire : « Je rêve », comme on se le dit parfois en dormant. Je n'étais pas non plus très sûr d'être éveillé. Peut-être, au carrefour, un magicien déguisé en camelot m'avait-il précipité dans un cercle fantastique. Mais je cessai bientôt de m'interroger, car le rideau s'était levé. Sur la scène, une jeune fille parut, assistée d'un jeune homme en habit, qui lui donnait la réplique. Elle se mit à réciter une scène de Marivaux! Je dis qu'elle récitait. C'est qu'elle ne jouait point, en effet, mais débitait mécaniquement un texte appris, où chaque parole, prononcée sur un ton convenu, était accompagné d'un geste inévitable, d'un petit sourire vieillot, qui faisait mal à voir, tant la grâce en était exténuée et comme expirante. Une autre demoiselle vint ensuite, qui attaqua une scène de Molière. La première jeune fille était une coquette anguleuse; la seconde, une soubrette boulotte. On aurait pu croire que celle-ci montrerait plus de naturel; ses rondeurs, dès l'abord, inspiraient confiance. Hélas! une fois de plus, l'apparence était trompeuse. La soubrette fut aussi artificielle

dans l'exubérance que la coquette l'avait été dans la mignardise. Mais ce qui rendait ce spectacle particulièrement pénible, c'est qu'il était patent que toutes ces intonations, toutes ces mimiques, tous ces éclats de voix avaient été enseignés à ces pauvres jeunes filles, qu'ils avaient fait l'objet d'un cours de déclamation, qu'ils faisaient partie intégrante d'un système, de tout un ensemble fixe de recettes et de traditions. Une troisième demoiselle se déchaîna dans une scène de *la Mégère apprivoisée*. Elle avait ce qu'on nomme du tempérament. Entendez-moi bien : pas un tempérament d'artiste, mais un tempérament tout physique, au sens le plus grossier du mot; et cette violence brutale rendait l'artifice de son jeu encore plus insupportable. Oui, quand la convention est mauvaise, elle n'est encore tolérable que si l'interprète est de faible complexion, car alors la fausseté est moins criante; mais, si l'interprète est douée d'une forte santé, si elle se démène jusqu'à rompre la bretelle de son corsage, dont l'échancrure tout à coup donne des inquiétudes, si elle transpire, rougit, remue la croupe et se met à hennir, la dissonance éclate, et c'est positivement atroce. Pourtant, le public qui emplissait l'orchestre, et qui se composait de la foule des mères, parents et amis que j'avais vus à l'entrée, ne semblait aucunement s'apercevoir de tout cela. Il applaudissait automatiquement à la fin de chaque scène, plus ou moins, il est vrai, mais ce n'étaient pas toujours les épreuves les moins déplorables qui recueillaient le plus de bravos. Il était évident que j'assistais à un concours. Restait seulement à savoir s'il était possible que ce concours fût bien réel ou si je n'avais pas la fièvre. Le jury siégeait à l'étage même où je me trouvais. Il occupait, au fond du balcon, face à la scène, une vaste loge qui me rappela les loges autrefois réservées, en Russie, au tsar, dans les théâtres impériaux. Là, de graves messieurs, durant plusieurs heures, ont écouté tous ces cris, tous ces soupirs, tous ces rires, tous ces sanglots, dont pas un seul, à aucun moment, ne rendit un son vrai. Certes ils n'avaient pas l'air de s'amuser beaucoup, mais ils n'avaient pas l'air non plus excédé. Parfois, ils échangeaient à voix basse leurs impressions, ou se penchaient sur un papier, notaient consciencieusement leurs remarques. Aux approches de midi, le

programme de la matinée étant épuisé, le président se leva. C'était un homme au visage fin, à la barbe courtoise. Il agita gentiment sa sonnette. Le timbre grêle de cette sonnette semblait vibrer lointainement au fond de l'eau, ou bien sortir, tout cassé, tout cendreux, du sépulcre infini des temps. Les spectateurs, les concurrentes étaient libres jusqu'à deux heures, rendus, pendant cet intervalle, à la vie, au siècle présent, mais conviés à revenir l'après-midi renouer ce vieux songe, qui devait se terminer, vers le soir, par la lecture d'un palmarès. Prix et accessits seraient décernés selon le cérémonial accoutumé, au milieu des acclamations et des protestations passionnées de la bizarre assemblée. Il y aurait de joyeux battements de mains, des félicitations, des embrassades. Il y aurait des pleurs aussi, et des grincements de dents. Sur quoi le vétuste édifice fermerait ses portes jusqu'à la saison prochaine...

Quelqu'un, à qui je contais ces visions, m'a dit : « Vous avez tout simplement assisté, mon bon ami, à un concours du Conservatoire! » — « Oh! Croyez-vous? lui répondis-je, ce serait trop affreux! » Ainsi j'hésitais encore à penser que ce que mes yeux avaient vu, ce que mes oreilles avaient entendu fût bien la réalité, lorsque j'appris, en ouvrant un journal, que l'une des jeunes demoiselles qui avaient concouru ce matin-là venait d'être engagée à la Comédie-Française. Alors, je ne doutai plus. Je compris l'affreuse vérité, à savoir qu'il y avait un lien profond entre ce que je m'étais obstiné désespérément à considérer comme un mauvais rêve et le style particulier à la Maison de Molière, entre cet enseignement suranné, d'une part, et, d'autre part, ce jeu démodé, ces hauts cris, cette emphase, ces solennités de fantômes aux douze coups de minuit, tous ces anciens rites d'école. De cette tradition détestable quelques-uns des Comédiens français parviennent à s'évader à force de talent, mais la troupe, dans son ensemble, en demeure prisonnière. Comment en serait-il autrement, puisque le talent est chose individuelle, puisque tout ce qui fait, au Conservatoire, la matière générale des cours est précisément le formulaire décrépit? D'aucuns parmi les professeurs sont de vieux comédiens retraités. Ces vieillards font la chaîne, assurent la

continuité de la liturgie. Par eux se transmet indéfiniment le secret des routines. En revanche, au Conservatoire, on n'apprend aux élèves ni à respirer, ni à articuler. La pure technique, le métier (mot si beau!) semblent complètement négligés.

***

Pour satisfaire au désir exprimé par M. Romain Rolland, et grâce à une subvention spéciale des pouvoirs publics, *la Maison de la Culture*, qui groupe, avec de nombreuses bonnes volontés, d'excellents écrivains et des artistes remarquables, a donné, au théâtre de l'Alhambra, une série de représentations du *14 Juillet*. « L'Iliade du Peuple de France », tel était le sous-titre, imprimé sur le programme. « Iliade », hum! Me sera-t-il permis de faire remarquer à *la Maison de la Culture*, quand il est temps encore, entendez quand son entreprise d'éducation populaire est encore à ses débuts, qu'elle devrait bien commencer par s'interdire à elle-même cette altération des valeurs, cette enflure dont la publicité théâtrale, dans la société bourgeoise, a tant abusé. Qu'elle se méfie également des néophytes! Lorsque la charmante Marie Bell, à la fin du spectacle, s'avançant sur le proscenium, vint clamer que l'œuvre qu'on venait de représenter avait pour auteur « notre *grrrand* Romain Rolland », évidemment nous avons souri, mais c'est très grave.

On ne me fera pas l'injure de croire que j'ai la moindre animosité contre M. Romain Rolland. J'ai eu l'honneur de correspondre avec lui pendant la guerre, à un moment où on l'abreuvait d'outrages. C'est une haute conscience. J'aurais compris : « notre cher Romain Rolland » (encore que le « notre » soit assez piquant dans la bouche de la jolie Marie Bell. Prétendait-elle attirer Rolland sur son sein ou s'absorber en lui?) L'épithète « pur » aurait aussi très bien convenu. Mais, littérairement, l'auteur du *14 Juillet* serait le premier à reconnaître qu'il n'est pas « grand »; tous les *r* qu'on ajoutera au mot ne changeront rien à cela.

Le 14 Juillet a toujours été une pièce faible. Or, sur le plan littéraire, le seul qui nous occupe, la faiblesse est incurable. C'est même notre éminente dignité, à nous autres, écrivains,

que l'échelle des valeurs, dans notre métier, est d'un ordre qui échappe entièrement aux passions partisanes. Celles-ci, en apparence, peuvent fausser les jugements, intervertir les rangs; mais cette confusion n'existe qu'au regard de l'ignorance; les esprits avertis n'en sont point dupes. On peut adultérer l'histoire politique; l'histoire littéraire, jamais, ou du moins pas pour longtemps. L'autre soir, la volonté concertée d'enthousiasme qui animait l'immense majorité du public, ne parvenait pas, quoi qu'elle en eût, à empêcher des courants froids de se glisser dans le déroulement verbeux du drame. L'applaudissement se raccrochait alors à des répliques isolées, comme à des épaves flottantes. Heureusement, la musique vint au secours de la ferveur, et l'atmosphère des fins d'actes en fut réchauffée. Reconnaissons que le *Danton* du même auteur, et surtout *les Loups* (le meilleur ouvrage de M. Romain Rolland au théâtre) sont d'un autre mérite. Dans *le 14 Juillet*, la mollesse de l'action dramatique est d'autant plus sensible que la donnée est plus violente. Par instants, on espère que l'intérêt va enfin se ramasser, trouver son centre et sa progression, puis tout se disperse de nouveau en scènes épisodiques, en discours. Le personnage de Hoche, notamment, dépasse en bavardage tout ce qu'on peut imaginer. Quelle que soit la liberté que l'auteur dramatique ait le droit de prendre avec l'Histoire, on ne peut s'empêcher de penser que, si le futur commandant de l'armée de la Moselle avait ressemblé à ce phraseur, il n'eût jamais débloqué Landau. Ce qui ne veut pas dire qu'un discours bien en place, au théâtre, ne puisse être fort beau et produire grand effet. Par exemple, dans l'*Otage*, il y a une tirade enflammée de Turelure sur la Révolution française qui est un magnifique morceau. Mais, c'est affaire d'accent, de style, de talent, d'art. La langue du *14 Juillet* manque d'art, autant que l'action manque de nerf. Certes l'absolue bonne foi de l'écrivain, sa loyauté, sa naïve noblesse d'âme sont constamment reconnaissables. C'est même uniquement à ce concours de qualités *morales* que l'œuvre doit une sorte d'ardeur adolescente, d'exaltation quasi féminine, qui la rendent soutenable à la représentation et, au demeurant, très sympathique. Le personnage de Marat est le mieux venu, précisément parce que c'est par sa bouche (quelque différence

qu'il y ait entre la personne de M. Romain Rolland et la figure de Marat) que la sensibilité propre de l'auteur s'exprime le plus naturellement. Notez que le Marat du *14 Juillet* n'est pas encore le fournisseur de la guillotine qu'il sera plus tard, c'est ici le véritable « ami du peuple », le médecin que le spectacle de la misère bouleverse, que l'inégalité sociale indigne, l'homme éperdu de justice, de fraternité, d'amour. La scène du premier acte, où Marat reproche à la foule ses vices et sa légèreté, est le meilleur moment de la pièce. Ici le discours est une explosion du cœur, il se dégage de la phraséologie par la sincérité de l'émoi. Ces larmes brulantes et maladives qui ruissellent sur les joues de Marat, M. Romain Rolland les connaît bien. Que de fois n'en a-t-il pas versé de semblables devant le spectacle humain!

J'ai dit l'enthousiasme qui régnait dans la salle. Quelques échotiers s'en sont divertis. Ils ont eu tort. L'émotion sincère est toujours respectable. Même la volonté d'émotion mérite qu'on la prenne au sérieux, quand elle est article de foi, quand elle relève d'une mystique. Nous a-t-on assez dit que ce qui manquait en France, depuis la guerre, c'était une mystique! Eh bien, en voici une. On est encore libre de ne pas la partager. Il serait stupide, malhonnête et vain de prétendre qu'elle n'existe pas. C'est un fait collectif impressionnant contre quoi l'ironie ne mord guère. Parmi les enthousiastes, j'ai reconnu plusieurs de mes amis, que je connais pour fins, pour subtils, auxquels, par conséquent, aucune des faiblesses de l'ouvrage ne pouvait échapper : ils applaudissaient à tout rompre. Mauvaise foi? Non, délire d'une autre foi. A travers ce vieux drame (moins 1789 que 1900), ils applaudissaient un mirage, ils s'applaudissaient eux-mêmes, en tant qu'adeptes de ce mirage. Ils faisaient un triomphe à quoi? à leurs propres transports, à leur parti, à leur église, c'est-à-dire encore à eux, à cet énorme et facile élargissement de leur être qu'ils ont trouvé dans l'adhésion à une doctrine qui les absorbe dans la foule, mais en même temps les dilate à la mesure de la foule, communique (en rêve) à leur personnalité fondue dans la masse le poids de la masse entière. Sans doute, cette ivresse est dangereuse. Sans doute, elle mène au fanatisme, et le fanatisme à tous les excès. Mais qu'il y ait là un processus entraî-

nant, une fièvre contagieuse, des mystères puissants, cela ne se peut nier.

L'inconvénient, le péril, surtout quand on s'intitule *Maison de la Culture*, quand on assume une mission, qui est d'éduquer le peuple, c'est cette confusion des valeurs que je notais en commençant. Plutôt que de s'applaudir soi-même dans un déchaînement d'enthousiasme collectif ou d'applaudir ses bonnes intentions, il serait plus probe, plus sain de n'offrir à l'applaudissement du peuple que des œuvres réellement valables. C'est à quoi, je l'espère, s'emploieront les auteurs du groupe.

Déjà les compositeurs s'y sont mis, et ce sont eux les authentiques gagnants, dans cette confuse partie. Quoique pris de court, ils ont écrit de fort belles pages, principalement, pour mon goût, M. Darius Milhaud (Final du 1) et M. Arthur Honegger (Ouverture du 3). Le chef d'orchestre, M. Roger Desormières, a droit aussi à des éloges.

M. Picasso avait brossé un rideau de scène d'une délicate harmonie, mais dont le symbolisme désuet est bien discutable. Parmi les décors, celui de M. Moulaert (Faubourg Saint-Antoine) m'a paru le meilleur. J'ai trouvé la mise en scène un peu écolière. La fête populaire du dernier tableau était même affligeante. La délicieuse Marie Bell (La Contat) agitait puérilement son écharpe rouge; M. Vidalin (Hoche) jouait de sa belle voix; MM. Bacqué (Marat) et Vitray (Hulin), étant d'excellents acteurs, étaient excellents. Les autres, une foule, faisaient de leur mieux.

Selon le rite, *la Marseillaise* et *l'Internationale* ont terminé la soirée. La ravissante Marie Bell, qui, hier encore nous conviait à revêtir le frac pour assister à ses générales, chantait le poing levé.

FRANÇOIS PORCHÉ

JACQUES DORIOT

La France cherche toujours un homme. Quand ses affaires vont bien, elle le cherche dans les partis qui conservent parce que, dans ces moments-là, le chef que l'on attend ne doit pas être un chambardeur, mais un vigilant gardien de la prospérité et de ce qui est. Quand ses affaires vont mal, elle le cherche dans les partis qui ont le changement pour programme, c'est-à-dire chez les extrêmes, parce qu'alors le chef ne doit plus être seulement un pilote sagace, mais un sauveur audacieux.

Ceci est vrai pour le Front Populaire comme pour le Front National. C'est parce que le principe d'une révolution qui rallie peut-être une grande partie de l'opinion française ne va pas sans son inévitable corollaire, le choix qui la divise, que l'un et l'autre semblent frappés de paralysie : c'est qu'en outre des distinctions politiques, sentimentales et sociales qui séparent les Français, il y a la confiance, qui pour s'établir emprunte parfois de singuliers détours : elle va le plus souvent à certains pour ce qu'ils ont fait; mais il lui arrive d'aller à d'autres pour ce qu'ils n'ont pas fait. Il en est même qui sont en passe de la conquérir parce qu'on les sait revenus des confins subversifs où il est toujours vrai que l'on apprend beaucoup. Le plus marquant parmi ceux-là est M. Jacques Doriot.

Il revient de loin, avec le calme du voyageur que plus rien n'étonne. Il a un visage régulier et solide d'homme du peuple, une forte encolure, des cheveux au vent et un sourire demi-paysan qui ne manque pas de finesse. Il se tient volontiers dans l'attitude de l'ouvrier au repos, les jambes écartées,

les mains dans les poches; il ne manque que l'outil entre ses pieds robustes.

Il a de la vie, de la politique, des remous qui agitent l'univers, une vision d'ensemble que l'on sent compétente et précise. Dans la vie factice du Parlement, il apporte un élément naturel, spontané et viril qui complique le jeu des partis. Il est jovial ainsi qu'un dompteur au milieu de ses fauves. Il parle avec une lenteur provocante en dirigeant sur l'adversaire un jet d'œil noir. Sa démarche est prudente, et dans les sentiers de la guerre sociale où il alla jadis, les faux-pas n'ont pas dû entraver sa route. Il va d'un rythme mesuré, sa lourde tête aux cheveux de jais penchée un peu vers le sol et ses yeux à la fois attentifs et rêveurs, courant derrière les lunettes sur le visage de son interlocuteur. Quand on lui demande ce qu'il est, il répond en ouvrant ses mains puissantes : « Je suis Saint-Denis », ce qui ne signifie pas qu'il a trouvé son chemin de Damas sur le pavé sacré de la vieille abbaye royale. Jacques Doriot, en effet, fut victime d'un malentendu avant d'en être le bénéficiaire. On se le représente dans cette bourgeoisie aux aguets, pauvre de chefs et d'idées, toujours prompte à se livrer aux transfuges de la révolution, comme un homme abjurant ses erreurs, confessant ses fautes et reniant son passé. C'est faire le jeu des communistes que d'imaginer Doriot sous l'aspect d'un Laval. Doriot a été exclu du Parti communiste pour avoir voulu constituer le Front Populaire — qui n'était alors que le Front commun — avant que le pacte franco-soviétique fût signé, c'est-à-dire avant que Moscou, renversant les données de sa politique pour des fins extérieures, eût expédié l'ordre aux chefs français de la IIIe Internationale, de s'allier aux socialistes et aux radicaux, d'adhérer au principe de la Défense nationale et d'exhumer le drapeau tricolore du fumier où les gens de *l'Humanité* le tenaient enfoui depuis si longtemps. Quand Doriot fut parti, la signature du pacte franco-soviétique par M. Laval et l'adhésion de Staline à une politique militaire précipitèrent les communistes dans la voie où le maire de Saint-Denis avait voulu les entraîner. On sait que, depuis, ils ne se sont pas encore arrêtés en si beau chemin, mais il convient de fixer ce petit

point d'histoire : le renégat, ce n'est pas Doriot; c'est le parti communiste tour à tour antinational et patriote, pacifiste et militariste, jouant des drapeaux et de leurs symboles, suivant l'occasion, mêlant le rouge et le tricolore au gré de l'intérêt soviétique, substituant la révolution à la guerre et la guerre à la révolution, selon les exigences de Staline, faisant servir et collaborer, d'après les buts — identiques dans leurs variations — de la Russie et de la IIIe Internationale, les sentiments les plus sacrés de la France à une coalition anti-allemande. La manœuvre semble d'autant plus aisée que par habitude nous nous méfions de l'Allemagne et que, par tradition, l'Allemagne ne connaît pas d'autre politique que celle de l'intimidation.

Doriot avait déjà éprouvé pas mal de déceptions, dans sa carrière d'agitateur, mais cette fois, la mesure était comble : ayant pressenti, avant tout le monde, la force que l'union des partis de gauche permettrait d'opposer à ce que certaines feuilles militantes appellent dans un charabia savoureux « le péril fasciste », il est chassé pour apostasie; mais à peine est-il parti qu'il assiste à la réalisation de ses désirs; il a suffi que parle et ordonne M. Staline, tsar de toutes les Russies; ce qui était hier de l'hérésie devient aujourd'hui, par la vertu de l'investiture étrangère, d'une rigoureuse orthodoxie. C'est ainsi que Doriot trouva, dans ses aventures personnelles, le mystérieux fil d'Ariane qui, partant de Moscou, en passant par *l'Humanité*, conduit droit à la guerre contre l'Allemagne.

C'est avec une parfaite et souriante quiétude que Doriot évoque ces moments pendant lesquels la révolution sociale était dépecée en menus morceaux, répartis comme des reliques sacrées entre les diverses Internationales, numérotées de I à III, qui, il n'y a pas bien longtemps, s'entre-dévoraient toutes et qui maintenant se trouvent toutes rassemblées sous le prête-nom patriotique imposé par Moscou.

La logique de Doriot admettait la révolution mondiale et réprouvait les guerres nationales, conformément à la théorie marxiste. Quand Moscou jeta le dogme aux orties, quand elle ne chercha même plus à masquer sa tricherie, quand elle troqua la revendication sociale contre le salut de la patrie russe et quelques millions de poitrines françaises contre

la guerre à Hitler, Doriot connut un écœurement, une lassitude qu'il ne pardonne pas aujourd'hui à ses anciens amis d'avoir provoqués en lui. Tel est le mobile essentiel qui détermina son évolution. Celle-ci est donc faite d'abord d'une amère déception, du dégoût d'avoir été bafoué dans son idéal, trompé dans sa foi. Sur ce sentiment négatif, que peut-il édifier de positif? Sans doute on ne revient pas en pleine jeunesse d'un pareil désabusement sans emporter avec soi une expérience qui peut servir efficacement dans une période troublée comme celle que nous vivons. La vie de Jacques Doriot a été bien remplie. Il lui est arrivé souvent de mettre ses robustes mains d'agitateur à la pâte de l'action directe. Il a allumé des mèches partout dans le monde, où il croyait servir une Idée, une Vérité, une Justice. Aujourd'hui toutes ses idoles sont par terre. Par quoi va-t-il les remplacer?

***

La mairie retentit de joyeux cris d'enfants. Les gosses se rangent dans un gai désordre pour passer la visite du médecin qui les enverra, selon leur état de santé, en colonie de vacances à la mer ou à la campagne.

— Jacques n'est pas encore arrivé? questionne un grand garçon calme et souriant dans sa cotte bleue.

Jacques, c'est Doriot. Il habite à dix minutes de la mairie. Il met une heure et demie pour faire le trajet. Arrêté à chaque pas par un ami ou un administré, il donne ses audiences en plein air. Il n'y a pas chez Doriot cette sèche discipline dans la pratique de la fraternité humaine qui singularise l'œuvre sociale du communisme. C'est peut-être moins administratif, moins conforme à un plan, mais c'est plus profond, plus tendre, plus spontané. Lui-même semble refléter très bien l'esprit qui règne dans sa commune. Au milieu des appétits qui se choquent, des intérêts qui se heurtent, des partis qui se défient, il gouverne tout un peuple, bâtit, sape, construit, administre avec l'imperturbable sérénité d'un chef que rien ne trouble, pas même la marche du temps.

Il est le fils d'un forgeron de l'Oise. Comment le retrouve-

t-on apprenti dans une usine métallurgique de Saint-Denis, après quelques années d'école buissonnière sur le glacis des fortifications? L'actualité, qui cependant s'occupe fort de M. Jacques Doriot, ne nous éclaire pas sur ce point. Il était jeune ouvrier dans une aciérie quand la révolution russe éclata. Il se donna à elle avec l'enthousiasme impatient d'un garçon qui n'attendait que cette occasion pour choisir une destinée ou une religion. Tout le poussait dans cette voie : les origines, le cadre, la classe sociale, le spectacle ininterrompu de la misère humaine et cette atmosphère de géhenne que le machinisme moderne fait peser sur le monde du travail. Il alla en Russie, en revint la tête bourrée de doctrines et de dynamite. Il faut savoir reconnaître à Doriot qu'il ne prit jamais le communisme pour le commode véhicule de son ambition. Il sollicita tous les risques que comportait, dans ce temps-là, l'étiquette communiste et n'en connut guère les avantages. Dès qu'une révolution éclatait, qu'une rébellion se produisait, qu'en Indo-Chine, au Maroc, en Algérie, l'émeute grondait, le nom de Jacques Doriot sortait aussitôt dans la presse ou à la tribune comme celui de l'instigateur ou du responsable. Il fut l'hôte d'Abd-el-Krim quand ses Rifains tenaient nos soldats au bout de leurs fusils. Il ne manquait pas, le premier mai, de se livrer à son sport favori et de charger la police à la tête de ses fidèles « Saint-Denis ».

A la tribune, il avait pour principe de frapper de stupeur l'opinion en ne respectant rien des saintes reliques de la société bourgeoise et parlementaire. Il avait pour tactique de blasphémer les traditions et de tourner en dérision les décors et l'appareil sentimental dont s'accompagne notre sens de la hiérarchie et de la vie ordinaire. Il ne prenait pas la parole sans provoquer un scandale ou déclancher une bagarre. En 1924, lors de l'élection du président Doumergue, on dut l'expulser par la force du palais de Versailles. Dans ce temps-là, il était maigre comme le carême et dans ses propos austère comme un brouet moscovite. Il accusait la forme irritante de son talent, il faisait sa carrière sur une certaine impopularité mêlée d'effroi.

De tels états de service lui valurent très tôt la confiance des chefs soviétiques, et notamment de Trotsky. Il fut désigné pour représenter l'Internationale au bureau des Jeunesses;

il prit le nom de Guillot pour exécuter plus sûrement son mandat. Malgré ce masque, il n'échappa pas au sort habituel des meneurs. On le mit en prison. C'est là qu'il fit ses humanités. Il meubla sa cellule et son cerveau avec tous les ouvrages de sociologie que les bibliothèques des compatissants services pénitentiaires de la République mettent à la disposition des condamnés politiques. « Il lut, raconte un de ses biographes, Marx après Jaurès, Proudhon après Louis Blanc, Kropotkine après Lénine, Trotsky après Boukharine. » Cette lourde alimentation spirituelle compensait peut-être le régime frugal qu'imposait la prison à son appétit. Aujourd'hui que cette littérature semble digérée, il reste à Doriot une culture sociale qui est fort rare au Parlement et probablement dans l'opinion en général. A cause de cela, cette érudition maniée par Doriot, est une arme puissante et efficace contre le communisme sur lequel l'opinion française est généralement très mal éclairée. Nul mieux que lui par exemple n'a su dépister les ténébreuses machinations du gouvernement moscovite en Extrême-Orient. C'est de cette documentation très difficile à acquérir dans un domaine aussi secret que celui où se meut la politique étrangère des Soviets qu'est faite l'efficacité essentielle de sa propagande.

Son éloquence qui était, au début de sa vie militante, « livresque », pesante, et sans charme, s'est à la longue assouplie et allégée. Les idées y apparaissent peu à peu comme des objets distincts, palpables et colorés. On y discerne une raison solide qui éclaircit à loisir les principes essentiels. L'imagination n'y est le plus souvent faite que de souvenirs opportuns. Une parole unie, coordonnée, qui secoue l'esprit, y pénètre de force, s'empare de la confiance plutôt qu'elle ne l'attire. Il y a une part d'abnégation chez Doriot qui rend méritoire son talent verbal. C'est l'intérêt qu'il met à communiquer aux autres la vérité, non pour l'orgueil qu'il peut en tirer, mais par une sorte de scrupule qu'il se doit de rendre des comptes sur son passé. La gloire de bien parler ne paraît pas le toucher et il songe bien moins à ce qu'on dira de lui qu'à ce que la vérité pourrait perdre par l'insuffisance de l'orateur. Sa langue est ferme sans appeler la violence, claire sans vouloir reluire, précise sans séche-

resse. Elle n'enfle ni n'outre rien. Elle agit par la seule force de la simplicité. Une simplicité que mettent en valeur l'étonnante ampleur de la voix, la sobre puissance du geste. Quand Doriot monte sur une estrade, un nouvel homme apparaît que, dans la tranquillité d'un entretien, on n'aurait pu pressentir.

Orateur, Doriot est une force : de sa voix profonde, de ses bras puissants, on dirait qu'il s'empare des foules, les gagne et les entraîne.

***

On le traite de renégat. Il tient à ce nom par un calcul auquel s'ajoute peut-être la fierté d'entendre ses ennemis proclamer eux-mêmes qu'il vient bien de chez eux, qu'il sort bien sans aucun doute possible des rangs communistes. Mais si le patriotisme moscovite l'a dégoûté de l'internationalisme, il a d'autres arguments pour justifier son attitude à l'égard de son ancien parti. Un numéro de revue, consacré à son mouvement, prête à Doriot la réplique suivante :

— Je suis un renégat. Parfaitement. Comme Lénine et comme Staline. Lénine a fait le N. E. P., qui a créé les neymans et les Rouleks. Staline a créé une nouvelle aristocratie ouvrière.

Tout cela est fort bien. De l'anticommunisme de Doriot, nous ne pouvons pas douter, et par les temps qui courent, dirait M. Prud'homme, c'est un sentiment qui l'honore. Il est aussi contre les deux cents familles. Personne, pas même M. de Wendel, ne songe plus à s'en offusquer. Reste à savoir en faveur de qui et de quoi se prononce M. Doriot.

Il répond : « Nous voulons réformer l'État républicain, stabiliser le pouvoir exécutif, créer des assemblées économiques avec la représentation des professions organisées, des syndicats et des techniciens, assurer l'indépendance du Gouvernement, du Parlement, de la Justice, de l'administration et de la presse, maintenir et défendre toutes les activités moyennes, paysannes, artisanales, commerciales et industrielles, former dans les colonies une économie complémentaire de celle de la Métropole, développer à la ville et à la campagne l'enseignement public et professionnel, refondre les lois qui

régissent les communes pour élargir leurs initiatives, et enfin ressusciter une France capable de reprendre dans l'ordre extérieur sa mission traditionnelle. »

Ce programme, qui part assurément d'un bon sentiment, n'effarouchera personne et séduira d'autant plus tout le monde qu'il est peu précis. Et c'est peut-être là tout le drame futur de la partie que Doriot s'apprête à entamer. Sur le plan négatif, il est d'une force, d'une qualité, d'une supériorité d'arguments indéniables. Sur le plan positif, son hésitation est visible. S'il n'en vient pas à ruser en attendant une heure H qui ne sonne jamais, s'il veut s'engager à fond sans arrière-pensée ni réserve, on s'avisera que son programme se distingue insuffisamment de tous ceux qui ont déjà été mis en circulation. Sans doute apporte-t-il des armes nouvelles contre le communisme, mais nous attendons bien davantage. On nous dit que Doriot élabore un programme précis qui consacrera, sur des formules claires, la collaboration du travail et du capital.

Nous souhaitons qu'il le fasse connaître le plus vite possible pour dissiper toute équivoque. Les rares qualités de cet homme, de ce puissant orateur qui paraît avoir des dons de chef, serviraient bien insuffisamment notre pays si elles ne contribuaient qu'à substituer au communisme soviétique un communisme national. Ce serait quelque chose sans doute, mais au royaume du pire. Nous espérons mieux de cet homme qui connaît le peuple, qui est en somme « social », mais qui a aussi proclamé l'autre jour à la salle Wagram la faillite des formules socialistes intransigeantes et totalitaires.

IGNOTUS

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Les vicissitudes de la politique internationale se sont jointes aux soucis de la situation intérieure pour s'appesantir, en ce mois de juillet, sur le marché boursier. Il en est résulté que la détente du loyer de l'argent obtenue par l'abaissement rapide, par étapes rapprochées, du taux d'escompte de la Banque de France, n'a pas produit le vigoureux stimulant sur lequel le gouvernement comptait, sans doute, pour contribuer au prompt succès de l'Emprunt qu'il a lancé juste à la veille de la Fête Nationale.

La spéculation professionnelle, dont l'essence est d'instituer une sorte de volant pour régulariser les transactions — ce qui permet, en général, d'éviter des décalages de cours trop brusques et trop profonds, — n'ose plus rien entreprendre. C'est à peine si elle parvient encore à entretenir un petit courant de négociations sur un marché paraissant de plus en plus anémié. La plupart des petits opérateurs qui la composent, maintenant, n'ont d'ailleurs que des moyens d'action restreints et sont, au surplus, complètement dénués de convictions.

Quant aux capitaux de placement, gravement préoccupés des conséquences que les nouvelles législations infligeront aux entreprises industrielles et commerciales, ils se résignent à déserter, de plus en plus, le marché financier. Les cours de la plupart des valeurs — pour ne pas dire toutes — ont déjà si considérablement baissé depuis qu'a commencé — voici plus de cinq années — la crise boursière, que les porteurs n'osent plus vendre. Ils osent, encore moins, se risquer à acheter. Peut-on savoir, d'ailleurs, à l'heure présente, si telle ou telle valeur est — ou non — à un prix normal ou intéressant? Il va y avoir, dans les temps prochains, toute une série de discriminations et de mises au

point à effectuer parmi nos valeurs de Bourse. Nous assisterons aussi, sans doute, à de nombreuses réorganisations de capital qui auront pour objet, d'une part, d'annuler définitivement des capitaux morts et, d'autre part, de fournir de nouveaux moyens de travail. Sans doute, il serait présomptueux de prédire, avec sûreté, l'avenir, surtout quand la politique est en jeu; cependant il est permis de penser, encore, que les exigences quotidiennes de la vie imposeront leurs droits sur le marché financier.

C'est à la surveillance attentive de ces éventualités que nous devons nous attacher, pour la sauvegarde de nos patrimoines, afin de ne pas nous laisser surprendre par les événements comme nous l'avons été trop fréquemment jusqu'alors.

Le temps n'est plus des « placements de père de famille » que l'on pouvait conserver durant toute une génération sans trop se soucier de ce qu'il en adviendrait. Dans les transformations rapides des relations sociales qui sont l'une des règles de l'heure, l'immobilité des capitaux conduit, presque fatalement, à leur dépérissement. Leur nature est d'être mobiles et de travailler pour produire. Leurs détenteurs doivent s'imprégner de cette nécessité. Lorsque la majorité l'aura compris, la Bourse retrouvera vite une activité qu'elle n'a plus. Nous disposons d'ailleurs aujourd'hui — bien qu'il y ait encore de grands progrès à réaliser dans cet ordre — de moyens d'information et d'une documentation que l'on ignorait naguère. Mais, en général, on ne sait guère utiliser ces sources de renseignements. Il y a là, encore, beaucoup de progrès à réaliser pour assurer la sauvegarde convenable des intérêts des détenteurs de valeurs mobilières. Mais il faudrait qu'ils songent à s'en préoccuper plus qu'ils ne le font d'ordinaire.

ANDRÉ PLY

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).